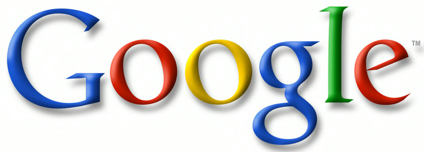


4


TUTELA
CTÆ FI
OTRANSÆNUM
AROR UM DUCE

5


PERRUPTO HISPANORUM VALLO CASTRIS DIREPTIS
ATREBATUM LIBERATUM
XXV AUGUST MDCLIV

9


SPES ITERUM CAPTA
JUNII MDCLVIII

10


VICTORIARUM IMPETUS
AD SCALDIM LYSAM
ET YPERAM
MDCLVIII

14


A RHENO AD ANNIS TERTIO
RINSHEMIUM
DC. LXXIV

15


LXM. GERM. ULTRA. RHENUM PULSA
M.DC. LXXV

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,

Par l'Abbé RAGUENET.

NOUVELLE ÉDITION;

Plus correcte que les précédentes, et ornée de figures.



A LYON,
Chez BLACHE et BOGET, Libraires.

1810.

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

La vie des grands Capitaines étant toujours extrêmement intéressante, j'ai cru que le public recevroit avec plaisir celle que je lui procure aujourd'hui d'un des plus renommés d'entre eux.

Une autre raison pourra contribuer à la lui faire recevoir agréablement; c'est qu'elle a été écrite par un homme fort attaché à la famille de ce grand Capitaine, dans laquelle il a presque toujours vécu, et qui ne lui a refusé aucun des secours nécessaires pour en faire un bon ouvrage. C'est ce qu'on pourra facilement remarquer par les mémoires secrets, et les lettres d'état qu'il cite de temps en temps.

D'ailleurs, s'il s'y trouve par-ci par-là quelques petites négligences de style, c'est qu'on a mieux aimé le donner fidèlement, tel qu'on l'avoit reçu, que d'altérer la diction d'un écrivain déjà connu, et de réformer son ouvrage.

Pour en rendre la lecture plus utile, on a pris soin d'ajouter dans le livre IV, *une petite remarque qui a paru néces-*

saire pour faire reconnoître le génie désintéressé du héros de cet ouvrage.

Les médailles sont toutes placées à la fin dans cette édition, et renvoyées par des numéros : il ne faudroit, pour juger de la préférence qu'elle mérite sur les anciennes éditions, que confronter la médaille N.° 6, *dont on avoit changé la représentation et la légende ; presque toutes les autres étoient défectueuses.*





HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.

Le règne de Louis XIV fut signalé dès son commencement par un si grand nombre de victoires et de conquêtes, que rien n'avoit fait plus d'honneur aux François depuis l'établissement de leur monarchie. J'entreprends d'écrire la vie d'un capitaine qu'on doit regarder comme le principal instrument de ces victoires et de ces conquêtes ; d'un général d'armée que la France peut opposer, non-seulement à tous ceux des derniers siècles, de quelque nation qu'ils soient, mais encore aux Grecs, aux Romains et à tous les autres grands capitaines de l'antiquité ; car tel est le vicomte du Turenne.

Je n'ignore pas les difficultés de l'entreprise dont je me charge. Je sais quelle

est l'attente du public touchant cet ouvrage. Cependant, pour la remplir, on n'a que la vie d'un homme, qui a fait, à la vérité, les actions les plus grandes, mais qui sont encore moins grandes par elles-mêmes, que par le principe qui les produit, par les motifs d'où elles partent, par les sentimens qui les accompagnent ; toutes choses où il n'est presque pas permis à l'historien de fouiller.

Si l'on n'avoit à écrire que la vie d'un héros de quelque siècle fort éloigné du nôtre, il seroit aisé de composer son histoire, sans craindre d'être contredit par aucun témoin, en ramassant tout ce qui se trouveroit de lui dans les livres. Mais quantité de personnes qui ont vécu avec le vicomte de Turenne, vivent encore : c'est aux officiers et aux soldats qui ont servi sous lui, qu'il faut que l'historien raconte ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et ce qu'il n'a pas vu. Il faut faire une histoire détachée, pour un homme qui a eu tant de part aux événemens publics, qu'il semble qu'il faudroit écrire l'histoire générale de son temps, pour bien faire la sienne.

D'ailleurs, comment conserver le génie du style historique, en racontant certaines actions si grandes et si élevées, que le récit le plus simple qu'on en puisse faire, ne sauroit manquer d'avoir toujours

je ne sais quel air d'éloge et de panégyrique ?

Telles sont les difficultés qu'il y a à faire l'histoire du vicomte de Turenne. Plus d'un écrivain y a déjà succombé, et il semble qu'elles devroient détourner tout le monde de l'entreprendre, outre que personne ne paroît avoir moins besoin d'histoire que ce prince, les choses qu'il a faites pour le bien et pour la gloire du royaume étant d'une nature à ne pouvoir jamais être oubliées. En effet, il n'y a point de François qui ne sache de quoi la France lui est redevable ; il n'y a point de père qui ne l'apprenne à son fils : de sorte que, sans le secours de l'histoire, ce qu'il a fait ne sauroit manquer de passer jusqu'à la dernière postérité ; mais outre ces actions éclatantes, que presque personne n'ignore, il y en a beaucoup qui sont moins connues, et dont je crois être asssez instruit pour en faire part au public, les ayant apprises par le moyen des mémoires particuliers qui m'ont été communiqués. Ces mémoires sont ceux du vicomte de Turenne, qu'il commença à écrire de sa propre main, sitôt qu'il fut à la tête des armées ; les lettres du roi et des secrétaires d'état qui lui ont été écrites pendant tout le temps qu'il a commandé, et ses réponses à ces lettres.

Des personnes d'une haute distinction m'ayant procuré ces diverses pièces, dont on peut tirer de si grands secours pour son histoire, je me trouve engagé, par leurs instances, à les mettre en œuvre, et à faire tous mes efforts pour répondre à la confiance dont on m'a honoré.

Je vais donc essayer de raconter tout ce qu'a fait le vicomte de Turenne, soit en France, soit dans les pays étrangers, durant la plus grande partie du siècle passé.

Je tâcherai de faire connoître cette profonde intelligence avec laquelle, ayant formé le plan de sa campagne, il savoit où il rencontreroit les ennemis, où il leur livreroit bataille, et tous les mouvemens qu'il leur feroit faire ; ce caractère particulier de valeur, qui le rendoit en même temps si circonspect à donner des batailles, et si prompt à s'y déterminer dans l'occasion ; car, quoique, pour ménager le sang de ses soldats, il évitât autant qu'il pouvoit d'attaquer les ennemis, il prenoit néanmoins si promptement son parti, lorsqu'il étoit nécessaire d'en venir aux mains, qu'il ordonnoit un combat et une bataille, comme un autre auroit fait un simple campement et une simple marche, sans assembler pour cela de conseil ; de quoi même qui que ce soit ne se formalisoit, la supériorité de ses lumières reconnues, faisant que per-

sonne ne s'offensoit de n'être pas consulté. Je ferai voir cette disposition d'esprit si sage, qui le porta toujours à penser modestement de lui-même avant le combat, et à parler des ennemis avec honneur après la victoire.

Je dirai comment sa vertu naissante excita d'abord la jalousie, et comment son mérite s'accrut par la suite jusqu'à un tel point, qu'il fit de son vivant même taire la médisance, et que ses concurrens cessèrent enfin d'être ses envieux, et applaudirent comme les autres à sa gloire.

Il n'y a rien dans ces derniers siècles qui puisse nous fournir une idée juste de la simplicité qui étoit le véritable fond de son caractère : il faut remonter pour cela jusqu'au premier âge de la république Romaine, et c'est là où, dans les sentimens d'un petit nombre de capitaines également grands et modestes, nous trouverons des traits par le moyen desquels nous pouvons nous former quelque image de ce caractère simple, qui a porté à un si haut point de grandeur le vicomte de Turenne. Cette réputation générale qu'il s'est acquise, il ne la doit à rien de ce qui éblouit la plupart des hommes. Il n'avoit ni l'air important, ni même l'extérieur prévenant; mais une aimable simplicité accompagnoit toutes ses paroles et ses actions; vertu rare dans une aussi grande éléva-

tion que celle où il étoit, et qui, jointe à ce génie éminent qu'il avoit pour la guerre, le fit adorer de tout le monde, ainsi qu'on le verra dans la suite de son histoire.

HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, vicomte de Turenne, naquit à Sedan le 11 septembre de l'année 1611. Il étoit le second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom, prince d'Orange. Ainsi, du côté paternel, il tiroit son origine des anciens comtes d'Auvergne, dont la maison, par ses alliances, tient à ce qu'il y a de plus grand en Europe pour la naissance; et du côté maternel, il descendoit de la maison de Nassau, qui a donné un empereur à l'Allemagne, plusieurs capitaines généraux à la république de Hollande, et un roi à l'Angleterre.

Comme les parens du vicomte de Turenne étoient de la religion prétendue réformée, ils le firent élever à Sedan, dans les principes de cette religion. Sitôt qu'il fut en âge d'avoir des maîtres, le duc de Bouillon, son père, mit auprès de lui des gens capables de lui donner une éducation digne de sa naissance et des grandes vues qu'il avoit pour lui. Dans ces pre-

mières années où l'homme, encore incapable de déguisement, découvre également ses bonnes et ses mauvaises qualités, il fit voir une maturité si fort au-dessus de son âge, un si grand empire sur lui-même, et une disposition d'esprit si préparée à embrasser tout ce qu'on lui proposoit de raisonnable, qu'on jugea bien dès-lors qu'il étoit né pour donner au monde de grands exemples de vertu.

Le temps de l'éducation domestique étant fini, et le Duc de Bouillon étant venu à mourir, la duchesse de Bouillon, chargée de la conduite de ses enfans, envoya le vicomte de Turenne en Hollande pour y apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau son frère, qui passoit à juste titre pour un des plus grands capitaines de son siècle.

Sitôt que le vicomte de Turenne fut arrivé en Hollande, le prince Maurice son oncle voulut savoir quel étoit son caractère, et il l'entretint long-temps pour cela sur toutes les choses qui pouvoient le lui faire connoître à fond. Le vicomte de Turenne avoit naturellement je ne sais quel embarras dans la langue, qui faisoit que lorsqu'il vouloit parler il demeuroit quelquefois un petit instant sur la première syllabe de certains mots avant que de les achever; mais tout ce qu'il disoit étoit si sensé et si juste, que cette

petite difficulté qu'il avoit à s'énoncer, n'empêcha point que le prince Maurice ne conçût de lui une idée très-avantageuse. Il lui fit aussitôt prendre un mousquet, et voulut qu'il servît comme un simple soldat, avant que de l'élever à aucun grade.

Le vicomte de Turenne qui ne respiroit que les fonctions du métier, n'en refusa et n'en dédaigna aucune; il ne trouva rien de bas pour lui, ni de trop pénible. Le capitaine sous qui on le mit, étoit né vassal du duc de Bouillon son père, et le vicomte de Turenne lui obéissoit comme le moindre soldat de la compagnie; il ne se plaignoit ni des incommodités du climat, ni des injures des saisons. Enfin il fit paroître, dans tous les exercices, tant de fermeté et de patience, et une si grande application au service, que le prince Maurice, charmé des heureuses dispositions qu'il lui trouvoit pour la guerre, se proposoit de prendre soin de les cultiver, et s'en faisoit déjà un plaisir par avance, lorsque par malheur il vint à mourir. Ainsi on peut dire que le vicomte de Turenne s'est formé lui-même, n'ayant plus servi depuis sous aucun capitaine de qui on puisse avoir lieu de croire qu'il ait rien appris de tout ce qu'il a exécuté de grand dans l'art militaire. Après la mort du prince Maurice de Nassau, les

Hollandois ayant remis le gouvernement général de leurs armées au prince Frédéric Henri son frère, ce prince donna au vicomte de Turenne une compagnie d'infanterie, à la tête de laquelle il servit aux siéges de Groll et de Bolduc, et montra qu'il n'étoit pas moins bon officier que bon soldat. On ne voyoit point, dans toute l'armée, de compagnie plus belle ni mieux disciplinée que la sienne. Tout jeune qu'il étoit, il ne s'en reposoit point sur les soins d'un lieutenant ; il faisoit lui-même faire l'exercice aux soldats, il les dressoit avec patience, il les formoit avec bonté, il les corrigeoit à propos, et sa bourse leur étoit ouverte dans tous leurs besoins. Il alloit toujours le premier à la tranchée et aux attaques. Son gouverneur qui étoit un homme de service, s'efforçoit en vain d'empêcher qu'il ne s'exposât comme il faisoit ; hors de là, il le respectoit comme son père ; mais quand il s'agissoit de donner l'exemple à ceux à la tête de qui il étoit, il n'avoit égard qu'à ce que demandoit son honneur. Le prince Frédéric Henri son oncle, crut même devoir lui reprocher, comme une ardeur immodérée, ce courage qui ne connoissoit point de péril, afin de lui donner quelques bornes ; mais il avoit bien de la peine à dissimuler la joie qu'il ressentoit d'être obligé à lui faire de tels

reproches, dans le temps même qu'il les lui faisoit : jusque-là qu'un jour, après lui avoir fait une de ces sortes de réprimandes, il se tourna vers les officiers qui étoient présens, et leur dit qu'il se trompoit fort, ou que ce jeune homme effaceroit la gloire des plus grands capitaines. Aussi n'y avoit-il pas un seul des soldats de sa compagnie qui n'eût eu honte de ne le pas suivre aux endroits même les plus périlleux, et de n'y pas faire paroître de la bravoure à son exemple. Celui qui a donné sa vie au public, avant moi, raconte plusieurs actions fort brillantes que le vicomte de Turenne fit, à ce qu'il prétend, n'étant encore que simple capitaine, et je pourrois en embellir ici cette histoire; mais n'en trouvant aucune preuve en nul autre endroit, et n'estimant pas que le témoignage d'un particulier suffise pour fonder la certitude d'un fait historique, je ne les rapporterai point. J'aime mieux m'exposer au reproche d'avoir omis quelques actions glorieuses à la mémoire du prince dont j'écris la vie, qu'à celui d'en avoir supposé pour lui faire honneur; et je veux raconter toutes choses avec tant d'exactitude et de sincérité, que cet ouvrage ne soit pas moins un monument de la fidélité avec laquelle on doit écrire l'histoire, que de la gloire immortelle du vicomte de Turenne. Cependant, il con-

tinuoit de servir en Hollande. Les François qui s'y trouvoient en grand nombre, et qui avoient été témoins de ses actions et de sa conduite, en avoient écrit plusieurs fois à la cour ; ils en parloient comme d'un prodige de sagesse, et il étoit déjà connu en France, lorsque les affaires de sa maison l'obligèrent à s'y rendre. Mais avant que de raconter ce qu'il fit pour le service de cette couronne, aux intérêts de laquelle il demeura attaché pendant presque tout le reste de sa vie, il est à propos de faire connoître quelle étoit, dans ce temps-là, la disposition de la France, tant pour les affaires du dedans du royaume, que par rapport aux états voisins, et de donner une idée du caractère de ceux qui avoient part au gouvernement.

Louis XIII, qui régnoit alors, avoit bien su connoître que le cardinal de Richelieu avoit un génie supérieur à celui de toutes les autres personnes qui entroient dans son conseil; et persuadé qu'il avoit d'ailleurs du zèle pour son service et de l'attachement pour sa personne, il l'avoit fait son premier ministre, et lui avoit remis l'administration générale de toutes les affaires.

Le cardinal de Richelieu se voyant maître de disposer comme il voudroit de la puissance souveraine, résolut d'élever

la France à un si grand point de grandeur, que son ministère devint célèbre dans tous les siècles à venir. Il falloit pour cela abaisser la maison d'Autriche, qui, possédant l'empire d'Allemagne et la monarchie d'Espagne, se trouvoit fort au-dessus de toutes les autres maisons de l'Europe; et c'est aussi ce qu'il avoit entrepris de faire. Mais comme l'autorité de Louis XIII n'étoit pas fort absolue dans son propre royaume, le cardinal de Richelieu n'avoit pas osé d'abord faire déclarer ouvertement la France contre la maison d'Autriche. Il s'étoit contenté d'assister, comme alliés, les Suédois et les Hollandois, qui étoient en guerre avec l'Empereur et avec le roi d'Espagne; et afin de pouvoir bientôt tourner toutes les forces de la France contre les Impériaux et contre les Espagnols, il appliquoit tous ses soins à rendre le roi si absolu chez lui, qu'il n'eût plus rien à craindre du dedans du royaume, lorsqu'il porteroit la guerre au dehors; car la puissance souveraine partagée, comme elle l'étoit alors, se trouvoit réduite à bien peu de chose. La reine mère, le duc d'Orléans, frère du roi, les princes du sang, et les grands du royaume, vouloient tous avoir part au gouvernement. Les parlemens prenoient connoissance des affaires d'état; les Calvinistes avoient des chefs et des

places de sûreté ; les mécontens entretenoient des liaisons avec les ducs de Lorraine et de Bouillon, qui, par le moyen de Nancy et de Sedan, places si voisines de la France, leur fournissoient dans le besoin des retraites faciles et assurées.

Le cardinal de Richelieu, avant que de rien entreprendre contre les étrangers, obligea la reine mère à sortir du royaume, et les princes du sang à se contenter de leur apanage. Il fit couper la tête à quelques-uns des grands, et arrêta les autres par la crainte du même traitement; il réduisit les Parlemens à ne plus se mêler d'autres affaires que de celles des particuliers; il enleva aux Calvinistes la Rochelle, et leurs autres forteresses les plus considérables; il envoya une armée dans la Lorraine, pour se rendre maître des principales places de ce duché; et enfin, il fit signer à la duchesse douairière de Bouillon un traité, par lequel elle promettoit de demeurer toujours attachée aux interêts du roi, qui de son côté s'engageoit à prendre sa maison sous sa protection.

Telle étoit la situation des affaires de la France, lorsque la duchesse de Bouillon ayant appris que le cardinal de Richelieu, non content du traité qu'il lui avoit fait signer, avoit dessein de lui demander qu'elle reçût garnison Françoise dans Se-

dan, elle jugea à propos d'envoyer le vicomte de Turenne en France, afin qu'il y servît comme d'ôtage et de caution des engagemens qu'elle avoit contractés avec cette couronne, et qu'on ne lui fît pas de nouvelles propositions au préjudice de la souveraineté du duc de Bouillon son fils aîné.

Le vicomte de Turenne étant donc allé à la cour de France, il fut reçu du roi et du cardinal de Richelieu, avec tous les honneurs et toutes les caresses que lui devoient attirer sa naissance et son mérite personnel, et on lui donna un régiment d'infanterie, à la tête duquel il servit au siége de la Mothe; car le cardinal de Richelieu ayant envoyé ordre au maréchal de la Force d'assiéger cette ville, qui étoit la seule place considérable qui restât au duc de Lorraine, le régiment de Turenne fut du nombre de ceux qu'on manda pour cette expédition.

La Mothe étoit une forteresse située sur le haut d'un rocher fort élevé, et d'une dureté à l'épreuve de la sape et de la mine. Lorsque le maréchal de la Force eut avancé ses travaux d'une manière à pouvoir attaquer un des bastions de la place, il envoya le marquis de Tonneins son fils avec son régiment, qui y fut si maltraité, qu'il fut contraint de venir se renfermer dans les lignes. Le lendemain,

le vicomte de Turenne fut commandé avec son régiment pour attaquer ce même bastion. Chacun avoit les yeux tournés sur ce jeune colonel, et sa réputation naissante rendoit toute l'armée attentive à l'événement de cette entreprise. Les assiégés faisoient non-seulement un très-grand feu, mais ils transportoient encore sur leurs remparts des pierres d'une grosseur prodigieuse : ils les jetoient de dessus le parapet ; et ces pierres venant à donner sur les pointes de la roche en tombant, se fendoient en pièces et en éclats, qui, volant de part et d'autre, tuoient ou estropioient par-tout les assiégeans. Malgré tout cela, le vicomte du Turenne s'avança d'un grand sang-froid vers la brèche : les soldats de son régiment, fiers de l'avoir à leur tête, ne furent arrêtés par aucun danger, quelque grand qu'il fût. Les assiégés, animés par l'avantage qu'ils avoient eu le jour précédent, firent les derniers efforts pour chasser le vicomte de Turenne, qui faisoit tout ensemble le devoir de capitaine et celui de soldat, attaquant les ennemis avec vigueur, et donnant ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit, au milieu des morts et des blessés que le canon, la mousqueterie et les pierres faisoient tomber à ses côtés. Ainsi, malgré les efforts des ennemis, qui se battirent en désespérés, il les chassa

du bastion, y fit son logement, et fut cause en partie de la prise de la ville. Il en reçut des complimens de toute l'armée, et ensuite de toute la cour, quand on y eut appris ce qu'il avoit fait pour la prise de cette place; car le maréchal de la Force lui rendit toute la justice qui lui étoit due, dans la relation qu'il envoya de ce siége au cardinal de Richelieu : générosité rare dans ceux qui commandent les armées, et qui toucha tellement le vicomte de Turenne, que préférant l'alliance de ce maréchal à toute autre, il épousa sa petite-fille, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire. Il semble que le marquis de Tonneins auroit dû être fort piqué d'avoir échoué dans une entreprise où le vicomte de Turenne avoit si heureusement réussi; et il l'auroit peut-être été, s'il avoit eu affaire avec un concurrent qui en eût tiré vanité; mais la modestie du vicomte de Turenne étoit telle, que le marquis de Tonneins ne put lui envier l'honneur d'un succès si glorieux.

Le cardinal de Richelieu regardant le vicomte de Turenne comme un homme dont l'expérience et le jugement devançoient de beaucoup l'âge, le fit maréchal de camp, quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans, et que le grade de maréchal de camp fût alors le premier après celui de maréchal de France.

L'année suivante, l'Empereur ayant fait assiéger la ville de Mayence, dont les Suédois s'étoient rendus maîtres en 1631, sous la conduite du grand Gustave, le cardinal de Richelieu envoya au secours des Suédois le cardinal de la Valette, à la tête d'une armée, et lui donna pour maréchal de camp le vicomte de Turenne. A l'approche des François, les Impériaux levèrent le siége. Le cardinal de la Valette s'approcha aussitôt de Mayence, et y jeta toutes les munitions dont cette grande ville avoit besoin; imprudence que les Impériaux avoient bien jugé qu'il ne manqueroit pas de commettre. Aussi ne se fut-il pas plutôt défait de ses vivres, que les généraux de l'empereur, qui s'étoient rendus maîtres des passages par où il en pouvoit faire venir, empêchèrent de telle sorte qu'on n'en apportât dans son camp, qu'on y manqua bientôt de toutes choses. Le pain y enchérissoit de jour en jour, et devint enfin si rare, qu'il se vendoit jusqu'à un écu la livre. Dans cette extrémité, le vicomte de Turenne distribua aux soldats les provisions qu'il avoit fait apporter pour lui, et qui furent bientôt consommées. Il vendit ensuite ses équipages pour faire subsister une partie de l'armée; la plupart des soldats ennemis s'exposant à tout pour nous apporter des vivres à cause du prix excessif qu'on leur

en payoit. Mais enfin la disette devint si grande, que l'armée seroit périe, si on l'avoit laissée là plus long-temps. Il fallut donc que le cardinal de la Valette prît le parti de se retirer, quelque danger qu'il y eût à le faire devant une armée aussi nombreuse qu'étoit celle des Impériaux. Il se proposoit de décamper la nuit, et de se sauver dans les trois Evêchés par Sarbruk et Saint-Avaud, où il y avoit beaucoup de vivres; mais les Impériaux s'étant apperçus de sa retraite, mirent aussitôt à ses trousses le général Galas, qui, avec un corps de troupes fraîches, lui coupa ce chemin facile, et le réduisit à prendre celui des montagnes, qui étoit bien plus long et entièrement désert. L'histoire nous fournit peu d'exemples d'une retraite aussi triste que le fut celle-là. Les François, sans vivres, travaillés de toutes les maladies qui sont inséparables de la famine, et s'enfuyant à travers les bois et les rochers, étoient poursuivis par les Impériaux, qui avoient tout en abondance. Les fuyards ne gardoient aucun ordre dans leur marche : ceux qui pouvoient tromper la vigilance des officiers, alloient se jeter parmi les ennemis, dans l'espérance qu'ils leur donneroient de quoi assouvir la faim qui les dévoroit : la plupart s'écartoient à droite et à gauche, pour tâcher de découvrir quelque cabane, et y trouver au moins

moins un morceau de pain. Ceux qui, épuisés de forces, ne pouvoient quitter le gros de l'armée, se traînoient le long des chemins plutôt qu'ils ne marchoient : ils dévoroient des yeux tout ce qu'ils voyoient manger aux officiers, et les officiers étoient contraints à se cacher d'eux. Le cardinal de la Valette fut obligé d'abandonner toute l'artillerie et la plus grande partie des bagages, afin de pouvoir gagner Vaudrevange, pour y passer la Saare et se mettre à couvert sous le canon de Metz, comme il le fit. Durant cette longue marche, qui dura treize jours, le vicomte de Turenne partagea avec les soldats le peu de vivres qu'il pouvoit trouver ; il fit jeter de dessus les chariots les choses les moins nécessaires, et y fit monter quantité de malheureux, qui n'avoient pas la force de marcher : en ayant trouvé un que la faim et la fatigue avoient fait tomber au pied d'un arbre, où résolu d'abandonner sa vie à la merci des ennemis, il attendoit la mort, il lui donna son propre cheval, et marcha à pied jusqu'à ce qu'il eût joint un de ses chariots, sur lequel il le fit mettre. Il consoloit les uns, il encourageoit les autres, il les aidoit et les assistoit, sans faire différence de ceux de son régiment d'avec ceux qui n'en étoient pas : si bien que tous les soldats commencèrent dès-lors à le regarder comme

leur père ; car il compâtissoit à leurs peines, et il les soulageoit tous également. D'ailleurs ; il combattit avec beaucoup de valeur dans tous les endroits où l'on fut obligé de faire tête aux Impériaux : il se saisit des défilés où l'on pouvoit les arrêter, et des hauteurs d'où ils nous auroient fort incommodés, s'ils les avoient occupées avant nous : il logea dans quelques masures qui se trouvèrent sur le chemin, de l'infanterie, dont le feu arrêta les ennemis en plusieurs endroits : enfin il prit des mesures si sages, et agit avec tant de vigueur, que ce qu'il fit dans cette retraite fut regardé comme un des plus grands services qui pussent être rendus à l'état.

Le mauvais succès de l'affaire de Mayence avoit tellement dégoûté le cardinal de la Valette du métier de la guerre, qu'il l'auroit abandonné pour toujours, si le cardinal de Richelieu, qui avoit ses raisons pour mettre des ecclésiastiques à la tête des armées, ne l'eût obligé bientôt après de prendre le commandement de celle qui devoit assiéger Saverne, ville d'Alsace, qui étoit alors entre les mains des Impériaux. Cependant le cardinal de la Valette ne voulut point se charger de cette entreprise, qu'il n'eût avec lui le vicomte de Turenne ; et il le demanda au cardinal de Richelieu, qui, souhaitant passionnément

qu'il rétablît au plutôt son honneur, le lui accorda volontiers. Le vicomte de Turenne, touché de la confiance que ce cardinal avoit en lui, se surpassa pour ainsi dire lui-même au siége de Saverne, soit qu'il fallût aller à la tranchée, ou aux assauts qui furent donnés à la ville et au château. Les soldats n'ayant pu arracher les palissades, il sauta par-dessus, et fit ferme lui seul au-delà, jusqu'à ce que ceux qu'il commandoit fussent passés avec lui : il força les retranchemens que les ennemis avoient faits sur la brèche et dans le terre-plain du bastion : tout fut pris et emporté. Le cardinal de la Valette recouvra par-là son honneur ; mais il en pensa coûter un bras au vicomte de Turenne, qu'il eut percé d'un coup de mousquet, dont la balle lui fit une si dangereuse blessure, que quelques médecins furent d'avis qu'on ne pouvoit lui sauver la vie qu'en lui coupant le bras : on suivit néanmoins le sentiment de ceux qui n'opinèrent pas pour un si triste remède : il guérit enfin avec le temps, et l'on connut, par les alarmes que causa sa blessure, et par la joie que répandit par-tout sa guérison, combien il étoit généralement aimé et estimé.

Quelque temps après la reddition de Saverne, Galas ayant passé le Rhin, à dessein de prendre des quartiers d'hiver en

Franche-Comté, avoit fait avancer ses gardes pour se saisir des postes les plus commodes et les plus avantageux de cette province. Le cardinal de la Valette en ayant été averti, envoya le vicomte de Turenne avec un détachement au devant des ennemis. Le vicomte de Turenne marcha jour et nuit; et étant arrivé à Jussey, l'un des plus gros bourgs de la Franche-Comté, où les gardes de Galas commençoient à faire des retranchemens, il les attaqua, il les défit, et força Galas à rebrousser chemin. Ce général, avant que de repasser le Rhin, voulut traverser le siége de Jonvelle, que le duc de Veimar faisoit pour nous en un autre endroit de la Franche-Comté; mais le vicomte de Turenne se posta d'une manière si avantageuse entre les Impériaux et nous, qu'il rompit toutes les mesures que prit Galas pour jeter du secours dans Jonvelle, et que cette place fut enfin forcée de se rendre au duc de Veimar.

Ces heureux succès déterminèrent le cardinal de Richelieu à donner au cardinal de la Valette le commandement de l'armée qui devoit agir en Flandres. Le cardinal de la Valette voulut encore avoir le vicomte de Turenne avec lui, et lui ayant fait ouvrir la campagne par l'attaque du château d'Hirson, qui fit très-peu de résistance, il alla investir Landrecy, ville

du Hainaut, au siége de laquelle le vicomte de Turenne se donna des peines incroyables pour empêcher que ce cardinal n'eût le chagrin de voir échouer son entreprise ; car le temps devint si mauvais, et la pluie tomba en si grande abondance, que les soldats étoient jusqu'à la ceinture dans l'eau dont la tranchée étoit toute remplie. Le vicomte de Turenne y étoit entré avec eux, et n'en sortoit que pour aller rendre compte au cardinal de ce qui s'y passoit : il les encourageoit au travail et à la patience sans leur faire de longs discours, mais en leur montrant l'exemple, et en y joignant la libéralité. Il donnoit de l'argent à ceux des soldats qui avoient le plus d'expérience, pour les engager à venir dans la tranchée, même hors de leur rang. Il surmonta ainsi tous les obstacles que l'art, la nature, et les efforts des ennemis opposoient, comme de concert, aux assiégeans; et la place se rendit enfin au cardinal de la Valette.

La prise de Landrecy fut suivie de celles des villes de Maubeuge et de Beaumont, d'où le vicomte de Turenne eut ordre d'aller prendre Solre, qui étoit le château le plus fort de tout le Hainaut, et on lui donna les régimens de Champagne et de Saint-Luc pour cette expédition. Il y avoit deux mille hommes de garnison dans ce château; mais le vicomte

de Turenne le fit attaquer si vivement, qu'en très-peu d'heures ils furent forcés de se rendre à discrétion. Les soldats entrèrent aussitôt dans la place, et y ayant trouvé une femme d'une très-grande beauté, ils la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin, et celle qui devoit le plus flatter ses désirs. Le vicomte de Turenne sut se retenir sur le bord d'un précipice si dangereux, mais sans faire parade de l'empire qu'il avoit sur lui-même, il fait semblant de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, et comme si en lui amenant cette femme ils n'avoient pensé qu'à la dérober à la brutalité de leurs camarades, il les loue beaucoup d'une conduite si sage; il fait chercher son mari en diligence, et il la remet entre ses mains, en lui témoignant que c'étoit à la retenue et à la discrétion de ses soldats qu'il devoit la conservation de l'honneur de sa femme.

Les ennemis se postèrent ensuite en deçà de Maubeuge, pour empêcher la jonction des armées du cardinal de la Valette et du duc de Candale; mais, n'en ayant pu venir à bout, ils furent contraints de s'en retourner, et le vicomte de Turenne ayant eu ordre de les poursuivre avec un détachement, il en força une partie à repasser la Sambre, où il y en eut beaucoup de noyés; il en fit passer

au fil de l'épée un grand nombre dans tout le reste de la retraite, et finit par-là cette campagne.

L'année suivante le cardinal de Richelieu ayant chargé le cardinal de la Valette d'aller secourir la duchesse douairière de Savoie, qui avoit bien de la peine à se maintenir dans la régence des états du jeune Duc son fils, contre les entreprises du prince Thomas et du cardinal de Savoie, ses beaux-frères; le cardinal de la Valette demanda encore au cardinal de Richelieu le vicomte de Turenne, et il le lui auroit accordé volontiers s'il n'avoit pas cru avoir absolument besoin de lui pour une très-grande entreprise qu'il méditoit du côté du Rhin. En effet, il avoit résolu de faire assiéger cette année-là, par le duc de Veimar, la ville de Brisac, qui étoit regardée alors comme le boulevard de l'Allemagne. Ayant donc déclaré au cardinal de la Valette qu'il n'avoit qu'à se résoudre, pour cette fois, à se passer du vicomte de Turenne, il l'envoya au duc de Veimar avec un corps de quatre mille hommes qu'il avoit levés dans le pays de Liége. Le duc de Veimar ayant reçu ce renfort, fit aussitôt avancer son armée du côté de Brisac, et se rendit maître de tous les châteaux et de tous les postes des environs, pour serrer la place de près. A la première nouvelle de cette

entreprise, Gœutz et Savelli, généraux de l'armée Impériale, ayant ramassé toutes leurs troupes, se mirent en marche pour tâcher de jeter un secours d'hommes et de munitions dans Brisac avant que les avenues de cette ville leur fussent entièrement fermées. Le duc de Veimar alla au-devant d'eux jusqu'à Witthenvhir, qui est vis-à-vis de Rhinaw. Ils vouloient éviter le combat; il les y força. Le duc de Savelli y fut blessé très-dangereusement, Gœutz prit la fuite, et les Impésiaux furent si entièrement défaits, que le duc de Veimar, estimant qu'il leur étoit impossible de traverser son entreprise sur Brisac, commença à en faire le siége dans les formes. Mais à peine les lignes en furent-elles achevées, que le duc de Lorraine, qui étoit dans les intérêts de l'Empereur, se mit en marche avec un corps de troupes dans le dessein de faire lever le siége. Le duc de Veimar prit aussitôt une partie de l'armée, et laissant l'autre devant Brisac sous la conduite du comte de Guébriant et du vicomte de Turenne, il alla au-devant des ennemis, et sa victoire sur les Lorrains fut aussi complète que celle qu'il avoit remportée sur les Allemands.

Cependant Gœuts, et le général Lamboy qui avoit pris la place du duc de Savelly, ayant encore ramassé quelques

troupes, vinsent à Brisac par des chemins si couverts, qu'ils arrivèrent au quartier du duc de Veimar avant qu'on se fût apperçu de leur marche. Ils reconnurent nos lignes; ils les attaquèrent avec vigueur; ils emportèrent deux redoutes qui les défendoient de ce côté-là, et tout plioit déjà devant eux, lorsque le comte de Guébriant et le vicomte de Turenne, avertis du danger où nous étions, accoururent au quartier du duc de Veimar, où ils soutinrent d'abord les efforts des Impériaux. Ils les poussèrent ensuite avec vigueur, ils leur firent lâcher pied, et les chassèrent entièrement de nos lignes.

Les ennemis passèrent le Rhin, et vinrent assiéger Ensishem, petite ville qui est dans le voisinage de Brisac, et de laquelle ils auroient pu nous incommoder s'ils s'en fussent rendus les maîtres. Mais le vicomte de Turenne y étant allé avec une partie de notre armée, leur en fit lever le siége, les attaqua jusque dans le camp où ils s'étoient retirés, et en tailla en pièces un si grand nombre, qu'il les mit hors d'état de penser désormais à tenter le secours de Brisac.

De tous les dehors de cette place, il ne nous restoit plus à prendre que le fort nommé le ravelin de Raynach, qui, rendant les ennemis maîtres du principal bras du Rhin, leur laissoit toujours l'es-

pérance d'être secourus par cet endroit, et les empêchoit de se rendre. Le duc de Veimar, qui avoit vu le vicomte de Turenne réussir si heureusement dans tout ce qu'il avoit entrepris durant ce siége, le chargea encore de l'attaque de ce fort. Le vicomte de Turenne y alla avec quatre cents hommes. Il fit rompre la palissade à coups de haches, ses gens y entrèrent par trois endroits à la fois, tout y fut tué; et le gouverneur de la ville ne pouvant plus compter sur aucun secours, capitula enfin, et se rendit le 17 décembre.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ce que le vicomte de Turenne fit pour la prise de cette place, c'est qu'il eut la fièvre quarte pendant tout le temps que dura le siége. Aussi le duc de Veimar ne pouvoit-il s'empêcher de l'embrasser au retour de chaque expédition où il l'envoyoit; et après la reddition de la ville, il en écrivit au cardinal de Richelieu, comme d'un homme qui égaleroit bientôt les plus grands capitaines; et cela, à la manière de ceux de sa nation, c'est-à-dire, avec je ne sais quel esprit de franchise, qui, se faisant sentir dans tout ce qu'ils disent, persuade efficacement, malgré même les expressions les plus exagérées dont ils se servent; de manière que lorsque le vicomte de Turenne arriva à la cour, il n'y eut sortes de caresses que le cardinal

de Richelieu ne lui fît, jusqu'à lui demander son amitié ; faveur qu'il n'avoit encore faite qu'aux princes du sang. Il lui offrit même une de ses plus proches parentes en mariage ; mais le vicomte de Turenne appréhendant que la différence de religion ne mît quelque obstacle à l'étroite union qui devoit être entre lui et une personne avec qui il contracteroit un pareil engagement, le dit franchement au cardinal de Richelieu, et lui fit entendre avec tant de bonne foi ce qui lui faisoit peine en cela, que le cardinal goûta ses raisons. Il trouva même un caractère d'honnête homme dans ce procédé ; de sorte que, bien loin de s'offenser de son refus, il l'en estima davantage, et continua à lui marquer sa confiance, en l'employant aux affaires les plus difficiles.

Il l'envoya en Italie, où pendant que le duc de Veimar avoit fait une si glorieuse campagne en Alsace, le cardinal de la Valette avoit perdu Yvrée, Verceil, Verrue, Nice, Coni, et plusieurs autres places considérables, dont les princes de Savoie, secourus des Espagnols, s'étoient rendus maîtres. L'Empereur ayant dans ce même temps-là fait publier un décret, par lequel il déclaroit la duchesse de Savoie déchue de la tutelle du jeune duc son fils, presque tout le Piémont se souleva contr'elle, et se livra à ses beaux-

frères ; de manière qu'il ne lui restoit plus que Suze, Savillian, Carignan, Chivas et la citadelle de Turin ; la ville même ayant été surprise de nuit par le prince Thomas.

Les choses étoient dans cet état lorsque le cardinal de la Valette étant venu à mourir, le cardinal de Richelieu donna ordre au comte d'Harcourt d'aller se mettre à la tête de l'armée d'Italie, où il avoit déjà envoyé le vicomte de Turenne. A l'arrivée du comte d'Harcourt, on tint conseil : on y examina l'état des troupes ; et quoique les ennemis en eussent deux fois autant que nous, on résolut de les aller chercher, quelque part qu'ils fussent. On marcha donc à Villeneuve d'Asti, où ils étoient. Les ennemis, qui auroient peut-être fait la moitié du chemin, si nous avions eu autant du monde qu'eux, étonnés de ce que nous venions les attaquer avec une armée si inférieure à la leur, non-seulement n'osèrent sortir de leurs quartiers, mais encore s'y retranchèrent ; de sorte qu'il fallut assiéger Quiers, ville en deçà de Villeneuve d'Asti, pour les obliger à sortir de leurs retranchemens. Le vicomte de Turenne se posta avec toute la cavalerie au-delà de Quiers, entre les Espagnols et le comte d'Harcourt, qui prit ainsi la ville sans aucun obstacle. Mais comme il y avoit

très-peu de vivres, il n'y put pas rester long-temps, et les ennemis ayant bien prévu qu'il seroit obligé de marcher vers Carignan pour en trouver, le marquis de Léganez, à la tête des Espagnols, alla vers la hauteur de Poirin, au bas de laquelle notre armée ne pouvoit s'empêcher de passer; et le prince Thomas marcha vers la petite rivière de Santena, qu'il nous falloit aussi nécessairement traverser. Comme le marquis de Léganez venoit de Villeneuve d'Asti, et le prince Thomas de Turin, l'armée de l'un devoit se trouver à la droite du comte d'Harcourt, et celle de l'autre à sa gauche; de manière qu'il ne pouvoit aller à Carignan, sans s'exposer à prêter le flanc à ces deux corps de troupes, qui, selon toutes les apparences, ne devoient pas manquer à profiter de ces avantages, et à donner rudement sur son arrière-garde. Cependant il n'y avoit plus ni munitions ni fourrages à Quiers; et il falloit tenter la retraite à quelque prix que ce fût. Dans cette extrémité, le vicomte de Turenne, tout malade qu'il étoit encore de la fièvre quarte, s'offrit à aller avec deux mille hommes se rendre maître du pont sur lequel il falloit passer la rivière, et qui étoit auprès du village nommé *la Route*, s'engageant à défendre si bien ce poste, que

les ennemis ne pourroient empêcher le passage de l'armée.

Le comte d'Harcourt, ravi de cette offre, lui donna les deux mille hommes qu'il demandoit. Le vicomte de Turenne marcha avec tant de diligence, qu'il prévint le prince Thomas; et étant arrivé avant lui au pont, il s'en saisit, ainsi que de tous les postes des environs, d'où l'on pouvoit favoriser le passage de notre armée. Le prince Thomas y arriva peu de temps après avec neuf à dix mille hommes, et vint fondre sur le vicomte de Turenne, qui, après avoir soutenu le premier choc des ennemis, les fit charger à son tour avec tant de vigueur, qu'il rompit leurs trois lignes, et les mena battant l'espace de plus d'un mille. Le prince Thomas fut renversé deux fois dans un fossé; et il auroit infailliblement été pris, sans l'obscurité de la nuit qui fit qu'on ne put le reconnoître, et que, malgré une déroute si générale, la plus grande partie de son armée se sauva par la fuite.

Pendant que le vicomte de Turenne étoit aux mains avec le prince Thomas, le marquis de Léganez étoit descendu de Poirin, et étoit venu avec ses Espagnols attaquer le comte d'Harcourt, qui de son côté étoit aussi demeuré victorieux des ennemis : mais comme ils ne laissoient

pas de l'inquiéter encore, il n'osoit s'avancer plus près de la rivière, craignant que le prince Thomas ne se fût rendu maître des passages. Le vicomte de Turenne lui envoya dire alors qu'il n'avoit rien à craindre; qu'il pouvoit faire avancer l'armée en assurance; qu'il se chargeoit de faire l'arrière-garde, et qu'il lui répondoit de tout. Le comte d'Harcourt s'avança sur sa parole : tout défila devant le vicomte de Turenne, troupes, canons, bagages, et cela au petit pas, et sans aucun désordre. Il passa le dernier, et ayant mis pied à terre, il aida lui-même à rompre le pont; après quoi le comte d'Harcourt alla sans peine à Carignan, où il mit en quartiers d'hiver une partie de l'armée, et le reste aux environs. Tel fut le combat de la Route, si célèbre sous le nom de la ROUTE DE QUIERS.

On donna presque tout l'honneur de cette victoire au vicomte de Turenne, qui en effet seconda si bien le comte d'Harcourt en cette occasion, que le cardinal de Richelieu le regarda dès-lors comme un homme capable de commander une armée en chef; et l'éclat de cette action fut si grand, que comme s'il eût fait oublier toutes celles que le vicomte de Turenne avoit faites jusque-là, on commença à ne plus compter ses exploits, que de la route de Quiers, époque qui est

restée depuis dans la mémoire de tous les François.

La campagne étant ainsi finie, le comte d'Harcourt s'en alla à Pignerol, pour y passer l'hiver. Il laissa le vicomte de Turenne à la tête de nos quartiers, pour les défendre, et il le chargea, avec cela, de ne laisser manquer de rien la citadelle de Turin, que le comte de Couvonges défendoit toujours contre le prince Thomas, qui la tenoit assiégée de dedans la ville, dont il étoit le maître.

Le vicomte de Turenne trouvant que nos troupes étoient trop serrées dans les endroits où elles s'étoient logées, et que la cavalerie y manquoit de fourrages, commença par assiéger les villes de Busca et de Dronero, qu'il prit en six jours; et notre armée eut de quoi s'étendre et subsister à son aise. Il fit ensuite entrer dans la citadelle de Turin les munitions de guerre et de bouche nécessaires, malgré tout ce que le prince Thomas put faire pour l'empêcher.

Peu de temps après, ayant su que ce prince avoit envoyé un corps de cavalerie assez près de là pour y hiverner, il alla l'investir, et il l'enleva. Au commencement du printemps, le comte d'Harcourt ayant appris que le marquis de Léganez, à la tête de vingt mille hommes, avoit assiégé Cazal, que nous défendions pour

le jeune duc de Mantoue, notre allié, il manda au vicomte de Turenne de le venir trouver à Pignerol, pour délibérer sur ce qu'ils devoient faire en cette rencontre. Le vicomte de Turenne détermina bientôt le comte d'Harcourt, en lui disant que Cazal nous étoit d'une telle importance, qu'il falloit promptement assembler le peu de troupes que nous avions, et y marcher sans perdre un moment de temps; et qu'avant qu'on fût à moitié chemin, on recevroit immanquablement ordre de la cour de tout hasarder pour secourir cette place : ce qui arriva comme il l'avoit dit. Nous n'avions que dix mille hommes : néanmoins le comte d'Harcourt marcha aux ennemis avec son intrépidité ordinaire; et après avoir reconnu leurs lignes, il les fit attaquer par le comte du Plessis-Praslin, qui fut à la vérité repoussé par trois fois; mais le vicomte de Turenne y ayant enfin marché, il les força, et renversa tout ce qui se présenta devant lui : les Allemands lâchèrent pied aussi bien que les Espagnols, et prirent la fuite à droite ou à gauche, les uns vers le pont de Sture, les autres vers Frascinel, où ils avoient un pont sur le Pô. Le vicomte de Turenne les poursuivit tant que le jour dura. On leur prit douze pièces de canon, six mortiers, vingt-quatre drapeaux, toutes leurs munitions, la plus grande

partie de leur bagage, et les papiers même du marquis de Léganez, qui fut obligé de se sauver avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le temps de les emporter. On leur tua trois mille hommes; on en fit dix-huit cents prisonniers; il s'en noya un grand nombre dans le Pô, et la nuit sauva le reste.

Comme nos troupes étoient fort animées par ce succès, le comte d'Harcourt crut qu'il devoit profiter de leur ardeur; et ayant assemblé le conseil de guerre, pour y résoudre quelque entreprise, le vicomte de Turenne y proposa le siége de Turin. Les autres officiers généraux s'opposèrent à ce dessein, soutenant qu'il y auroit de la témérité à entreprendre d'assiéger, avec dix mille hommes, une ville où il y avoit une garnison de douze mille hommes sans les bourgeois, et qui pouvoit être secourue par une armée de quinze mille hommes, comme étoit encore celle du marquis de Léganez. Mais le vicomte de Turenne ayant persisté dans son avis, et ayant représenté que les affaires du roi seroient absolument perdues en Piémont, si le prince Thomas se rendoit une fois maître de la citadelle de Turin, dont on ne pouvoit empêcher la prise qu'en assiégeant la ville, le comte d'Harcourt se déclara pour le sentiment du vicomte de Turenne.

Le siége de Turin ayant été ainsi ré-

solu, on y marcha aussitôt. On se saisit du pont, qui est sur le Pô ; du couvent des Capucins, qui est sur une hauteur, à la droite de ce fleuve ; du Valentin, maison de plaisance des ducs de Savoie ; qui est à la gauche, et de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On renversa à coups de canon les moulins de la ville qui étoient sur la rivière nommée la petite Noire. On fit des lignes de circonvallation et de contrevallation ; et on serra la place autant qu'on le pouvoit, dans l'espérance qu'en n'y laissant rien entrer, on l'affameroit en peu de temps.

Le marquis de Léganez, regardant cette entreprise du comte d'Harcourt comme une occasion favorable que la fortune lui présentoit pour se venger de l'affront qu'il venoit de recevoir devant Cazal, manda au prince Thomas qu'il alloit marcher à son secours ; que pour cette fois le comte d'Harcourt ne lui échapperoit pas, et que les dames de Turin pourroient louer d'avance des fenêtres sur la grande rue, pour le voir passer prisonnier. Il grossit son armée des garnisons de la plupart des places du Milanez, et vint avec dix-huit mille hommes sur la montagne qui est au-dessus des Capucins, au-delà du Pô, à dessein de passer ce fleuve sur le pont de Turin. Mais il trouva ce pont si bien

gardé, qu'il n'osa l'attaquer. Il décampa donc; et comme il prit son chemin par derrière les montagnes de Sanvito et de Covoretto, qui bordent le Pô, le comte d'Harcourt se douta bien qu'il vouloit aller passer ce fleuve à Montcalier, au-dessus de Turin; il y envoya le vicomte de Turenne avec un détachement, pour s'opposer à son passage.

Quelque diligence que pût faire le vicomte de Turenne, lorsqu'il arriva à Montcalier, quatre à cinq mille des ennemis avoient déjà passé le Pô, et commençoient à se retrancher dans les cassines qui étoient en-deçà de ce fleuve. Il marcha à eux sans perdre un moment : ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluies de la nuit avoient fait déborder; il le passe le premier; il attaque les cassines que les ennemis avoient déjà percées pour s'y défendre; il les en chasse; il les taille en pièces, en les poussant vers le Pô, où tous ceux qui lui échappent se noient; il brûle le pont qui n'étoit que de bois, et se retranche sur le bord du fleuve, vis-à-vis des ennemis. Cette action, ainsi exécutée, fit une telle impression sur l'esprit du marquis de Léganez, qu'il se retira vers le Rivigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes, et laissa son armée sous la conduite de Carlo della Gatta, le plus brave et le plus

entendu de ses officiers, qui lui promit qu'il la feroit passer de quelque manière que ce fût. Le vicomte de Turenne, ayant affaire à un homme qui avoit la réputation d'être le plus vigilant des ennemis, fit garder jour et nuit tous les gués qui étoient au-dessus de Montcalier; de sorte que Carlo della Gatta n'osa ni les passer en sa présence, ni jeter des ponts en aucun endroit. Tout ce qu'il put faire fut de s'emparer de quelques petites îles qui étoient plus proches du bord du Pô, sur lequel il étoit, que de celui où nous étions. Le vicomte de Turenne trouva moyen d'y passer avant que les ennemis y eussent achevé leurs retranchemens; il les en délogea; et tous ceux qui y étoient furent encore, ou taillés en pièces, ou noyés dans le Pô. Mais le vicomte de Turenne y reçut un coup de mousquet à l'épaule; et fut obligé de se faire porter à Pignerol: ce que le marquis de Léganez ayant appris, il revint aussitôt à Montcalier, il jeta un pont sur le Pô, passa ce fleuve malgré tous nos efforts, alla resserrer le comte d'Harcourt dans son camp; et peut-être n'y eut-il jamais en aucun endroit une pareille disposition d'armée, où les troupes des deux partis, également assiégeantes et assiégées, s'environnoient les unes les autres, et étoient de même tellement environnées, que le prince Thomas,

qui assiégeoit le comte de Couvonges dans la citadelle, se voyoit assiégé dans la ville par le comte d'Harcourt, que le marquis de Léganez tenoit pareillement assiégé dans son camp.

En cette situation, le marquis de Léganez étant convenu d'attaquer nos lignes, pendant que le prince Thomas feroit une sortie; le jour qu'ils avoient pris pour cela étant arrivé, le comte d'Harcourt fut vigoureusement attaqué tout à la fois du côté de la ville et du côté de la campagne. Le prince Thomas se rendit maître du Valentin; et Carlo della Gatta ayant comblé nos lignes au quartier du marquis de la Motte-Houdancourt, qu'il força, entra dans Turin avec douze cents chevaux et mille hommes de pied : après quoi le marquis de Léganez ayant fait occuper le poste de Colegno, qui le rendoit maître de la petite Noire, comme il l'étoit du Pô, par Montcalier, où il avoit laissé quelques régimens, il empêcha qu'il ne nous vînt des vivres, ni de Suze, ni de Pignerol, et nous affama tellement dans notre camp, que tous les officiers généraux vouloient obliger le comte d'Harcourt à se retirer de devant Turin; lorsque le vicomte de Turenne, se trouvant guéri de sa blessure, amena de Pignerol à notre armée, un grand convoi de vivres et de munitions, malgré ce que put faire le marquis de Lé-

ganez qui le suivit dans toute sa route, voltigeant sur les ailes de son escorte pour l'enlever, et lui dressant toutes sortes d'embûches pour le surprendre.

L'arrivée de ce secours pensa désespérer le prince Thomas, qui étoit réduit dans Turin à une aussi grande disette de vivres que nous. Carlo della Gatta entreprit de soulager la ville, en faisant passer une partie de la garnison dans l'armée du marquis de Léganez, et crut en sortir comme il y étoit entré. Mais depuis que le vicomte de Turenne fut revenu dans notre camp, les choses changèrent de face. Carlo della Gatta, ayant voulu sortir de Turin, y fut ramené battant, et repoussé l'épée dans les reins. Les assiégés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beaucoup de monde. Le marquis de Léganez tenta toutes choses pour forcer nos lignes et jeter des vivres dans la place, mais ce fut toujours sans succès. Le prince Thomas n'ayant pas mieux réussi dans une nouvelle sortie, où les assiégés firent tous les efforts dont ils étoient capables, se voyant réduit à la dernière extrémité, demanda enfin à capituler, et se rendit. Le marquis de Léganez, abandonnant la partie, repassa le Pô avec son armée; et le comte d'Harcourt, s'en retournant en France, laissa la sienne sous le commandement du vicomte de Turenne, par ordre de la cour.

Comme nos troupes avoient extrêmement souffert au siége de Turin, le vicomte de Turenne leur donna tout le temps dont elles avoient besoin pour se rétablir; mais dès qu'elles furent en état d'agir, quoique l'hiver ne fût pas encore fini, il les fit marcher à Moncalvo : il assiégea cette place, et s'en rendit maître en dix jours. Après la prise de Moncalvo, il passa le Pô, et alla mettre le siége devant Yvrée, où étoient tous les magasins du prince Thomas; et ne doutant point que ce prince ne vînt en grande diligence pour y jeter du secours, il ne descendit point de cheval qu'il n'eût fait achever ses lignes, et qu'il n'eût assuré ses quartiers. Le prince Thomas ne manqua point d'accourir à Yvrée, persuadé que le vicomte de Turenne n'auroit pas eu le temps de pourvoir à la sûreté de son camp; mais il le trouva si bien retranché, qu'il n'osa l'attaquer, et se flattant de lui donner le change, il alla mettre le siége devant Chivas pour lui faire abandonner celui d'Yvrée. Il est vrai que la ville de Chivas, où nous avions un pont sur le Pô, ne nous étoit pas moins importante que celle d'Yvrée. Mais le vicomte de Turenne, espérant d'être toujours assez à temps de secourir Chivas, n'abandonna point le siége d'Yvrée, et se contenta d'en presser vivement les travaux. Cependant le comte d'Harcourt

ayant

ayant appris que le vicomte de Turenne avoit en si peu de jours pris Moncalvo, et qu'il avoit même assiégé Yvrée, fut piqué d'émulation jusqu'au milieu des délices de la cour. Il partit pour se rendre à Yvrée, et à son arrivée ayant fait donner un assaut à la place, il leva le siége, disant qu'il falloit tout abandonner pour secourir Chivas. Le prince Thomas, qui n'avoit point eu d'autre dessein que de nous faire lever ce siége, leva aussi celui de Chivas, avant que nous y fussions arrivés, et se retira au-delà du Pô avec son armée. Il semble que le comte d'Harcourt auroit dû, après cela, revenir assiéger Yvrée; cependant, abandonnant toutes les vues que le vicomte de Turenne avoit eues en assiégeant cette place, il passa le Pô, et il alla prendre les villes de Ceva, de Mondovi et de Coni.

Quoique le vicomte de Turenne n'eût pas lieu d'être content du comte d'Harcourt, il travailla néanmoins de si bonne foi pour la gloire de ce général, aux siéges de ces trois places, que toute l'armée en fut dans la dernière surprise. Ce procédé augmenta l'estime que le cardinal de Richelieu avoit pour le vicomte de Turenne, et la confiance qu'il avoit en lui alla jusqu'à un tel point, qu'il n'y avoit aucune entreprise si difficile dont il ne tînt le succès assuré, dès que ce prince y avoit

quelque part. Aussi ne se faisoit-il plus rien de grand en aucun endroit, qu'on ne l'y appelât aussitôt, comme il arriva l'année suivante, où le cardinal de Richelieu ayant formé le dessein de conquérir le Roussillon, pour pénétrer dans la Catalogne dont les habitans s'offroient à la France, et ayant même engagé le roi à y aller en personne, il y fit aussi venir le vicomte de Turenne, quelque nécessaire qu'il fût en Italie, où il étoit en état de rendre de grands services, par la connoissance qu'il avoit acquise de ce pays-là.

Sitôt que l'armée qui devoit agir en Roussillon fut assemblée, on marcha à Perpignan qui en est la capitale, dans le dessein d'assiéger cette place; mais comme les Espagnols pouvoient la secourir par Collioure, où il leur étoit aisé d'aborder avec leurs vaisseaux, on se contenta de bloquer Perpignan, et on alla assiéger Collioure qui est par de-là. Le gouverneur avoit fait faire quantité de forts et de redoutes tout autour de la ville : on les prit tous l'un après l'autre, l'épée à la main, et la ville fut contrainte de se rendre. On assiégea ensuite Perpignan : le siége dura plus long-temps; mais enfin le gouverneur fut obligé à capituler. On se rendit maître après cela de la forteresse de Salces, et des autres places fortes sans beaucoup de

peine ; et la conquête de toute la province fut faite en une seule campagne.

Ce fut dans ce temps-là que le duc de Bouillon, frère du vicomte de Turenne, s'étant trouvé impliqué dans un traité que le duc d'Orléans avoit fait avec l'Espagne, et ayant été arrêté à la tête de notre armée d'Italie qu'il commandoit, fut obligé, pour sauver sa vie, de livrer Sedan au roi, qui s'engagea à lui donner en échange plusieurs grandes terres, et à conserver le rang de prince à tous ceux de sa maison.

La possession de cette importante place, qui est demeurée depuis unie à la couronne, fut le dernier des avantages que le cardinal de Richelieu procura à la France; et ce grand ministre mourut peu de temps après, craint, haï, envié et admiré de presque tout le monde.

Le cardinal Mazarin succéda à la place du cardinal de Richelieu auprès de Louis XIII, mais il n'y fut pas long-temps, car ce prince mourut cinq mois après, et laissa la reine Anne d'Autriche sa femme, regente du royaume durant la minorité de Louis XIV son fils, qui n'avoit que quatre ans et demi.

Cependant le vicomte de Turenne, qui étoit presque le seul qui se fût intéressé pour le duc de Bouillon durant sa détention, s'étoit donné tous les mouvemens

qu'il est naturel de se donner en pareil cas pour un frère, mais sans manquer en rien de ce qu'il devoit à l'état, et il s'étoit comporté d'une manière si sage pendant tout le cours de cette affaire, que sa conduite redoubla l'estime qu'on avoit pour lui à la cour, et qu'on l'envoya servir dans notre armée d'Italie. On venoit de donner le commandement de cette armée au prince Thomas, qui avoit abandonné le parti des Espagnols pour se joindre à nous : mais comme on ne comptoit pas beaucoup sur son attachement à nos intérêts, on voulut envoyer avec lui un homme de la fidélité duquel on fût entièrement assuré, et ce fut le vicomte de Turenne qu'on choisit pour un poste d'une aussi grande confiance. Sitôt qu'il fut arrivé à l'armée, le prince Thomas marcha vers Alexandrie, ville du Milanez, qu'il fit investir de manière que les quartiers étant assez éloignés les uns des autres, les ennemis pouvoient facilement jeter du secours dans la place par les intervalles qui se trouvoient entre ces quartiers. C'est aussi ce que ne manquèrent pas de faire les Espagnols, qui tirèrent pour cela presque la moitié de la garnison de Trin. Alors le prince Thomas, qui n'avoit feint de vouloir assiéger Alexandrie que pour engager les Espagnols à dégarnir Trin, alla mettre le siége devant cette ville dans toutes les formes. On attaqua les

dehors avec beaucoup de vigueur, et ils furent bientôt emportés. Les Espagnols vinrent reconnoître nos quartiers pour tâcher de faire rentrer dans la place les troupes qu'ils en avoient tirées; et n'y ayant pu réussir, ils feignirent d'en vouloir à Ast, et allèrent investir cette place : mais comme nous l'avions pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége, nous continuâmes celui de Trin sans rien craindre. Nous nous en rendîmes enfin les maîtres, et le vicomte de Turenne se préparoit à marcher à de nouvelles conquêtes.

Mais la reine régente sachant ce qu'un homme tel que lui pouvoit pour la défense d'un état, lui envoya le bâton de maréchal de France, et lui donna le commandement de notre armée d'Allemagne, quoiqu'il n'eût encore que trente-deux ans, dans la vue de l'attacher entièrement à son fils, et d'en faire un appui de sa couronne contre les entreprises où son royaume ne pouvoit manquer d'être exposé par les cabales et les factions qui sont comme inséparables d'une minorité.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

Jusqu'ici nous avons passé assez légèrement sur toutes les actions militaires que nous avons décrites, parce qu'elles ne regardoient pas directement le vicomte de Turenne, qui ne commandoit point en chef. Car, quoiqu'il fût peut-être supérieur par la capacité à ceux qui étoient au-dessus de lui par le grade ; quoique par le conseil et par l'exécution il eût en certaines occasions plus contribué à faire réussir les entreprises, que ceux-mêmes qui en étoient chargés, cependant comme c'est un usage établi de donner aux généraux tout l'honneur des succès, nous laissons à ceux qui écrivent la vie des capitaines sous lesquels le vicomte de Turenne a servi, le soin de raconter plus au long les siéges et les batailles dont nous venons de parler, comme faisant plutôt partie de leur histoire

que de la sienne. Mais désormais que presque toujours seul maître des armées où il se trouvera, il sera aussi presque toujours seul chargé des événemens, nous les décrirons avec toutes leurs circonstances, et dans tous les détails qui pourront convenir à un ouvrage du caractère de celui-ci.

Le maréchal de Guébriant, qui après la mort du duc de Veimar avoit été mis à la tête de son armée, venoit de mourir de la blessure qu'il avoit reçue au siége de Rottweil, ville impériale située à la source du Necker. Le comte de Rantzaw, qui étoit le plus ancien officier de l'armée, en avoit pris le commandement, et l'avoit menée aux environs de Dutlinghen, ville peu éloignée de la source du Danube, où le baron de Mercy, général des troupes du duc de Bavière, qui s'étoit ligué avec l'empereur contre nous, l'enleva avec tous ses officiers généraux et toute son armée, à la réserve de cinq à six mille hommes qui se sauvèrent en-deçà du Rhin sans chef, sans argent et sans armes. C'est à quoi se trouvoit réduite cette armée, qui avoit été la terreur de l'empire sous le duc de Veimar; et ce fut avec ce débris de troupes, sans autres forces, qu'on chargea le vicomte du Turenne de défendre la France du côté de l'Allemagne, contre les efforts des armées de l'empereur, du duc de Ba-

vière et du duc de Lorraine, que les ennemis avoient réunies, dans l'espérance de profiter du triste état où l'affaire de Dutlinghen nous avoit réduits. Pour surcroît de malheur, Torstenson, général de l'armée Suédoise, qui jusque-là avoit agi de concert avec la nôtre contre les Impériaux, s'en alla dans le Holstein, sans même nous donner avis de son départ.

Tel étoit l'état de nos affaires en Allemagne, lorsque le vicomte de Turenne y arriva. Il commença par emprunter sur son crédit une somme considérable d'argent pour subvenir aux besoins des troupes; et pendant que presque tous les grands du royaume survendoient à la reine régente les moindres services qu'ils rendoient à la couronne, il fit remonter la cavalerie et rhabiller l'infanterie à ses propres dépens; il acheta de nouveaux équipages d'artillerie, et les recrues de chaque régiment ayant été faites, il trouva, par la revue qu'il en fit, que ce petit corps de troupes étoit de six à sept mille hommes. Avec une aussi foible armée, bien loin d'être en état de faire aucune entreprise, il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût seulement tenir la campagne. Néanmoins, comme au commencement d'une minorité il étoit très-important, pour les intérêts de la France, de faire tête par-tout aux ennemis, le vicomte de Turenne passa le

Rhin à Brisac; et ayant su que le frère du général Mercy étoit avec un corps de deux mille chevaux aux environs d'Hutinghen, au-delà de la forêt-noire, il le fit attaquer par quatre ou cinq régimens; il lui tailla en pièces six cents hommes, et en fit cinq cents prisonniers, avec beaucoup d'officiers; le reste se sauva vers le général Mercy, qui, malgré cet échec, ayant encore quinze ou seize mille hommes, alla mettre le siége devant Fribourg, capitale du Brisgaw. Quelque foible que fût le vicomte de Turenne, il vouloit tenter de secourir cette place; mais la reine régente lui ayant défendu de rien entreprendre de ce côté-là jusqu'à ce que le duc d'Anguien y fût arrivé avec le maréchal de Guiche, qui y conduisoit douze mille hommes, il fut obligé de les attendre.

Cependant les Bavarois ayant vivement pressé Fribourg, ils s'en rendirent maîtres, avant que le duc d'Anguien fût arrivé. Mais ce prince n'eût pas plutôt joint ses troupes à celles du vicomte de Turenne, qu'il résolut d'aller chercher l'ennemi, et de le combattre en quelque endroit qu'il fût. Le général Mercy, après la prise de Fribourg, étoit resté dans le camp qu'il avoit auprès de cette ville, ne croyant pas pouvoir se poster ailleurs plus avantageusement. En effet, il étoit dans une plaine toute environnée de marais et de mon-

tagnes, qui formoient une espèce de carré long, lequel n'avoit pour toute ouverture, de notre côté, que le grand chemin de Brisac à Fribourg. Il avoit derrière lui cette dernière ville : la tête de son armée faisoit face au chemin de Brisac, par lequel on devoit naturellement venir à lui ; car les marais qu'il avoit sur sa droite étoient absolument impraticables, et les montagnes qui fermoient sa gauche, étoient si près l'une de l'autre, que l'espace qui se trouvoit entre deux devoit plutôt être regardé comme un défilé, que comme un vallon. Cependant comme son armée prêtoit le flanc à ceux qui l'auroient attaquée par ce passage, il y avoit fait faire des retranchemens outre ceux que les ravins y formoient déjà : il l'avoit fait barrer de sapins couchés en travers, dont les branches étoient coupées par la moitié, et qui, par ce moyen, hérissés de pieux en tous sens, servoient de chevaux de frise : il avoit garni le bois à droite et à gauche de mousquetaires ; si bien qu'il étoit persuadé qu'on n'oseroit pas l'attaquer par cet endroit. Quant au chemin de Fribourg à Brisac, il croyoit y avoir assez bien pourvu, en mettant un gros corps de troupes sur la montagne, qui étoit à la tête de ce chemin et qui le commandoit entièrement.

Le duc d'Anguien ayant reconnu la disposition de ce camp, résolut de l'attaquer,

et par le chemin de Brisac, et par le vallon tout-à-la-fois. L'armée des Bavarois étoit de quinze mille hommes, et la nôtre de dix-neuf mille. Le duc d'Anguien prit la moitié des troupes, et voulut attaquer les ennemis par la montagne qui défendoit le chemin de Brisac à la tête de leur camp ; et le vicomte de Turenne, avec l'autre moitié de l'armée, se chargea de les attaquer par le vallon. Pour cela il falloit faire le tour de la montagne à travers les bois. Il partit donc dès la pointe du jour, afin d'arriver assez tôt, et de pouvoir faire son attaque en même temps que le duc d'Anguien feroit la sienne, comme cela arriva ; car à l'heure dont ils étoient convenus, c'est-à-dire, trois heures avant la nuit, le duc d'Anguien fit charger les ennemis au pied de la montagne, et en ayant gagné le sommet, après trois heures de combat, il résolut d'y passer la nuit, et d'attendre au lendemain à descendre dans la plaine.

Le vicomte de Turenne étoit entré dans le vallon à la même heure, et avoit fait charger l'infanterie que le général Mercy avoit logée à droite et à gauche, dans les bois dont les deux montagnes étoient couvertes. Cette infanterie s'étoit fait par-tout des retranchemens par des abattis d'arbres, et il falloit livrer un nouveau combat à chaque pas qu'on faisoit. Cependant le vi-

comte de Turenne poussa si vivement les ennemis, qu'il se rendit maître des deux côtés du défilé, passa tous les fossés et les ravins qui le traversoient, et pénétra dans la plaine, où il fit entrer une partie de ses troupes. Comme ce fut justement le temps où le duc d'Anguien avoit cessé le combat, le général Mercy, qui n'étoit plus obligé à partager ses forces, vint contre le vicomte de Turenne avec toute son armée. Le feu fut continuel de part et d'autre durant toute la nuit, c'est-à-dire, plus de sept heures entières. Les Bavarois firent les derniers efforts pour nous obliger à repasser le défilé; néanmoins quoique leur infanterie fût soutenue de toute leur cavalerie, et que nous n'eussions pu avoir qu'un seul escadron derrière la nôtre, faute d'espace, le vicomte de Turenne conserva le terrein qu'il avoit gagné, et le général Mercy ayant déjà trois mille hommes hors de combat, crut devoir penser tout de bon à sauver le reste de son armée. L'obscurité de la nuit empêchoit que le vicomte de Turenne ne vît les mouvemens qu'il faisoit; il n'y avoit déjà plus vis-à-vis de nous que quelques rangs de mousquetaires, qui faisoient de fréquentes décharges de leurs armes, pour nous faire croire que toute l'armée y étoit encore; et Mercy s'étoit retiré avec le reste de ses troupes, sans qu'on s'en fût apperçu; de

sorte que lorsque le jour parut, ces mousquetaires ayant pris la fuite, le vicomte de Turenne vit qu'il n'y avoit plus personne dans la plaine, et y entra avec le corps qu'il commandoit; ce que le duc d'Anguien ayant apperçu de l'endroit où il étoit, il descendit aussi dans la plaine avec ses troupes. Cependant les Bavarois ayant gagné la montagne-noire, commençoient à s'y retrancher. Nous n'étions à la vérité qu'à une lieu de cette montagne; mais comme les soldats que commandoit le vicomte de Turenne, étoient extrêmement fatigués du combat qui avoit duré toute la nuit, et de la pluie qu'ils avoient eue, outre cela, continuellement sur le corps, on ne jugea pas à propos de marcher aux ennemis qu'on n'eût fait reposer les troupes. Il est vrai que pendant ce temps-là les ennemis travaillèrent sans relâche à fortifier leurs retranchemens : néanmoins, quand le lendemain on fut arrivé au pied de la montagne sur laquelle étoient les Bavarois, on se prépara à les attaquer de telle sorte que le vicomte de Turenne, qui n'étoit pas d'un caractère à se flatter, se tenoit assuré de leur défaite, sur la seule disposition des attaques dont il devoit ce jour-là conduire la principale; mais s'étant avancé avec le duc d'Anguien, pour aller reconnoître encore une fois le camp des ennemis, d'une hauteur qui étoit

à deux mille pas de là, d'Espenan qui commandoit toute l'infanterie de l'armée du duc d'Anguien, et à qui le vicomte de Turenne avoit dit expressément de ne rien engager jusqu'à ce qu'il fût revenu, comme s'il avoit prévu ce qui devoit arriver; d'Espenan, dis-je, pour se faire valoir par une aussi petite action que celle de la prise d'une redoute, en attaqua une qui étoit au pied de la montagne, d'où les ennemis firent une si furieuse décharge de canon et de mousqueterie, que nos soldats, croyant le combat engagé, s'avancèrent de tous côtés, sans ordre, et sans chefs. Les Bavarois, tirant avantage de cette confusion, sortirent de leurs retranchemens, et firent un grand carnage de nos gens. Le vicomte de Turenne, ayant été averti, accourut à eux; mais le désordre étoit si grand qu'il ne put, ni se faire reconnoître, ni se faire entendre; de sorte qu'il fallut qu'il gagnât les rangs de nos troupes les plus avancées, et qu'à leur tête il poussât les ennemis et les fit rentrer dans leurs retranchemens, pour retirer nos gens du danger où ils s'étoient précipités. Le duc d'Anguien voulut réparer ce contre-temps par de nouvelles attaques, qui n'eurent pas le succès qu'on en avoit espéré. On soutint par honneur le combat jusqu'au soir, afin qu'il parût que c'étoit la nuit seule qui y avoit mis fin; mais il

nous en coûta la meilleure partie de notre infanterie, qui y fut défaite. Cependant, comme les ennemis n'avoient perdu guère moins de monde que nous dans cette dernière affaire, et qu'ils en avoient beaucoup plus perdu dans le premier combat, notre armée se trouvoit encore supérieure à la leur. Nous nous préparâmes donc à les attaquer, lorsqu'ils auroient abandonné la montagne où ils avoient tant d'avantage sur nous : et comme ils ne pouvoient se retirer que par le Val de Saint-Pierre, nous allâmes nous poster à Lansdelinghen, à dessein d'enfiler le Val du Bloterdal lorsqu'ils entreroient dans celui de Saint-Pierre, et de les couper à l'abbaye qui est au bout de cette vallée; ce qui arriva comme nous l'avions prévu. Mais les ennemis, qui ne vouloient point en venir aux mains avec nous, voyant que nous nous mettions en bataille auprès de cette abbaye, nous abandonnèrent leur canon, leur bagage, et toutes leurs munitions, et s'enfuirent avec précipitation dans le pays de Wirtemberg, par les montagnes de la forêt-noire. Le duc d'Anguien les poursuivit jusqu'à Holgrave, et le vicomte de Turenne encore deux lieues plus loin, ayant campé cette nuit-là à cinq grandes lieues de l'abbaye du Val de Saint-Pierre, où s'étant rendu le lendemain, toute l'armée retourna à Lansdelinghen, d'où elle étoit partie.

La retraite des ennemis nous laissant maîtres de la campagne, le duc d'Anguien s'avança vers le marquisat de Baden, et descendant le long du Rhin, s'empara de Lichtenaw, de Baden, de Durlach, Landau, Philisbourg, Neustas, Spire, et Manheim, Worms, Mayence, et de toutes les autres villes et forteresses qui se trouvèrent à droite et à gauche sur sa route, et qui firent peu de résistance, à la réserve de Philisbourg; si bien qu'en une seule campagne il se rendit maître d'une grande partie du Brisgaw et de l'Ornaw, du marquisat de Baden, du palatinat du Rhin, du landgraviat de Darmstat, de l'électorat de Mayence, et de tout le cours du Rhin depuis Strasbourg jusqu'auprès de Coblentz dans l'électorat de Trèves, c'est-à-dire, d'une étendue de pays de plus de cinquante lieues. Il donna ordre qu'on ramenât son armée en France : il s'en retourna à la cour, pour y jouir de la gloire de tant de conquêtes; et laissa le vicomte de Turenne sur la frontière, pour les conserver, avec cinq à six mille hommes qui lui restoient.

Cependant le général Mercy, ayant eu le temps de rétablir son armée, s'approcha du Rhin; et menaçant trois ou quatre de nos villes à la fois pour nous mieux embarrasser, il se jeta tout d'un coup sur Manheim, où nous n'avions pu mettre

pour toute garnison que quatre compagnies, dont les officiers se sauvèrent à l'arrivée des Bavarois, qui après cela s'emparèrent aisément de la ville.

D'autre côté, Gléen, général des Impériaux avoit joint son armée à celle que le duc de Lorraine commandoit en personne sur la Moselle ; et il étoit à craindre que ces trois généraux unissant leurs troupes, ne vinssent nous accabler tout d'un coup ; ou qu'agissant séparément, l'un ne nous surprit, tandis que nous serions en garde contre l'autre.

Le vicomte de Turenne étoit peut-être l'homme du monde le plus capable de défendre une aussi grande étendue de pays avec un aussi petit nombre de troupes. C'étoit là son véritable talent : néanmoins comme il avoit des sentimens très-modestes de lui-même, il demanda du renfort à la cour, témoignant que sans cela, il ne croyoit pas pouvoir empêcher que plusieurs de nos places n'eussent le même sort que Manheim. On ne lui répondit autre chose, sinon qu'on avoit besoin des troupes ailleurs, qu'il fît de son mieux, et que c'étoit tout ce qu'on demandoit de lui. Voyant donc qu'il ne pouvoit rien obtenir de plus que ce qu'il avoit, il fut obligé de suppléer au nombre par ses stratagêmes, et de se multiplier pour ainsi dire de lui-même par son activité, afin de pouvoir

faire tête aux ennemis, qui étoient devant et derrière lui, et qui se préparoient à l'attaquer de tous côtés.

Les Bavarois ayant pratiqué des intelligences dans Spire, mirent douze cents mousquetaires sur des bateaux, espérant les faire descendre par le Rhin dans la ville. Mais le vicomte de Turenne ayant découvert leurs desseins, borda ce fleuve d'infanterie, et empêcha les bateaux de passer : il fit arrêter les traîtres et sauva Spire.

Presque dans le même temps le général Gléen et le duc de Lorraine, étant venus assiéger, avec deux armées, Baccarach, ville du Palatinat, située sur le Rhin, le vicomte de Turenne laissa un corps de deux mille hommes sous Philisbourg, pour empêcher toutes sortes de surprises de la part du général Mercy, et prenant seulement cinq cents chevaux avec lui, il s'avança jusqu'auprès de Binghen, d'où ayant envoyé vers Baccarach des officiers et des commissaires, pour marquer un camp et préparer des vivres à une grande armée, les ennemis qui crurent qu'effectivement il marchoit à eux avec un grand nombre de troupes, levèrent le siége avec précipitation, et se retirèrent au-delà de la Moselle.

Quelques jours après, le régiment de Nettancourt, qui étoit dans Creutznach, poste important entre le Rhin et la Mo-

selle, ayant abandonné la place à l'arrivée des Bavarois, le vicomte de Turenne la fit attaquer et la reprit. Il renforça les garnisons de toutes les autres villes, il les mit en état de faire une vigoureuse défense, au cas qu'elles fussent attaquées, et il se posta si bien entre les trois généraux ennemis, qu'ils ne purent joindre leurs armées ensemble durant tout le reste de l'hiver.

Dès le mois de mars, ayant voulu commencer la campagne, il fit attaquer Germesheim, qui est un peu au-dessus de Philisbourg, et prit cette place par escalade. Il passa le Rhin à Spire : il fit marcher son petit corps de troupes à Pforszheim dans le marquisat de Baden ; le général Mercy se retira aussitôt au-delà du Necker, nous abandonnant ce qui étoit en-deçà. Le vicomte de Turenne, entré dans la Suabe, fait lever le siége du château de Magold aux Bavarois, s'empare de Stutgard dans le duché de Wirtemberg, passe le Necker, prend Suabschall d'emblée, et forçant Mercy à se retirer jusqu'à Dunckelspield, s'avance vers le Tauber dans la Franconie, y prend Rottembourg et Mariandal, où s'étant rétabli pour avoir derrière lui les états de la landgrave de Hesse notre alliée, qui devoit joindre son armée à la nôtre, quand le temps du quartier d'hiver seroit fini, il envoya des partis dans la Souabe,

dans la Franconie, et dans tous les pays des environs, d'où par ce moyen il faisoit apporter dans son camp toutes sortes de provisions en abondance; si bien qu'avec un aussi petit nombre de troupes que celles qu'on lui avoit laissées, non-seulement il conserva toutes les places que nous avions conquises, mais il en prit encore aux ennemis cinq fort considérables, d'où il faisoit des courses jusqu'aux portes de Witzbourg, de Nuremberg, et de plusieurs autres villes auxquelles il fit payer toutes les contributions qu'on a coutume d'exiger quand on est maître de la campagne.

Ces heureux succès furent suivis d'un revers de fortune, que le vicomte de Turenne avoit prévu, contre lequel il s'étoit même précautionné, et qu'il ne sut néanmoins éviter. Car, comme ses troupes, fatiguées de tant de mouvemens, d'actions et de marches, lui demandoient à aller dans les petites places des environs, pour s'y reposer et subsister plus commodément, il le leur refusa; quoique jamais aucun capitaine ne se soit fait un plus grand plaisir que lui, de procurer à ses soldats toutes sortes de commodités : mais en cette occasion il appréhendoit que les ennemis ne fussent encore assemblés en correspondance, et que retournant sur leurs pas, ils ne vinssent attaquer ses quartiers lorsqu'ils seroient séparés. Cependant ses

officiers le lui redemandèrent avec de nouvelles instances : et comme le général major Rose le pressoit sur cela jusqu'à l'importunité, il lui donna un détachement de cavalerie, pour aller reconnoître ce que faisoient les ennemis, et il envoya encore quelques autres officiers en parti pour le même sujet. Tout le monde lui rapporta que l'armée ennemie étoit séparée, et que les Bavarois se fortifioient dans les diverses places où on les avoit mis en quartier, comme des gens qui ne songeoient à rien moins qu'à en sortir. Il céda donc enfin à l'importunité de Rose, sur le rapport duquel il crut qu'il devoit compter, parce que c'étoit un vieil officier ; n'y ayant pas d'apparence que des gens qui fuyoient devant nous, dussent venir sitôt nous attaquer ; et que quand ils le voudroient ils le pussent faire si subitement que nous n'en fussions pas avertis, étant à plus de seize lieues de nous. Néanmoins le vicomte de Turenne appréhendant toujours quelque surprise, retint autour de lui le canon et l'infanterie, et ne voulut pas que la cavalerie s'éloignât de plus de deux ou trois lieues de Mariandal, dont il fit le quartier général, commandant aux officiers de s'y rendre en diligence au premier ordre qu'ils en recevroient.

Le lendemain du jour auquel il sépara ainsi son armée, ne se tenant pas assuré

de la séparation de celles des ennemis, quelque chose qu'on lui en pût rapporter, il fit rapprocher de Mariandal tous les autres quartiers. Plus il y réfléchissoit, plus il se reprochoit d'avoir cru trop légèrement que les ennemis se fussent séparés, sur le rapport de quelques officiers qui pouvoient s'être acquittés de leur commission avec négligence. Voulant donc s'en éclaircir par lui-même, il prit la grande garde de l'armée, il s'avança trois lieues dans le chemin par où on le pouvoit venir attaquer, et n'ayant rien découvert, il envoya un parti encore plus loin, avec ordre à l'officier qui le commandoit de ne point revenir qu'il ne lui apportât des nouvelles bien certaines des ennemis, et ce fut cet officier qui, le lendemain, dès cinq heures du matin, vint lui dire que le général Mercy s'avançoit à grands pas avec toute son armée, et n'étoit pas fort éloigné de lui. Le vicomte de Turenne se lève à la hâte, il envoie ordre à tous les quartiers de se rendre à Herbstausen, village où étoit la grande garde, à une lieue et demie de Mariandal, et commande au général-major Rose de s'y rendre en diligence, pour y recevoir les troupes à mesure qu'elles arriveroient. Le général-major Rose reconnut la disposition des lieux, et ayant vu qu'il y avoit une assez grande plaine au-delà d'un bois qui étoit à la tête

de notre grande garde, il lui fit passer ce bois qui avoit cinq ou six cents pas de longueur, et commença à ranger quelques régimens dans la plaine; en quoi il fit une très-grande faute d'exposer ainsi à découvert le petit nombre de nos troupes; au lieu que si nous fussions demeurés en-deçà du bois, et que nous en eussions fermé l'entrée avec quelques bataillons, les ennemis, qui eussent pu craindre que toute notre armée ne fût derrière ces bataillons, n'auroient peut-être osé nous attaquer, et se seroient retirés sans combattre. Le vicomte de Turenne connut la faute aussitôt qu'il fut sur le lieu; et sans s'amuser à en faire des reproches au général-major Rose, il donnoit ses ordres pour faire repasser le bois à nos troupes, lorsqu'ayant découvert l'avant-garde de l'armée ennemie, qui n'étoit plus qu'à un quart de lieue de nous, il vit bien qu'il n'avoit pas assez de temps pour aller se mettre derrière le bois, et que le seul parti qu'il avoit à prendre étoit de ranger promptement en ordre de bataille le peu de troupes qui étoient là; car il n'y avoit que trois mille hommes d'infanterie d'arrivés, et sept ou huit régimens de cavalerie. Dans cet état, voulant profiter de tous les avantages du lieu, et ayant vu à droite un petit bois, il y mit toute son infanterie, soutenue seulement de deux escadrons, et

en fit son aile droite ; il composa l'aile gauche de tout le reste de la cavalerie qu'il mit sur une seule ligne, excepté deux escadrons, dont il fit une espèce de seconde ligne, et attendit ainsi l'ennemi.

Le général Mercy, qui avoit eu le temps de ranger régulièrement son armée, pendant que le vicomte de Turenne s'étoit appliqué à tirer avantage de la disposition du terrein, commença à nous canonner ; mais voyant que son canon ne faisoit pas grand effet, et que cependant il nous arrivoit à tout moment de nouvelles troupes qui auroient bien pu à la fin rendre notre armée égale à la sienne, il se mit à la tête de son infanterie pour aller attaquer le petit bois, dont il falloit absolument qu'il se rendît le maître, afin de pouvoir faire agir son aile gauche. Le vicomte de Turenne marcha en même temps avec sa cavalerie contre l'aile droite de l'ennemi, l'enfonça, rompit tous les escadrons, ébranla même la seconde ligne, et prit douze étendards. Mais pendant qu'il renversoit ainsi la cavalerie des Bavarois, notre infanterie, alarmée de ce que le vicomte de Turenne avoit pris tant de précautions, et se croyant à cause de cela dans un péril inévitable, jeta les armes bas à la première attaque des ennemis et se sauva à travers le petit bois, dont le général Mercy s'étant rendu maître, il fit avancer toute

la

la cavalerie de son aile gauche derrière la nôtre pour l'envelopper. C'étoit en quoi consistoit alors toute notre armée, n'y ayant plus d'aile droite. Le vicomte de Turenne, qui avoit rompu la seconde ligne de l'aile droite des ennemis comme la première, et qui n'avoit plus devant lui que trois escadrons du corps de réserve à défaire, ayant vu son infanterie jeter les armes bas, et le mouvement que les ennemis faisoient pour le venir envelopper, cessa de combattre; et ayant fait en un moment le plan de sa retraite, il commanda à l'infanterie de marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter : il y envoya Beauregard - Chabris pour la rallier, la faire descendre sur le Rhin jusqu'à Mayence, et la lui amener dans le Landgraviat de Hesse, où il résolut d'aller avec toute sa cavalerie, quoiqu'il en fût à plus de trente lieues, et qu'il lui fallût pour cela traverser toute la Franconie, pays qui étoit à la dévotion du vainqueur.

Suivant ce plan, il ordonna à d'Espence de Beauveau de se mettre à la tête de la cavalerie, de passer le Tauber et le Mein, et de marcher toujours jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux frontières du pays de Hesse; et pour lui, s'étant mis à l'arrière-garde, il repassa le bois, en soutenant avec les derniers escadrons tous les efforts des ennemis qui le poursuivoient. Mais il fut

bien surpris, lorsqu'étant arrivé à la sortie du bois, il se vit coupé par un corps de cavalerie à qui le général Mercy avoit fait faire le tour de ce bois, dans l'espérance que cette cavalerie, marchant toujours sans trouver aucun obstacle, arriveroit au grand chemin de Mariandal avant le vicomte de Turenne, qui seroit obligé de s'arrêter souvent pour faire tête à l'autre corps de cavalerie, qu'il avoit détaché après lui. Cependant, le vicomte de Turenne ne pouvant pas reculer, et se trouvant renforcé de trois régimens tout frais qui venoient d'arriver là, suivant l'ordre qu'il leur avoit envoyé de se rendre à la grande garde, crut qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de passer sur le ventre des ennemis, et de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée ; ce qu'il effectua très-vigoureusement, sans autre perte que celle de quelques cavaliers ; après quoi il gagna Mariandal. Il passa le Tauber, où il fit ferme deux ou trois fois, pour s'opposer aux Bavarois, qui vouloient passer au même gué que nous : il continua sa retraite, en faisant tête aux ennemis à tous les défilés, et en ralliant à droite et à gauche tous ceux qui s'écartoient ; il arriva au Mein, qu'il passa à gué, et craignant que quelque corps de cavalerie ne nous poursuivît, il demeura deux jours entiers dans les bois avec quinze

cents chevaux, avant que d'entrer dans la Hesse, où il rejoignit enfin ses troupes.

Il n'arrive guère de malheurs à une armée, qui ne soient d'abord imputés au général; mais bien loin qu'on rejetât celui-ci sur le vicomte de Turenne, qui au fond avoit pris de grandes précautions pour s'en garantir, on releva beaucoup la présence d'esprit avec laquelle il prit le parti de marcher aux Bavarois dans le moment même où il apprit qu'ils venoient à lui; car s'il fût demeuré à Mariandal pour y attendre ses gens, le général Mercy auroit pu attaquer ses quartiers les plus avancés l'un après l'autre, et les enlever avant qu'ils eussent pu le joindre; au lieu qu'ayant gagné la tête de tout, il se trouva en état de résister aux ennemis sitôt qu'ils parurent. On fit encore extrêmement valoir cette pénétration par le moyen de laquelle il forma le projet de sa retraite, et en prévit toutes les conséquences comme en un instant. On admira enfin, au-delà de tout ce que j'en saurois dire, cette profondeur de jugement et cet esprit de ressource, qui lui fit prendre la résolution de mener si avant dans l'Allemagne les débris de son armée battue; car il n'y avoit personne qui, en sa place, ne se fût retiré du côté du Rhin, et qui n'eût cru faire un coup de grand capitaine en allant couvrir Philisbourg, et se mettre tous

ensemble à couvert de cette place. Mais le vicomte de Turenne, qui avoit des vues plus étendues qu'un autre, jugea plus à propos d'aller dans la Hesse, persuadé que les ennemis ne manqueroient pas de l'y poursuivre, dans l'espérance d'achever sa défaite, et qu'en y attirant ainsi la guerre, d'un côté nos conquêtes du Rhin seroient en sûreté, et de l'autre la Landgrave de Hesse, qui, suivant l'usage de l'Allemagne, vouloit absolument laisser encore un mois ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, seroit obligée de les en faire sortir incessamment pour la défense de son propre pays, et de les joindre aux nôtres; ce qui nous mettroit aussitôt en état de pouvoir résister aux ennemis.

En effet, nous ne fûmes pas plutôt dans le comté de Valdek, que le général Mercy vint assiéger Kircheim, ville située à l'entrée du pays de Hesse. Nous n'avions pas plus de trois mille chevaux et douze cents hommes de pied. La Landgrave de Hesse fut donc obligée, malgré elle à faire sortir ses troupes de leurs quartiers pour aller au secours de Kircheim. Le vicomte de Turenne fit même si bien, qu'il engagea le comte de Konigsmark, général des Suédois, qui hivernoient dans le duché de Brunswic, à sortir aussi de ses quartiers, et à joindre les quatre mille hommes qu'il commandoit aux six mille

que la Landgrave de Hesse envoya sous la conduite du général Geis. A la tête de cette armée, le vicomte de Turenne s'avança vers Kircheim, et le général Mercy se retira aussitôt de devant cette place. Nos soldats qui savoient que la disgrace de Mariandal étoit arrivée au vicomte de Turenne, en partie par son trop de bonté pour eux, brûloient d'envie de le venger, et vouloient qu'il les menât en Franconie, où les ennemis s'étoient retirés après la levée du siége de Kircheim; mais comme il reçut ordre de la cour de ne rien entreprendre jusqu'à ce que le duc d'Anguien et le maréchal de Grammont fussent arrivés avec les huit mille hommes qu'ils conduisoient, il fallut qu'il suspendît l'ardeur de ses soldats; et tout ce qu'il put, pour satisfaire en quelque façon à leur impatience, fut de les mener au devant du duc d'Anguien, afin d'avancer de quelques jours la jonction des deux armées, et être plutôt en état de poursuivre les ennemis. Pour cela, il repassa le Mein; il traversa le pays de Darmstad et le Bergstraas. Il prit chemin faisant la ville de Venheim et arriva enfin à Spire, où le duc d'Anguien ayant passé le Rhin et ayant joint son armée à celle du vicomte de Turenne, on marcha vers Hailbron à dessein d'y passer le Necker; mais comme les ennemis nous avoient prévenus, et

avoient déjà rangé leur armée en bataille sur les hauteurs, nous descendîmes à Wimphen, qui est deux lieues au-dessus de Hailbron. Nous nous rendîmes maîtres de cette ville, nous y fîmes un pont, et le général Mercy voyant que nous avions un passage sur le Necker, se retira à Feuchtwang, qui est à plus de vingt lieues de là dans la Franconie.

Ce fut immédiatement après le passage du Necker, que le général Konigsmark et le général Geis, piqués de ce que le duc d'Anguien leur avoit parlé avec un certain air de hauteur en leur commandant quelque chose, déclarent qu'ils alloient quitter notre armée, et emmener avec eux leurs troupes. Le duc d'Anguien vouloit qu'on les chargeât, pour les retenir par la crainte d'être taillés en pièces; mais le vicomte de Turenne lui ayant fait entendre que ces étrangers n'étoient pas accoutumés à être traités de cette manière, il parla aux chefs avec sa douceur et sa politesse ordinaires, et il fit si bien qu'il engagea le général Geis à rester avec nous. Quant au général Konigsmark, il fit monter un fantassin en croupe derrière chacun de ses cavaliers, et se retira de cette sorte à Bremen dans la basse Saxe. Les Suédois nous ayant ainsi quittés, nous marchâmes avec les Hessiens vers le Tauber, et nous nous emparâmes de toutes

les villes qui se trouvèrent sur la route. Les ennemis ne défendirent que Rottembourg; mais cette place ayant été prise d'assaut en une nuit, le général Mercy décampa de Feuchtwang, et se retira du côté de Donawert, après avoir jeté beaucoup de troupes dans Dunckelspield, persuadé que nous allions faire le siége de cette ville, et que nous n'aurions garde de nous engager entre son armée et une place où il avoit mis une si grosse garnison. En effet, nous y ouvrîmes la tranchée, mais dès le soir même, ayant été avertis que le général Mercy s'avançoit vers Norlinghen, nous quittâmes Dunckelspield, et toute l'armée se mit en marche à minuit dans le dessein de prévenir les ennemis.

A la pointe du jour nous découvrîmes leur avant-garde, qui tenoit la route qu'on nous avoit dit. Le général Mercy nous apperçut aussi dans le même temps, et comme l'endroit où il se trouvoit lui étoit très-favorable, il y rangea son armée en bataille, et résolut de nous y attendre. Il y avoit une rivière devant lui, et de grands étangs à sa droite et à sa gauche. Nous ne pouvions aborder les ennemis par aucun endroit : nous fîmes avancer notre canon, et les Bavarois mirent aussi le leur à la tête de leur camp. On se canonna pendant toute la journée avec une

perte à peu près égale de part et d'autre, et comme on ne pouvoit faire autre chose en ce lieu-là, nous en décampâmes deux heures avant le jour pour aller à Norlinghen, où il nous étoit aisé d'arriver avant les ennemis. En effet, dès les neuf heures du matin nous nous trouvâmes dans la grande plaine qui est devant cette ville, et sur le midi, nous apprîmes que le général Mercy, persuadé que nous allions nous attacher au siége de Norlinghen, avoit passé la petite rivière de Wernitz; et commençoit à faire travailler aux retranchemens dans un camp déjà très-avantageux qu'il avoit occupé à deux lieues de nous, et d'où il avoit dessein de nous disputer la prise de cette place. Nous nous rangeâmes aussitôt en bataille; nous marchâmes aux ennemis, laissant nos bagages derrière nous dans les villages de Petitzhein et de Mexeinghen, et sur les quatre heures nous étant trouvés en leur présence, nous reconnûmes la disposition de leur camp.

Vers le milieu de la plaine de Norlinghen, qui est très-étendue, se trouve un vallon d'une médiocre grandeur, devant lequel est Allerheim, gros village qui est comme flanqué de deux montagnes qu'il a à ses côtés : la montagne de Wineberg, qui est fort haute, est à droite, quand on va du village à Norlinghen, et la montagne sur laquelle est le château d'Aller-

heim, est à gauche. Ces deux montagnes sont à un quart de lieue l'une de l'autre, et le village qui est entre deux, est plus avancé vers Norlinghen d'environ trois cents pas. Le terrein, qui est entre le château d'Allerheim et le village, est uni comme une plaine, et celui qui est de l'autre côté, est une pente qui descend insensiblement de la montagne de Wineberg jusqu'au même village.

C'est là où le général Mercy avoit rangé son armée en bataille. Son aile droite, commandée par le général Gléen, s'étendoit jusque sur le haut de la montagne de Wineberg; et son aile gauche, où étoit le général Jean de Werth, jusqu'au château d'Allerheim. Le corps de bataille où il s'étoit mis, occupoit le vallon, qui faisoit le centre de l'armée, et avoit à sa tête le village d'Allerheim. Ses deux ailes étoient toutes composées de sa cavalerie, excepté quelques bataillons qu'il avoit mis aux extrémités, c'est-à-dire, sur la montagne de Wineberg, et sur celle du château d'Allerheim, et tout le reste de l'infanterie formoit le corps de bataille. Il avoit fait entrer quelques bataillons dans le village, et avoit jeté quantité de mousquetaires dans l'eglise, dans le clocher et le cimetière qui étoit fermé de murailles. Il avoit fait faire des retranchemens à la tête de toutes ses troupes; et ceux de

deux montagnes étoient bordées de canons, ainsi que le rideau qui règne de l'un à l'autre, où il avoit fait dresser plusieurs batteries. C'est dans cette situation qu'il prétendoit nous recevoir, si nous venions à lui ; ou demeurer campé, si nous formions le siége de Norlinghen. Son armée étoit de quatorze à quinze mille hommes, et la nôtre de seize à dix-sept mille.

Tout ayant été examiné dans le conseil de guerre, le vicomte de Turenne fut d'avis qu'on ne pouvoit engager une affaire générale avec les ennemis ainsi postés et retranchés, sans exposer notre armée à être entièrement défaite. Mais le duc d'Anguien et le maréchal de Grammont, qui étoient d'un autre sentiment, l'ayant emporté sur lui, il fut résolu qu'on donneroit bataille ; que le maréchal de Grammont commanderoit l'aile droite, le vicomte de Turenne l'aile gauche, le comte de Marsin, maréchal de camp, le corps de bataille, et le chevalier Chabot, aussi maréchal de camp, le corps de réserve. Quant au duc d'Anguien, qui disposa de tous ces postes, il n'en choisit aucun pour lui, disant qu'il vouloit être par-tout ce jour-là.

Il étoit déjà cinq heures après-midi, quand tout fut en état de notre côté. Alors nous commençames à canonner le village, ce qui ne dura qu'une demi-heure : car

les batteries des ennemis, qui avoient été dressées les premières, avoient beaucoup d'avantage sur les nôtres, et le duc d'Anguien, voyant qu'il n'avançoit pas beaucoup avec l'artillerie, fit attaquer le village par quelques bataillons, à la tête desquels étoit le comte de Marsin.

Les premiers retranchemens furent bientôt forcés; mais quand on fut auprès des maisons, les ennemis qui s'y étoient logés, et qui les avoient percées et crénelées, firent de si furieuses décharges de mousqueterie, que nos gens s'arrêtèrent tout court d'abord, plièrent ensuite, et enfin reculèrent. Le comte de Marsin y ayant été très-dangereusement blessé, le duc d'Anguien y renvoya le marquis de la Moussaye avec un renfort de quelques régimens qui ne purent soutenir le feu des ennemis, non plus que les autres; et le marquis de la Moussaye ayant été mis hors de combat par les blessures qu'il reçut, le duc d'Anguien mena lui-même nos bataillons à la charge, et se fit suivre de toute l'infanterie. Le général Mercy voyant ce mouvement, vint aussi lui-même à la tête du village, et se fit soutenir par tout son corps de bataille. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Le duc d'Anguien y reçut quelques coups dans ses habits, et y eut deux chevaux blessés sous lui. Le général Mercy y fut tué d'un coup

de mousquet; et la mort de ce grand homme excita dans le cœur de ses soldats une fureur de vengeance, qui les fit fondre sur nos gens, comme un torrent qui tire de nouvelles forces de tous les obstacles qu'on oppose à sa violence : ce fut plutôt un carnage qu'un combat. Le duc d'Anguien y fit des actions de valeur étonnante; mais il ne put néanmoins empêcher que la plus grande partie de notre infanterie ne fût taillée en pièces, et que toute notre cavalerie Françoise ne fût entièrement défaite par le général Jean de Werth, qui, à la tête de l'aile gauche des ennemis, culbuta du premier choc notre aile droite, fit prisonnier le maréchal de Grammont qui la commandoit, battit le chevalier Chabot à la réserve, et pénétra jusqu'à nos bagages avec quelques escadrons qui se mirent à les piller.

Cependant le vicomte de Turenne, avec notre aile gauche qui étoit toute composée d'Allemands, avoit marché à la montagne de Wineberg contre l'aile droite des ennemis; et essuyant les décharges continuelles de leur artillerie, sans s'arrêter un moment, avoit eu un cheval blessé sous lui, et avoit reçu un coup dans sa cuirasse d'un canon chargé à cartouches; mais il étoit enfin arrivé en bon ordre au haut de la montagne, où le duc d'Anguien vint le joindre, voyant

qu'il n'y avoit plus rien à faire, ni à l'aile droite, ni au corps de bataille. Ce prince se mit à la tête de la seconde ligne, et le vicomte de Turenne ayant mené la première à la charge, il rompit du premier effort tous les escadrons ennemis qui étoient sur la montagne ; il défit l'infanterie qui y étoit aussi, fit prisonnier le général Gléen, gagna le canon, le fit pointer contre le reste de cette aile qui s'étendoit jusqu'au village ; et prenant les ennemis en flanc, les chargea si vigoureusement, qu'ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer plus de cinq cents pas au-delà du village. Les régimens qui s'étoient retranchés dans l'église et dans le cimetière, se voyant près à être forcés, se rendirent à discrétion. Le général Jean de Werth, ayant appris ce qui se passoit à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aile victorieuse, mais le jour étoit déjà fini lorsqu'il y arriva; et d'ailleurs il trouva les choses dans un si grand désordre, qu'il crut ne pouvoir faire rien de mieux que de profiter de l'obscurité de la nuit pour gagner Donawert, et sauver les débris de son armée, en se retirant au delà du Danube. Le vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord de ce fleuve, avec trois mille chevaux, et ne revint point qu'il ne l'eût vu repasser avec toutes ses

troupes. Après la retraite de l'armée ennemie, les villes de Norlinghen et de Dunckelspield nous ouvrirent leurs portes. Le duc d'Anguien tomba malade dans ce temps-là ; et s'étant fait porter à Philisbourg et ensuite à la cour, il laissa son armée sous la conduite du maréchal de Grammont, qui avoit été échangé contre le général Gléen.

Comme les états du duc de Bavière se trouvoient exposés par la victoire de Norlinghen, ce prince sollicita fortement l'Empereur de lui envoyer un renfort de troupes, qui fût capable de nous empêcher de prendre des quartiers d'hiver dans son pays ; et lui manda, que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit obligé de s'accommoder avec nous. L'empereur qui appréhendoit qu'il n'écoutât les propositions que nous lui faisions, et qui, venant de faire la paix avec le prince de Ragotzki, n'avoit plus besoin de troupes en Hongrie, lui envoya un grand corps de cavalerie et de dragons, sous les ordres de l'archiduc Léopold, qui prit Gallas avec lui : comme il ne menoit point d'infanterie, il eut bientôt joint Gléen, Jean de Werth, et les Bavarois. L'archiduc, secondé de tant de grands capitaines, marcha avec toute la diligence possible.

Le maréchal de Grammont et le vicomte de Turenne, qui n'avoient pas la moi-

tié tant de troupes que lui, se retirèrent au plutôt vers le Rhin, et ne crurent point leurs armées en sûreté, qu'elles ne fussent sous le canon de Philisbourg. Là ils envoyèrent chercher des bateaux à Spire, pour faire un pont sur le Rhin; mais à peine en avoit-on amené quelques-uns, que l'archiduc Léopold arriva avec toute son armée, et se campa à une demi-lieue de Philisbourg, dans l'espace qui est entre cette place et le Rhin. Nous nous y retranchâmes : nous fîmes passer nos bagages dans des bateaux au delà du Rhin, à la faveur de nos retranchemens et du canon de Philisbourg. Le maréchal de Grammont y passa lui-même avec l'armée du duc d'Anguien, et toute la cavalerie de celle du vicomte de Turenne, qu'il mena à Landau.

L'archiduc Léopold demeura deux jours à tâter de tous côtés le camp du vicomte de Turenne, et désespérant enfin de le pouvoir forcer par aucun endroit, il rebroussa chemin, et marcha à Wimphen, qu'il assiégea dans les formes. Comme tout le gros canon de notre armée étoit dans cette place, le vicomte de Turenne voulut la secourir. Pour cela, il envoya chercher sa cavalerie, que le maréchal de Grammont avoit conduite à Landau. Les Français vinrent; mais les Allemands refusèrent d'obéir à leurs officiers qui

vouloient les amener ; de sorte que Wimphen n'ayant point été secouru, l'archiduc Léopold s'en rendit maître en huit jours, après quoi ayant passé le Necker, il s'empara des villes de Dunkelspield et de Norlinghen, et continua sa route vers la Bohème, pour y mettre son armée en quartier d'hiver.

Les ennemis étant tout-à-fait retirés, le maréchal de Grammont s'en retourna en France avec l'armée du duc d'Anguien, et le vicomte de Turenne demeura encore sur le Rhin avec la sienne. Tout le monde étoit dans l'impatience de voir comment il en useroit avec les Allemands. Il est vrai que, par leur désobéissance, ils avoient été cause de la perte de Wimphen et de celle de notre gros canon. Néanmoins, comme tous les corps étoient coupables, il ne jugea pas à propos de les punir; d'autant plus qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit avoir de trop grands ménagemens pour les étrangers; cette qualité d'étranger lui ayant toujours paru avoir quelque chose de sacré, qui rendoit les personnes inviolables : outre qu'il avoit besoin de ces Allemands pour le succès d'une entreprise dont il avoit formé le dessein, et qu'il ne doutoit point que, touchés d'une indulgence qu'ils méritoient si peu, ils ne se piquassent d'honneur, et ne voulussent expier eux-mêmes leur faute, en

signalant leur courage à la première occasion qui se présenteroit.

Le rétablissement de l'électeur de Trèves, étoit cette entreprise qu'il méditoit comme une chose qui étoit capable d'honorer la régence de la reine; car il y avoit plus de dix ans que l'empereur et le roi d'Espagne avoient dépouillé ce prince de ses états, parce qu'il avoit fait un traité particulier d'alliance avec nous. Le vicomte de Turenne ayant donc résolu de rétablir cet électeur dans Trèves, il y marcha quoiqu'il en fût à quarante lieues, et qu'il fît un froid très-rigoureux pour la saison. Il laissa quelques troupes pour garder les passages du Rhin et les bagages de l'armée : il ne mena avec lui que très-peu d'infanterie, pour faire plus de diligence; mais il en fit venir un corps de l'armée du duc d'Anguien, laquelle étoit à Metz, d'où il fit aussi descendre des canons par la Moselle. Il se donna le soin de tout le détail du siége; il se saisit des passages par où on pouvoit secourir la place, il l'investit; et ayant su que les ennemis s'assembloient pour venir la secourir, il fit passer la Moselle au colonel Schûts, et l'envoya contr'eux avec les Allemands, qui, brûlant d'envie de réparer leur faute, ne respiroient que l'occasion de combattre. Le colonel Schûts, ayant donc marché aux ennemis, il les

dissipa entièrement, et il les auroit taillés en pièces, s'ils ne se fussent jetés dans les bois dont le pays est tout couvert. Le gouverneur de Trèves, voyant qu'il ne pouvoit plus être secouru, demanda à capituler, et se rendit. Le vicomte de Turenne remit ainsi l'électeur en possession de ses états; et ce fut pour faire éclater cette glorieuse action dans toute l'Europe, qu'on frappa la médaille n°. 1.

On y voit la France, sous la figure d'une femme, qui remet dans les mains de l'électeur une épée, une crosse et un bouclier où sont les armes de l'électeur. Les mots de la légende, *Tutelæ Gallicæ fidelitas*, signifient, *La France fidèle à protéger ses alliés.* Ceux de l'exergue, *Elector Treviensis in integrum restitutus.* M. DC. XLV, veulent dire, *L'électeur de Trèves, rétabli dans la possession de tous ses états.* 1645.

Ce rétablissement engagea nos alliés à nous demeurer fidèles, frustra le duc de Lorraine des quartiers qu'il avoit compté de prendre dans cet électorat, et fit de la Moselle une nouvelle barrière à la France. Le vicomte de Turenne fit faire un réduit près le pont de Trèves, dans lequel il laissa cinq cents hommes : il prit Oberwesel, château que les ennemis occupoient encore en-deçà du Rhin; il renforça la garnison de Philisbourg; il visita

toutes nos autres places, et il les mit en état de défense; il distribua son armée le long du Rhin et de la Moselle, et s'en alla à la cour au commencement du mois de février. Il y fut reçu avec tous les applaudissemens que méritoit une campagne si glorieuse. Pour lui il ne cessa de représenter qu'on ne feroit jamais rien en Allemagne, tant que notre armée et celle des Suédois nos alliés seroient séparées : que comme l'une étoit toujours vers les pays héréditaires de la maison d'Autriche, et l'autre du côté du Rhin, il étoit facile aux Impériaux et aux Bavarois, qui se trouvoient entre deux, de jetter leurs plus grandes forces du côté où ils étoient le plus pressés, et d'empêcher ainsi qu'on ne remportât de grands avantages sur eux. Ces raisons furent enfin goûtées du cardinal Mazarin, en qui la reine avoit une confiance sans réserve, et qui avoit sous la régence presque la même autorité que le cardinal de Richelieu avoit eue sous le règne de Louis XIII. La jonction des deux armées fut donc résolue. Quant à l'exécution de ce grand projet, le cardinal Mazarin s'en remit entièrement à la prudence du vicomte de Turenne.

Cependant ce ministre, maître des graces, et chargé du poids des affaires, voulant reconnoître les services rendus à la couronne par le vicomte de Turenne, et

de son infanterie à Mayence, et marcha avec l'autre, et avec toute sa cavalerie vers la Moselle, qu'il passa à un gué, six lieues au dessus de Coblents. Il traversa l'électorat de Cologne et le comté de Meurs; et ne pouvant avoir de passage sur le Rhin, que par les villes de Hollande, il envoya demander permission aux Hollandois de le passer à Wesel, où il arriva après quatorze jours de marche. Il dépêcha en même temps un courrier au général Wrangel, pour lui faire part de son dessein; après quoi il passe le Rhin; il marche par le comté de la Mark, le long de la rivière de Lippe jusqu'à Lipstat: là il prend sur la droite, il traverse toute la Westphalie; et ayant trompé les ennemis par un si grand détour, il joignit l'armée Suédoise sur les frontières de la Hesse, entre Wetzlar et Giessen, où le général Wrangel, serré de près par les Impériaux et les Bavarois, se tenoit retranché dans des postes avantageux, en nous attendant.

A la nouvelle de cette jonction, les ennemis se retirèrent six lieues par-delà l'endroit où ils étoient, et allèrent se camper près de la ville de Fridberg. Nous n'avions que quatorze à quinze mille hommes, et ils en avoient vingt-trois à vingt-quatre mille. Néanmoins le vicomte de Turenne résolut de marcher à eux, et de forcer tout ce qui s'opposeroit au dessein qu'il avoit

d'aller au Mein, afin de pouvoir faire venir le reste de son infanterie, qui étoit à Mayence. Il fit donc avancer les deux armées à Fridberg : mais l'archiduc Léopold nous voyant si près de lui, bien loin d'accepter la bataille, ne s'occupa qu'à faire encore creuser nuit et jour les retranchemens de son camp ; où il étoit déjà presque tout-à-fait enterré avec son armée. Le vicomte de Turenne, qui ne vouloit que le passage, et qui n'eût eu garde de se flatter qu'on ne le lui eût point disputé, laissa l'archiduc sur ses retranchemens, et continua sa route vers le Mein, où étant arrivé entre Francfort et Hanau, il fit venir son infanterie de Mayence, qui n'étoit qu'à dix lieues de là. Toutes nos troupes étant ainsi jointes, le vicomte de Turenne et le général Wrangel passèrent le Mein avec les deux armées, et prirent les villes de Selingestat et d'Aschaffembourg, dans l'électorat de Mayence.

On peut se figurer quelle fut l'alarme qui se répandit dans tous le pays, où l'on croyoit devoir jouir d'une grande tranquillité à l'abri de deux aussi puissantes armées que celles de l'Empereur et du duc de Bavière qui le couvroient. Les paysans se réfugient en foule dans les villes. Les magistrats de ces villes viennent au-devant de nous nous en apporter les clefs. Mais comme notre armée seroit devenue

à rien si nous avions laissé des garnisons dans toutes ces villes, on se contenta de faire sauter les fortifications des unes, et d'emmener les principaux habitans des autres pour ôtages. Cet ôtages voyant que nous n'avions pas dix-huit mille hommes, ne pouvoient comprendre comment, avec si peu de troupes, nous pouvions être les maîtres d'une aussi grande étendue de pays. Cependant le duc de Bavière ayant su que nous avions passé le Mein, envoya faire rompre les ponts de Dilinghen et de Hoehsted sur le Danube, qui étoit la seule barrière qui restoit entre nous et ses états. Il fit transporter de Munich à Buckausen ce qu'il avoit de plus précieux; il envoya faire de grandes plaintes à l'Empereur contre l'archiduc Léopold, qui avoit si mal défendu l'Allemagne. En effet, en nous laissant passer Fridberg, il nous avoit ouvert les trois cercles de Franconie, de Souabe et de Bavière : les places y étoient remplies de toutes sortes de provisions; les ennemis n'avoient pris aucune précaution pour en empêcher le pillage, les croyant fort en sûreté derrière toutes les forces de l'empire, qui devoient défendre le passage du Mein. Nous y aurions pu faire un butin inestimable; et le vicomte de Turenne auroit tiré pour lui seul, s'il l'avoit voulu, plus de cent mille écus de contributions par mois, et cela, sans rien faire

faire qui ne fût selon les usages de la guerre. Mais, par un désintéressement sans exemple, il se contenta de tirer des villes où les ennemis avoient fait leurs magasins, de quoi faire subsister son armée; et pendant qu'au grand étonnement de toute l'Europe, les Impériaux et les Bavarois demeuroient dans le pays de Fulde où ils s'étoient retirés, l'armée de France et celle de Suède entrant dans la Franconie et dans la Souabe, prirent de force Schorendorff, Dunckelspield et Norlinghen, qui voulurent faire quelque résistance, et passèrent le Danube à Donawert et à Lawinghen, dont les ennemis n'avoient point encore fait rompre les ponts.

Le duc de Bavière n'eut pas plutôt appris que nous avions passé le Danube, qu'il se retira à Brunau, sur la rivière d'Inn; ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel, avançant toujours dans le pays, passèrent le Lech, et se rendirent maîtres de la ville de Rain, la meilleure forteresse de la Bavière de ce côté-là; et voyant que l'archiduc Léopold ne faisoit pas le moindre mouvement pour arrêter les progrès de nos conquêtes, ils marchèrent à Augsbourg, en deçà du Lech, persuadés qu'ils forceroient cette place à se rendre comme les autres, si on leur en laissoit aussi tranquillement faire le siége.

Mais le duc de Bavière fit déclarer si positivement à l'Empereur qu'il s'accommoderoit avec nous si on laissoit prendre cette importante ville, entre laquelle et Munich il n'y avoit plus aucune place de défense, que l'archiduc Léopold eut ordre d'en aller faire lever le siége. L'ordre étoit le plus absolu qui se pût donner, il vint donc dans la Bavière, où on lui envoya encore de grands renforts de troupes; et ayant paru à la vue d'Augsbourg avec une armée fort supérieure à la nôtre, nous nous retirâmes à neuf ou dix lieues de là, du côté de Lawinghen. L'archiduc passa le Lech, vint se camper aux environs de Memminghen, et ayant un grand magasin de vivres à Landsberg, il résolut de demeurer là si long-temps, que nous fussions obligés à sortir de la Bavière, et aller prendre des quartiers d'hiver au-delà du Danube.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le vicomte de Turenne et le général Wrangel, ayant concerté ensemble un nouveau dessein, firent partir notre armée des environs de Lawinghen, quoique la terre fût déjà toute couverte de neige, et marchèrent droit aux ennemis. L'archiduc, qui avoit devant lui de grands marais et de longs défilés, crut que nous allions le venir attaquer dans un camp si avantageux. Pour le confirmer dans cette persuasion,

le vicomte de Turenne et le général Wrangel s'étant approchés à une lieue de lui, laissant là deux mille chevaux qui faisoient face à son camp, et marchèrent avec tout le reste de l'armée vers le Lech. Ils y trouvèrent le pont des Impériaux sur lequel ils passèrent : ils s'avancèrent aussitôt jusqu'à Landsberg qu'ils prirent par escalade, et s'étant ainsi rendus maîtres du magasin des ennemis, où ils trouvèrent de quoi faire subsister notre armée pendant six semaines, il se campèrent en cet endroit, et commencèrent à envoyer des partis jusqu'aux portes de Munich.

Cependant l'archiduc Léopold, se trouvant sans vivres avec deux grandes armées qu'il étoit obligé de faire subsister, fut contraint de décamper et de repasser le Lech pour gagner les pays héréditaires de la maison d'Autriche, où il mena hiverner l'armée de l'empereur, et laissa celle du duc de Bavière dans les états de ce prince, lequel voyant tout son pays en proie à nos troupes, et ne pouvant espérer de secours d'aucun endroit, nous demanda la paix, offrit de se détacher entièrement du parti de l'Empereur, et de demeurer à l'avenir inviolablement attaché à nos intérêts : promesses frivoles, dont on ne se contente, ainsi que nous avions fait au commencement de la campagne, que quand on n'est pas en pouvoir

d'exiger d'autres sûretés. Mais comme nous étions alors en état de lui donner la loi, nous l'obligeâmes à nous remettre entre les mains Lawinghen, Gundelfinghen et Hochstet, dont il étoit le maître, afin que s'il venoit encore à nous manquer de parole, nous puissions nous en faire raison par le moyen de ces places, qui nous ouvroient un passage dans ses états. Ce fut en partie à l'occasion de ces conquêtes, que la France fit frapper la médaille N°. 2.

On y voit Mars portant un javelot chargé de plusieurs couronnes murales. La légende, *Mars expugnator*, signifie *Mars preneur de villes*. L'exergue, *XIII Urbes aut arces captæ. M. DC. XLVI*, veut dire, *treize villes ou forteresses prises en* 1646.

De ces treize villes, le duc d'Orléans, le duc d'Anguien, le marquis de la Ferté, le maréchal de la Meilleraye, et le maréchal du Plessis, en prirent huit; et le vicomte de Turenne en prit lui seul cinq.

La paix ayant été ainsi faite avec le duc de Bavière, et les Suédois étant assez forts pour soutenir eux seuls la guerre contre l'Empereur en Allemagne, le cardinal Mazarin envoya ordre au vicomte de Turenne de mener ses troupes en Flandre, où notre armée n'étoit pas à beaucoup près si forte que celle des Espagnols, qui étoit commandée alors par l'archiduc Léopold.

Le vicomte du Turenne quitte donc la Bavière ; et avant que d'aller à Philisbourg pour passer le Rhin, prend Béblighen et Tubingue, dans le duché de Wirtemberg ; Stenheim et Hoechst, sur le Mein ; Darmstat ; Ghetsheim, et quelques autres places qui pouvoient assurer nos conquêtes le long du Rhin, et nous ouvrir divers passages dans le reste de l'Allemagne.

Cependant les Allemands qui étoient à notre solde dans son armée, ayant témoigné assez ouvertement la répugnance qu'ils avoient à aller en Flandre, Rosen, le plus accrédité d'entr'eux, pensa à se rendre maître de ce corps de troupes, de la même manière que le duc de Veimar l'avoit été de son armée. Pour cela il engagea les étrangers à refuser d'aller où on les vouloit mener, sous prétexte qu'il leur étoit dû cinq ou six mois de leur paie ; si bien que lorsque l'armée, qui avoit passé le Rhin à Philisbourg, fut arrivée à Saverne, on vint dire au vicomte de Turenne que les Allemands ne vouloient plus marcher, et qu'ils disoient tout haut qu'ils ne passeroient pas outre. Ce prince, qui étoit bien éloigné de croire que l'auteur de cette révolte fût Rosen, à qui il venoit tout récemment de procurer le grade de lieutenant-général de cavalerie, l'envoya vers ses compatriotes, pour les porter à faire leur devoir ; mais bien loin de faire

: qu'il devoit pour cela, il demeura avec
ux; il envoya dire au vicomte, qu'ils
retenoient par force; et commençant
donner des ordres comme un général
ui ne reconnoissoit plus de supérieur, il
t marcher jour et nuit les Allemands, et
s mena au-delà du Rhin, qu'il passa
u-dessous de Strasbourg. Le vicomte de
'urenne le suivit aussitôt avec ce qui lui
estoit de troupes, et quoiqu'il eût trois
aille hommes d'infanterie, il fit quatorze
ieues en un jour, et joignit bientôt les
ebelles. Rosen fut bien étonné de voir le
icomte de Turenne; il ne pouvoit guère
louter que son infidélité ne lui fût con-
iue: néanmoins, s'imaginant qu'il pouvoit
ncore la lui déguiser, ou plutôt n'ayant
i assez de temps, ni assez de liberté d'es-
rit dans une aussi grande surprise pour
éfléchir sur le parti qu'il devoit prendre:
'ous voyez, lui dit-il, *comme on m'em-*
iène malgré moi.

Le vicomte de Turenne feignit de croire
e qu'il lui disoit de la prétendue violence
u'on lui faisoit. Il étoit en droit de don-
er sur les rebelles; et comme il étoit
eaucoup plus fort qu'eux, il pouvoit les
ire passer au fil de l'épée; mais consi-
érant le besoin que la France avoit alors
e ses troupes, il aima mieux essayer de
s ramener à leur devoir. Il pria Rosen
: persévérer dans l'attachement qu'il avoit

pour la couronne, au service de laquelle il s'étoit dévoué depuis si long-temps, et d'employer ses bons offices auprès de ses compatriotes. Il renvoya toutes ses troupes, pour ne donner aucun ombrage aux Allemands : il ne prit avec lui que quatre de ses domestiques; et marchant toujours avec Rosen sans le quitter d'un pas, cet officier n'eut bientôt plus aucun crédit parmi ses propres soldats, qui le soupçonnèrent de tramer quelque chose contr'eux avec le vicomte de Turenne, parce qu'il vivoit bien en apparence avec lui; à quoi il étoit alors en quelque façon engagé d'honneur, sans pouvoir faire autrement. Il voulut persuader au vicomte de Turenne, qu'il y avoit peu de sûreté pour lui parmi ces étrangers, afin qu'il retournât à son armée : mais il lui répondit, sur cela, d'un ton qui lui fit comprendre qu'il n'avoit nul besoin d'être rassuré. Il continua donc de marcher. On arriva à Etlinghen, petite ville du marquisat de Bade, à huit lieues de Philisbourg; et là, le vicomte de Turenne voyant que Rosen avoit perdu toute la confiance des Allemands, il fit venir de Philisbourg cent mousquetaires qui l'enlevèrent, et qui le conduisirent dans cette forteresse. Alors deux régimens entiers vinrent se joindre au vicomte de Turenne, et le reconnurent pour leur général; tous les officiers de ce corps

de troupes, jusqu'aux caporaux, se rendirent aussi auprès de lui, protestant qu'ils lui obéiroient en toutes choses. Les autres ayant choisi des cavaliers pour commandans, prirent le chemin de la Franconie; et le vicomte de Turenne voyant qu'il n'y avoit plus rien à ménager avec eux, les poursuivit à la tête de ceux qui étoient rentrés dans leur devoir; et les ayant atteints à Konigshoven dans la vallée du Tauber, il les fit charger, et en tailla en pièces trois cents, il en fit un pareil nombre de prisonniers, et le reste lui échappa par la fuite. Il auroit pu faire punir les prisonniers comme rebelles; mais ayant égard à leurs services passés, il leur pardonna, et les incorpora dans les troupes qu'il alla rejoindre; et étant enfin arrivé dans le Luxembourg, il se rendit maître de la ville de Virton, du château de Manguin, et de quelques autres places.

L'archiduc Léopold, croyant qu'il avoit de grands desseins sur cette province, fut obligé d'y envoyer un détachement de son armée; et l'ayant ainsi affoiblie, non-seulement il ne fut plus en état de rien entreprendre en Flandre, mais encore il ne put sauver les villes de Dixmude, de la Bassée et de Lens, qui furent prises par les maréchaux de Rantzau et de Gassion.

La cour rendit toute la justice qu'elle devoit à la conduite que le vicomte de

Turenne avoit tenue à l'égard des Allemands : elle donna des grandes louanges à la prudence avec laquelle, prenant de sages tempéramens dans cette conjoncture délicate, il avoit su si à propos dissimuler, punir, pardonner, ménager les esprits, sans rien perdre de son autorité; faire des exemples des particuliers, et conserver la confiance du corps; et pour faire passer jusqu'à la dernière postérité le souvenir des conquêtes qu'il avoit faites durant cette campagne, on fit frapper la médaille N°. 3.

On y voit un quadrige chargé d'un trophée que couronne la victoire.

La légende : *diverso ex hoste*, signifie, *la France triomphante de différens ennemis.*

L'exergue : *XI urbes aut arces captæ. M. DC. XLVII*, veut dire, *onze villes ou forteresses prises*, 1647.

De ces onze villes, les maréchaux de Rantzau et de Gaston en prirent trois, et le vicomte de Turenne en prit lui seul huit.

Cependant le duc de Bavière voyant que les Suédois remportoient de très-grands avantages sur l'Empereur, et craignant qu'ils ne devinssent trop puissans, joignit son armée à celle des Impériaux, sans avoir égard au traité qu'il venoit de faire avec nous et avec la couronne de Suède; et le

général Melander, qui étoit alors à la tête des deux armées, étant entré dans la Hesse, avoit déjà poussé le général Wrangel jusque dans le pays de Brunswich, lorsque le vicomte de Turenne reçut ordre d'aller à son secours. Il part aussitôt du duché de Luxembourg avec son armée, s'avance dans le Palatinat, fait lever, chemin faisant, le siége de Worms aux Impériaux et aux Espagnols, et passe le Rhin à Mayence. A cette nouvelle, les Impériaux et les Bavarois quittent le pays de Hesse, et se retirent vers le Danube.

Le général Wrangel se trouvant ainsi délivré d'eux, traverse la Hesse, et s'avance jusqu'à Ghelenhausen, dans le comté de Hanau, entre la Hesse et la Franconie, où le vicomte de Turenne l'étant venu joindre, ils résolurent de passer le Mein, et d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le général Melander ayant appris que nous avions passé le Mein, passe le Danube à la hâte, et marche vers Augsbourg. Nous le poursuivons avec encore plus de diligence. Nous passons le même fleuve après lui à Lawinghen, où nous laissons nos gros équipages, nos malades, et tout ce qui pouvoit nous embarrasser. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel prennent les devants avec la cavalerie, en donnant ordre à l'infanterie

de suivre avec le canon le plus promptement qu'il se pourroit.

On atteignit bientôt à Zusmarshausen, l'arrière-garde de l'armée ennemie, qui achevoit de passer un bois à la faveur de trente escadrons que commandoit le comte de Montecuclly. Comme l'armée du vicomte de Turenne avoit l'avant-garde de ce jour-là, il chargea les trente escadrons à la tête de notre cavalerie; il les rompit, les mit en désordre, les obligea à se sauver au travers du bois, et les poursuivit jusqu'à une petite plaine qui étoit au bout de ce bois, où il trouva le général Melander, qui, ayant été averti de ce qui se passoit à son arrière-garde, y étoit accouru avec un grand corps de cavalerie. Le combat fut sanglant en cet endroit, et le terrein long-temps disputé; mais le général Melander ayant été tué, sa cavalerie gagna un second bois qui étoit au bout de la plaine, pour se retirer à la faveur de l'infanterie, dont il étoit tout bordé du côté de cette plaine. Le vicomte de Turenne poursuivit les fuyards jusqu'au bois: le feu de l'infanterie ennemie suspend l'ardeur de ses soldats; mais le général Wrangel ayant trouvé moyen d'entrer au milieu du bois par un chemin détourné qui étoit sur la gauche, les ennemis qui se virent coupés perdirent courage. Tout ce qu'ils avoient là d'infanterie fut taillé en pièces;

leur canon et leurs bagages furent pris; on poursuivit la cavalerie, qu'on mena toujours battant pendant une heure et demie, et on arriva à un ruisseau fort profond où il n'y avoit qu'un seul gué très-étroit, qui étoit gardé par le duc de Wirtemberg, général-major de l'armée Impériale, et ce prince avoit avec lui six ou sept escadrons de cavalerie, et trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme nous n'avions point là d'infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avoit prise, croyant les contraindre à coups de canon à quitter ce poste; mais on eut beau les canonner: le duc de Wirtemberg vit tuer plus de la moitié de ses gens sans abandonner le passage; il essuya notre feu jusqu'à la fin du jour; il eut cinq chevaux tués sous lui, et par cette étonnante fermeté, il empêcha que toute l'armée ennemie ne fût taillée en pièces; ce qui en restoit se retira durant la nuit vers Augsbourg, et y passa le Lech. Le vicomte de Turenne et le général Wrangel les y poursuivirent sans leur donner du relâche; mais ils n'eurent pas plutôt passé le Lech, que les ennemis fuyant toujours, passèrent l'Amber, l'Iser et l'Inn, et se réfugièrent dans l'Autriche, abandonnant toute la Bavière à notre armée.

Alors le duc de Bavière ne trouvant plus

de sûreté pour lui dans aucune ville de ses états, il en sortit et se retira dans l'archevêché de Saltzbourg, où il fut obligé d'aller chercher un asile à l'âge de soixante et quinze ans. De là il dépêcha courriers sur courriers à l'empereur, et il le pressa tellement de faire la paix, qu'elle fut enfin conclue à Munster entre l'Empereur et le roi de France, et les alliés de l'un et de l'autre. Toute l'Europe reconnut qu'elle étoit due en partie aux grandes actions que le vicomte de Turenne avoit faites cette année en Allemagne; et la France, pour immortaliser une campagne si glorieuse, fit frapper la médaille N°. 4.

On y voit la victoire, qui d'une main tient une couronne de laurier, et de l'autre une pique, au bout de laquelle est un trophée. La légende : *victoria fractæ fidei ultrix*, signifie, *la victoire vengeresse de la foi violée.* L'exergue : *pulso trans Oenum Bavaro. M. DC. XLVIII*, veut dire, *le duc de Bavière chassé au-delà de la rivière d'Inn.* 1648.

Par le traité de Munster, le landgraviat d'Alsace, le Suntgaw, Brisach, et la préfecture des dix villes impériales qui sont en Alsace, ainsi que le droit de mettre garnison dans Philisbourg, furent accordés à la France, avec tous les droits de souveraineté que l'Empereur et l'empire pouvoient avoir sur Pignerol, et sur les villes

et évêchés de Metz, Toul et Verdun. On céda aussi à la landgrave de Hesse, qui avoit toujours été attachée à nos intérêts, l'abbaye d'Hirschfeld, avec le droit de seigneurie sur quatre bailliages de la Westphalie; et aux Suédois nos alliés, les duchés de Brémen et de Ferden, avec la ville de Wilshusen, la ville et le port de Wismar, toute la Poméranie citérieure, les îles de Rugen et de Wollim, les villes de Stetin, Gartz, Dam et Golnau, et plusieurs autres avantages très-considérables. Ainsi finirent nos guerres avec l'Empereur et avec l'empire.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.



LIVRE TROISIÈME.

PENDANT que nos guerres étrangères se terminoient si glorieusement, il s'en formoit une beaucoup plus dangereuse au milieu de l'état, où la fureur des dissensions civiles s'étant élevée ; l'esprit de révolte gagna en moins de rien tout ce qu'il y avoit de plus fidèle dans le royaume, les parlemens, les princes du sang, et même le vicomte de Turenne, triste, mais sincère partie de l'histoire de ce grand homme, où je raconterai ses fautes, sans en dissimuler la honte, comme j'ai raconté jusqu'à présent ses belles actions, sans en exagérer le mérite. Mais afin de pouvoir faire bien entendre quelle part il eut à nos malheureuses divisions, il faut remonter jusqu'à leur origine, et faire voir la situation où étoit la France alors, par rapport au gouvernement.

Le roi Louis XIV étoit encore mineur; et la reine régente ne faisant rien que par le conseil du cardinal Mazarin, c'étoit proprement lui qui gouvernoit le royaume. Ce ministre, chargé des entreprises, et persuadé que l'argent étoit le ressort des succès, multiplioit, par toutes sortes de moyens, les impositions publiques. Le parlement de Paris, qui croyoit que ces impositions ne se pouvoient faire sans son consentement, s'opposa formellement à l'exécution d'un édit, par lequel on vouloit faire une nouvelle levée de deniers sur le peuple. Le cardinal Mazarin, choqué de l'obstacle que le parlement mettoit à ses desseins, retrancha par un autre édit, les gages de tous les officiers de justice, afin de regagner sur eux ce qu'on l'empêchoit de prendre sur le peuple. Le parlement, piqué à son tour de ce retranchement de gages, entreprit d'établir une chambre de justice, qui prît connoissance des malversations commises au maniement des finances, et de faire rendre compte au cardinal Mazarin de l'emploi de tous les deniers levés depuis le commencement de la régence. Le cardinal regarda cette entreprise comme un attentat contre l'autorité royale, et fit arrêter quelques membres du parlement, croyant intimider par-là tout le corps. Mais à cette nouvelle, le peuple, qui étoit persuadé que le Parlement

n'avoit en vue que le soulagement du public, s'étant soulevé, et ayant pris les armes, la cour fut obligée de remettre en liberté les officiers qu'elle avoit fait arrêter. Le cardinal Mazarin, outré d'avoir été ainsi réduit à céder aux rebelles, qui sembloient triompher de son peu d'autorité, résolut de se venger du Parlement et du peuple. Il sortit de Paris; il emmena le roi et la reine à Saint-Germain-en-Laye; et, se flattant de forcer les Parisiens à tout ce qu'il voudroit par la famine, il engagea le prince de Condé à bloquer Paris. Le parlement, de son côté, se prépara à une vigoureuse défense, donna un arrêt par lequel il déclaroit le cardinal Mazarin perturbateur du repos public, et lui enjoignit de sortir du royaume; délivra des commissions pour lever des gens de guerre, et les ducs de Bouillon et d'Elbeuf lui étant venus offrir leurs services, il les donna pour lieutenans-généraux au prince de Conti, qu'il fit généralissime de ses troupes. En cette qualité, le prince de Conti envoya un homme de confiance à l'archiduc Léopold, pour le porter à joindre les forces des Espagnols à celles du Parlement.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque le cardinal Mazarin envoya ordre au vicomte de Turenne d'amener ses troupes aux environs de Paris, et que le duc de

Bouillon lui écrivit pour l'engager à prendre le parti du Parlement, lui représentant que le cardinal Mazarin faisoit naître tous les jours de nouvelles difficultés pour empêcher la consommation de l'échange de Sedan, et que s'il ne savoit tirer avantage de l'armée à la tête de laquelle il étoit, on n'auroit bientôt plus aucun égard pour sa maison. Chacun étoit fort en peine de savoir quel parti il prendroit. D'un côté, une conjoncture si favorable de revenir contre la cession forcée d'une souveraineté, faisoit craindre qu'il ne voulût profiter de la conjoncture; et de l'autre, l'exacte probité dont il faisoit profession, donnoit lieu de croire qu'il ne voudroit pas sacrifier son devoir au rétablissement de sa maison. Toute la France étoit dans l'impatience de voir à quoi il se détermineroit, lorsqu'on apprit qu'il s'étoit déclaré pour le Parlement, et qu'il avoit pris le serment de tous les officiers des troupes qui étoient à ses ordres; tant il est vrai qu'il arrivera plutôt que l'homme agisse contre son propre caractère, qu'on ne voie une vertu entièrement pure en ce monde. Le Parlement, ravi d'avoir le vicomte de Turenne de son côté, donna un arrêt par lequel il étoit enjoint *à tous officiers et sujets du roi, d'obéir à ce général;* et par lequel il étoit ordonné qu'on feroit un fonds pour fournir à la subsistance de son

armée. Mais le cardinal Mazarin ayant envoyé Hervard à cette armée avec beaucoup d'argent, la plus grande partie des officiers et des soldats abandonnèrent le vicomte de Turenne.

Ce général, voyant qu'il ne pouvoit rien exécuter de fort considérable avec le reste des troupes qui vouloient suivre sa fortune, se retira en Hollande, où il demeura jusqu'à la conclusion du traité de paix qui se fit, peu de temps après, entre le roi et le parlement. Par un des articles de ce traité, « le roi déclaroit qu'en échange » de la principauté de Sedan, il donneroit » incessamment de ses domaines au duc » de Bouillon jusqu'à la concurrence de » la valeur de ladite principauté : que ce » qui lui avoit été promis pour le rang de » ceux de sa maison, seroit ponctuelle- » ment exécuté : que quand il disposeroit » du commandement de ses armées, il » auroit égard au mérite du vicomte de » Turenne, et qu'il le gratifieroit même » en toutes sortes d'occasions de ce qui » lui conviendroit selon sa naissance. » Sur la foi de ce traité, le vicomte de Turenne partit de Hollande, et revint à la cour, où il arriva justement dans le temps que le cardinal Mazarin et le prince de Condé, voulant être chacun seul le maître, faisoient paroître quelque chose de si aigre et de si piquant, jusque dans les pre-

mières froideurs par où commença leur mésintelligence, qu'il étoit aisé de juger qu'elle dégénéreroit bientôt en une haine implacable. Leur division partageant toute la cour, il n'y avoit personne qui ne prît parti pour l'un ou pour l'autre. Le vicomte de Turenne seul demeuroit neûtre, et ne s'étoit point encore déclaré pour aucun des deux.

Cependant notre armée d'Allemagne ayant appris son retour en France, envoya à la cour des députés qui le demandèrent pour général; mais on ne jugea pas à propos de lui confier sitôt un pareil emploi. Le vicomte de Turenne, regardant ce procédé comme une contravention à ce qu'on lui avoit promis par le traité de paix, et s'en prenant au cardinal Mazarin, fit auprès du prince de Condé quelques démarches, par lesquelles il sembloit qu'il eût dessein d'entrer dans son parti. Mais le cardinal Mazarin ne se mit pas fort en peine de rompre cette liaison, se persuadant que la fortune éclatante où étoit alors le prince de Condé, lui attiroit tous ses partisans, et que, quand il auroit exécuté ce qu'il méditoit contre ce prince, on ne s'empresseroit pas beaucoup à s'attacher à lui. Enfin, il le fit arrêter avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville leur beau-frère, et il les fit conduire tous trois au château de Vincennes. Il en-

voya le marquis de Ruvigny au vicomte de Turenne pour l'assurer de son amitié, lui promettre le commandement de l'armée de Flandre, lui offrir une de ses nièces en mariage, et lui protester qu'il vouloit désormais partager sa fortune avec lui.

Mais le vicomte de Turenne, qui étoit bien éloigné de régler ses affections sur la prospérité ou la disgrace des personnes, n'accepta aucune de ses offres. Ce qui lui faisoit prendre ce parti, n'étoit ni la naissance du prince de Condé, ni son rare mérite, ni même les avances qu'il lui eût faites : car bien loin de le rechercher avec les empressemens avec lesquels, au jugement de tout le monde, il méritoit d'être recherché, il l'avoit assez négligé. Mais il suffisoit qu'un homme fût persécuté ou malheureux, pour que le vicomte de Turenne se sentît aussitôt porté par son penchant naturel à le secourir. Ainsi dès qu'il vît les princes au pouvoir du cardinal Mazarin, il sortit de Paris; et s'étant rendu à Stenay, place forte sur la Meuse, qui appartenoit au prince de Condé, il invita tous les amis et toutes les créatures de ce prince à l'y venir joindre. Le cardinal Mazarin envoya après lui, ajoutant encore de nouvelles promesses à celles qu'il lui avoit faites : mais le vicomte de Turenne n'y voulut point entendre; et persévérant dans le dessein qu'il avoit formé, il ven-

dit sa vaisselle d'argent pour lever des troupes : il employa au même usage les pierreries de la duchesse de Longueville, qui les lui vint apporter ; il fit tenter la fidélité des troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne, et il en débaucha trois régimens qui vinrent le trouver. Il proposa une ligue à l'archiduc Léopold, qui commença par demander qu'on lui remît la ville de Stenay ; mais le vicomte de Turenne la lui refusa, ne voulant point se désaisir de l'unique place où il pouvoit se retirer et se mettre hors du pouvoir des Espagnols. On ne laissa pas néanmoins de conclure le traité, par lequel l'archiduc Léopold s'engagea, pour le roi d'Espagne, à ne point faire la paix, qu'on n'eût rendu la liberté aux princes ; et le vicomte de Turenne promit de ne point mettre les armes bas, que la France n'eût offert des articles de paix justes et raisonnables aux Espagnols ; et ce traité ayant été ratifié par le roi d'Espagne, le vicomte de Turenne et l'archiduc Léopold joignirent leurs troupes, et à la tête de leur armée, qui étoit de dix-sept à dix-huit mille hommes, ils entrèrent en France par les frontières de la Picardie ; ils assiégèrent le Catelet, petite place à la source de l'Escaut, qu'ils prirent en trois jours. De là, ils allèrent assiéger la ville de Guise ; mais il tomba une telle abondance de pluie pendant ce

siége, que les chemins en furent entièrement rompus ; de sorte que les chariots destinés à voiturer des vivres aux assiégeans, ne pouvant plus aller sans un nombre prodigieux de chevaux, et les Espagnols en ayant très-peu, la disette devint si grande dans leur camp, qu'ils furent obligés de lever le siége, et d'aller chercher des vivres du côté de la Capelle. La pluie ayant enfin cessé, le vicomte de Turenne et l'archiduc Léopold assiégèrent la Capelle, et s'en rendirent maîtres en dix jours. Après la prise de cette place, ils passèrent la rivière d'Oise : le vicomte de Turenne s'avança avec trois mille chevaux jusqu'à Vervins, pour observer notre armée qui étoit à Marle. Mais le maréchal du Plessis-Praslin qui la commandoit, en délogea aussitôt, et se retira derrière les marais de Notre-Dame de Liesse. Le vicomte de Turenne, se voyant maître de la campagne, par la retraite de ce maréchal, alla prendre Rhétel, Château-Porcien et Neufchâtel, passa la rivière d'Aisne, prit la ville de Fisme, força le maréchal du Plessis à s'aller enfermer dans Rheims avec son armée, envoya prier l'archiduc Léopold de lui amener le reste des troupes, en posta un corps derrière la Marne, en fit avancer un autre à la Ferté-Milon ; et s'étant ainsi rendu maître de tous les passages jusqu'à Paris, il se disposoit à venir

le lendemain investir le château de Vincennes, pour en tirer les princes : et il auroit peut-être exécuté ce dessein, si on ne les eût promptement transférés au château de Marcoussis, qui est entre Paris et Orléans. Le vicomte de Turenne ayant ainsi manqué son coup, fut obligé de rebrousser chemin ; et ayant repassé l'Aisne avec son armée, il alla assiéger Mouzon sur la Meuse. La pluie qui tomba en abondance durant ce siége, et le peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, fut cause qu'il demeura sept semaines à prendre cette place : l'archiduc Léopold ayant remené ensuite le gros de l'armée hiverner en Flandre, le vicomte de Turenne demeura avec huit mille hommes sur la frontière, entre l'Aisne et la Meuse, pour veiller à la conservation des places qu'il avoit prises sur ces deux rivières.

Quoique la saison fût déjà si avancée, le maréchal du Plessis, et le cardinal Mazarin, qui l'étoit venu joindre, ne laissèrent pas d'entreprendre le siége de Rhetel avec l'armée du roi, qui s'étoit reposée durant toute la campagne, et qui, grossie de plusieurs détachemens que le cardinal Mazarin y avoit fait venir, se trouvoit alors forte de dix-neuf à vingt mille hommes. Le vicomte de Turenne laissa investir cette place, et ne voulut marcher pour la secourir, que lorsqu'elle seroit assiégée

dans

dans les formes; il comptoit de défaire aisément notre armée quand elle seroit partagée en quartiers autour de Rhetel, et de faire ainsi lever le siége de cette ville. Delliponti, le premier homme de ce temps-là pour la défense des places, en étoit gouverneur. Il y avoit dedans dix-sept à dix-huit cents hommes de garnison, et le vicomte de Turenne n'auroit eu garde de croire qu'elle n'eût tenu que trois jours; néanmoins, y étant arrivé le quatrième jour du siége, il trouva que Delliponti l'avoit lâchement vendue et livrée; et que le maréchal du Plessis, ayant aussitôt levé ses quartiers, avoit remis toutes ses troupes en un seul corps d'armée, qui étoit même déjà rangé en bataille. Le vicomte de Turenne n'ayant donc point d'autre parti à prendre que celui de la retraite, retourne au plus vite sur ses pas, fait quatre grandes lieues sans s'arrêter, gagne la vallée de Bourg, et y fait reposer son armée, après avoir toutefois laissé derrière lui quelques Cravates pour le venir avertir en cas que nous le poursuivissions, comme en effet nous le fîmes; car le maréchal du Plessis, ayant entrepris de forcer le vicomte de Turenne à combattre, ou à repasser la Meuse, marcha après lui presque toute la nuit, si bien qu'à la pointe du jour le vicomte de Turenne fut averti par les Cravates, que nous nous avancions

avec toute la diligence possible, que nous n'étions pas fort éloignés de lui. Le vicomte de Turenne sort aussitôt de la vallée, et prenant sur celle des deux hauteurs qui est à gauche lorsqu'on vient de Rethel, fait encore deux grandes lieues, en se retirant avec son armée par un brouillard si épais, que nous ne le voyons nullement, quoique nous marchassions de l'autre côté du vallon, sur la hauteur qui étoit à droite. Mais le soleil dissipant peu à peu le brouillard, sur les dix heures et demie, les deux armées qui n'étoient séparées que par le vallon, se découvrirent l'une l'autre en même temps. Le vicomte de Turenne, persistant dans le dessein de se retirer, continua sa route; et le maréchal du Plessis, résolu de le combattre, poursuivit aussi la sienne, marchant plus d'une lieu durant sur une colline parallèle à celle où étoit le vicomte de Turenne. Il passa ainsi le village de Semuyde et le bourg de Saint-Etienne, les deux armées se côtoyant, tantôt à la demi-portée du canon, tantôt à la simple portée du mousquet, selon que la vallée étoit plus large ou plus étroite. Il cherchoit quelque passage aisé, par où il pût aller attaquer le vicomte de Turenne, et il s'étoit déjà repenti plus d'une fois d'en avoir laissé d'assez faciles, dans l'espérance d'en rencontrer de plus commodes qu'il ne trouvoit

pourtant point, lorsque voyant qu'il étoit midi, et qu'il n'y avoit plus guère que trois heures de soleil, il résolut de passer le vallon de quelque manière que ce fût, dans la crainte de ne plus retrouver le lendemain le vicomte de Turenne, s'il lui laissoit la nuit pour se retirer. Il fit donc faire halte à son armée entre le bourg Saint-Etienne et le bourg Sommepy, dans la plaine nommée le *Blanc-Champ ;* et commanda qu'on la mît en ordre de bataille, pendant qu'il iroit reconnoître le fond du vallon. Le vicomte de Turenne, qui s'apperçut de ce mouvement, vit bien qu'il alloit être attaqué, et qu'il ne pouvoit absolument s'empêcher d'en venir aux mains avec nous, quoique la partie fût fort inégale. Il avoit un grand avantage sur nous, en demeurant sur la hauteur où il étoit, puisque nous ne pouvions venir à lui qu'en montant ; mais d'un autre côté notre infanterie n'étoit pas encore arrivée, et il lui étoit avantageux de nous attaquer avant que nous eussions toutes nos troupes ensemble. Il balança quelque temps ces deux avantages, et s'étant enfin déterminé à attaquer le premier, il passa le vallon ; il s'avança dans la plaine de *Blanc-Champ* avec son armée, ou plutôt avec ce petit corps de troupes qui lui tenoit lieu d'armée, et qui étoit composé d'Allemands, de Lorrains et de François. Il n'avoit que

huit mille hommes en tout, et ils furent bientôt rangés en bataille. Il mit les Allemands à l'aile droite, avec le sieur de Lavau pour les commander, les Lorrains à l'aile gauche avec leurs officiers, et les François au centre de ces deux ailes.

D'un autre côté, le maréchal du Plessis avoit aussi rangé son armée, quoique toute son infanterie ne fût pas encore arrivée. Il avoit donné le commandement de son aile droite au marquis de Villequier, et celui de l'aile gauche au marquis d'Hocquincourt, tous deux lieutenans-généraux; et il s'étoit mis au milieu de la première ligne, à la tête du corps de bataille. Il avoit avec lui les vieux régimens Allemands, qui avoient servi sous le vicomte de Turenne, et son armée étoit de quinze à seize mille hommes.

Les choses étant dans cette disposition, les deux armées commencèrent à s'approcher fort près l'une de l'autre. Le vicomte de Turenne, à la tête de son aile gauche, chargea l'aile droite du maréchal du Plessis; et de cette première charge, furent tués de notre côté le fils aîné du maréchal du Plessis, et le prince Palatin du côté des Espagnols. Il est vrai que le vicomte de Turenne enfonça l'aile droite du maréchal du Plessis; mais il lui fallut faire pour cela de si grands efforts, que ses escadrons ne se trouvèrent guère moins

rompus que les nôtres : de sorte qu'ayant été obligé de reculer pour se remettre en ordre, le maréchal du Plessis eut aussi le temps de se rallier, et la contenance avec laquelle il se préparoit à soutenir un second choc, faisant juger au vicomte de Turenne qu'il ne trouveroit pas moins de résistance qu'au premier, il fit mettre les deux lignes de l'aile où il étoit, en une seule ; et ayant fondu sur nous avec encore plus de vigueur que la première fois qu'il nous avoit chargés, il rompit entièrement nos escadrons et se rendit maître de notre canon. Mais il n'en alloit pas de même à son aile droite. Le sieur de Lavau qui la commandoit, eut bien quelqu'avantage à la première charge sur le marquis d'Hocquincourt qui commandoit la gauche de notre armée ; mais à la seconde charge, ayant été fait prisonnier, et les Allemands, qui étoient de ce côté-là, ayant pris la fuite, le marquis d'Hocquincourt détacha un officier général avec quelques escadrons après eux pour les poursuivre ; et ayant mené le reste de son aile victorieuse au secours du maréchal du Plessis, nous chargeâmes à notre tour le vicomte de Turenne avec beaucoup de vigueur ; et ce fut là que le fort de la bataille étant tombé, on combattit avec tout l'acharnement qu'on voit dans les combats les plus opiniâtres et les plus sanglans. Les escadrons

de l'un et de l'autre parti furent plusieurs fois rompus, et se rallièrent autant de fois, et revinrent toujours à la charge. Le vicomte de Turenne fit un ravage effroyable dans notre armée avec son canon chargé à cartouches à la tête de son bataillon. Mais le maréchal du Plessis, qui avoit là l'élite de ses deux ailes, ayant encore joint sa seconde ligne à la première, tomba d'abord très-rudement sur le vicomte de Turenne, et étendant ensuite sa droite et sa gauche autour de ce général, l'enveloppa d'une si grande multitude de troupes, qu'il se trouva avec le seul la Berge, son capitaine des gardes, au milieu de notre camp. Huit cavaliers qui le reconnurent voulurent se saisir de lui; mais en ayant mis quelques-uns hors de combat, il se débarrassa fort vigoureusement du reste. A peine étoit-il sauvé de ce danger, qu'il fut arrêté par quelques autres de nos soldats, qui l'ayant vu aux prises avec les huit cavaliers, jugèrent qu'il devoit être de l'armée ennemie; mais la Berge leur ayant dit qu'ils étoient de l'armée de France, et que ces huit cavaliers étoient des Allemands; qui ne les avoient voulu tirer que parce qu'ils ne les connoissoient point, ils laissèrent aller le vicomte de Turenne, qui n'auroit jamais pu leur échapper, s'il eût été obligé d'en venir une seconde fois aux mains; car son cheval étoit blessé de

cinq coups. Il marcha encore long-temps au petit pas, et rencontra enfin un officier de ses troupes qui lui prêta un cheval avec lequel il arriva à l'endroit où il avoit rangé son armée en bataille. Les deux lignes avoient été entièrement rompues : la cavalerie Lorraine et Allemande étoient en fuite, son artillerie avoit été prise, et dom Estevant de Gamarre qui la commandoit, fait prisonnier ; toute son infanterie avoit jeté les armes bas, excepté le seul régiment de Turenne qui s'étoit fait hacher en pièces, de sorte qu'il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de ramener les débris de son armée.

Il donna ordre qu'on menât dans le duché de Luxembourg ce qu'on en pourroit sauver. Comme il ne restoit pas encore une heure de jour, et que les troupes du maréchal du Plessis étoient extrêmement fatiguées, le vicomte de Turenne fut foiblement poursuivi dans sa retraite, et n'ayant perdu en tout que la moitié de son armée, il retrouva encore quatre mille hommes qu'on lui ramena à Montmedy, ville du Luxembourg, où il se rendit le lendemain du combat. Il se retira dans cette place plutôt qu'à Stenay dont il étoit le maître, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il voulût abandonner les Espagnols par la mauvaise opinion qu'il pouvoit avoir du parti depuis la perte de la bataille ; ce que

l'archiduc Léopold ayant appris, il lui en sut si bon gré, qu'il lui envoya un pouvoir pour nommer à toutes les places qui vaquoient par la mort des officiers qui avoient été tués dans le combat, et pour donner aux troupes qui lui restoient des quartiers en tel endroit des terres du roi d'Espagne qu'il voudroit. Il lui envoya même, peu de temps après, cent mille écus sur la somme qu'il lui avoit promise par le traité fait entr'eux. Mais le vicomte de Turenne ayant reçu alors des lettres par lesquelles on lui mandoit qu'on travailloit fortement à la liberté des princes; il renvoya les cent mille écus, ne croyant pas pouvoir, avec justice, prendre l'argent des Espagnols, dans un temps où il estimoit que son engagement avec eux alloit finir. En effet, le cardinal Mazarin en avoit agi avec tant de hauteur depuis la victoire de Rethel, que sa fierté avoit réveillé la haine publique, de manière que la reine voyant tout le monde réuni contre lui, fut enfin obligée à le faire sortir du royaume, et à remettre les princes en liberté.

Turenne ayant appris cette nouvelle à la Roche en Ardenne où il étoit, se retira à Stenay, d'où il écrivit à l'archiduc Léopold pour l'assurer qu'il ne sortiroit point de cette place qu'il n'eût exécuté ce à quoi il s'étoit engagé par le traité qu'il avoit

fait avec les Espagnols ; à savoir, *de ne point mettre les armes bas que la France n'eût offert à l'Espagne des articles de paix justes et raisonnables.* Il écrivit aussi en même temps au prince de Condé, pour le prier de faire en sorte que la cour envoyât incessamment une personne de considération à Stenay, avec ordre d'y travailler à la paix, lui représentant que sans cela il ne pouvoit se retirer honnêtement d'avec les Espagnols. Le prince de Condé ayant sollicité fortement cette affaire, la reine régente envoya à Stenay le sieur de Croissy, conseiller du parlement, et le sieur Friquet y étant aussi venu de la part de l'archiduc Léopold, le vicomte de Turenne pressa si fort la négociation, que la France offrit d'abandonner la Catalogne, de ne plus se mêler des affaires du roi de Portugal, et d'envoyer sur la frontière le duc d'Orléans, avec un plein pouvoir de conclure la paix, si les Espagnols y vouloient aussi envoyer l'archiduc avec le même pouvoir. Mais le roi d'Espagne refusa de le faire; et le vicomte de Turenne l'ayant en vain sollicité pendant deux mois pour cela, il se crut suffisamment dégagé d'avec les Espagnols, de sorte qu'après les avoir remerciés avec toute la reconnoissance possible de l'assistance qu'ils lui avoient donnée, et des manières honnêtes avec lesquelles ils en avoient toujours usé

envers lui, il partit pour Paris, et ayant appris en chemin que les princes et plusieurs grands du royaume vouloient venir au-devant de lui, il prit si bien ses mesures, qu'il arriva un jour plutôt qu'on ne l'attendoit, pour ne pas recevoir des honneurs d'un si grand éclat à la vue de toute la cour; estimant que ç'auroit été insulter en quelque manière à la foiblesse du prince, forcé à le bien recevoir au retour d'une guerre où il venoit de porter les armes contre lui, que d'entrer d'une manière si brillante dans la capitale de ses états; et que la majesté royale si fort humiliée, exigeoit au moins la bienséance d'un air modeste dans ses sujets qui triomphoient si visiblement du souverain. Sitôt que le prince de Condé sut qu'il étoit arrivé, il l'alla voir, le mena au Louvre; il l'anima à former des vues pour les plus grands établissemens qui fussent dans le royaume, lui protestant qu'il s'emploiroit avec chaleur pour les lui faire obtenir, et il l'assura que si jamais l'occasion s'en présentoit, il lui rendroit le même service qu'il venoit de recevoir de lui. Le vicomte de Turenne répondit à ces honnêtetés comme il le devoit; et sans vouloir tirer aucun avantage du crédit de ce prince pour son utilité particulière, il le pria seulement de faire en sorte que les troupes qui venoient de travailler avec tant d'ardeur

pour sa liberté, eussent de bons quartiers d'hiver.

Peu de temps après, le prince de Condé se plaignant de ce que l'esprit du cardinal Mazarin régnoit toujours dans le conseil, malgré son éloignement, rompit ouvertement avec la cour, et fit tout ce qu'il put pour engager le vicomte de Turenne dans ses intérêts, offrant de lui donner Stenay, et promettant de faire rétablir le duc de Bouillon dans sa souveraineté de Sedan. Mais la reine, qui avoit encore la même autorité pour le gouvernement, quoique le roi eût été déclaré majeur, voulant aussi de son côté gagner le vicomte de Turenne, fit passer au parlement l'échange de Sedan, et par-là donna la dernière main à la consommation de cette grande affaire; de sorte que le prince de Condé étant allé dans son gouvernement de Guienne pour se préparer à la guerre, et la reine ayant mené le roi à Poitiers, pour être plus à portée d'observer les démarches du prince de Condé, le vicomte de Turenne, qui n'avoit plus aucun lieu de se plaindre de la cour, partit de Paris, et alla offrir ses services à la reine.

Comme le maréchal d'Hocquincourt avoit déjà été mis à la tête de l'armée, la reine fit demander au vicomte de Turenne, s'il vouloit bien la commander conjointement avec ce maréchal. On doutoit que

le vicomte de Turenne voulût s'accommoder de cette association ; mais ce prince, entrant dans la nécessité où la cour étoit alors de ménager toutes les personnes de service, ne voulut pas qu'on dégoûtât un homme de ce mérite-là, en le dépouillant tout-à-fait du commandement, et se contenta de le partager avec lui.

Cependant le prince de Condé fortifioit de jour en jour son parti ; et la reine ayant su qu'il avoit fait un traité avec les Espagnols, rappela auprès d'elle le cardinal Mazarin pour se servir de ses conseils, et lui redonna l'administration générale de toutes les affaires. Le rétablissement de ce ministre irrita de telle sorte le parlement de Paris, qu'il mit sa tête à prix, et que le duc d'Orléans se déclara pour le prince de Condé, dans le parti duquel entrèrent le prince de Tarente, les ducs de Beaufort, de Nemours et de Rohan, les comtes de Tavannes et de Marsin, et plusieurs autres personnes considérables, qui, ayant levé des troupes chacun de leur côté, trouvèrent le moyen de faire une armée de quatorze à quinze mille hommes, qu'ils menèrent aux environs de Montargis.

Le prince de Condé ayant appris cette agréable nouvelle, partit aussitôt de Guienne, pour venir joindre cette armée, avec laquelle il se promettoit de défaire

aisément celle du roi, qui étoit fort inférieure.

Le roi avoit alors quitté Poitiers, pour se rendre à Saumur dans l'Anjou, et le cardinal Mazarin ayant jugé à propos de mener la cour le plus près qu'il se pourroit de Paris, pour maintenir dans le devoir cette grande ville qui donne ordinairement le branle au reste du royaume, il fut résolu qu'on marcheroit de Saumur, où l'on étoit, jusqu'à Gien, en remontant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette rivière. Tours, Amboise, Blois et toutes les autres places donnèrent au roi des marques de leur obéissance; et il n'y eut que la seule ville d'Orléans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, qui l'y avoit envoyé exprès pour cela. Comme on approchoit fort des quartiers de l'armée ennemie, le vicomte de Turenne fut chargé du soin de couvrir la marche de la cour, et de veiller à sa sûreté. Aussitôt qu'il eut reçu cet ordre, il partit avec seulement vingt ou vingt-cinq personnes pour aller reconnoître l'état de Gergeau, petite ville entre Orléans et Gien, sur le pont de laquelle les ennemis auroient pu passer la Loire, et surprendre la cour dans sa marche. Ce pont avoit deux portes, l'une à la droite de la rivière du côté où étoit l'armée ennemie, et l'autre du côté de la

ville, sous les murailles de laquelle la cour devoit passer, et il y avoit un petit pont-levis devant cette porte. Les ennemis qui voyoient l'importance des suites que pouvoit avoir pour eux la prise de ce passage, y avoient envoyé le baron de Sirot, lieutenant-général, avec un corps de troupes, pour s'en rendre le maître; et lorsque le vicomte de Turenne y arriva, il entendit un grand bruit du canon et de la mousqueterie des ennemis qui avoient déjà forcé la porte qui étoit au-delà de la rivière, et cassé les chaînes du pont-levis, et qui n'avoient plus que la porte de la ville à enfoncer pour entrer dedans. Le vicomte de Turenne, voyant que tout étoit perdu, si les ennemis venoient à bout de leur entreprise, et résolu de périr s'il le falloit, pour sauver le roi dans un danger si éminent, envoya ordre à quelques régimens qui étoient à deux lieues de là, de venir en diligence : il ordonna aux soldats de la garnison de la ville, qui n'avoient ni balles ni poudre, de se faire voir sur les remparts avec leurs mousquets : il fit en même temps ouvrir la porte du pont, il mit pied à terre avec le peu de gens qu'il avoit; et se tournant vers le rempart de dessus le pont-levis, il cria de toute sa force aux soldats, qu'il leur défendoit de tirer sans son ordre, sur peine de la vie, afin que les ennemis l'entendant, crussent

qu'ils avoient de quoi tirer. Après cela, ayant ordonné qu'on fît une barricade la plus forte qu'on pourroit devant le pont-levis, il s'avança jusqu'au milieu du pont pour couvrir ce travail, s'abandonnant à tout le feu des ennemis, qui lui tuèrent dix à douze de ses domestiques à ses côtés, et blessèrent presque tous les autres; et la barricade ayant été achevée, il se mit derrière en attendant ses troupes. Le baron de Sirot fit en vain tout ce qu'il put pour forcer cette barricade, pendant que ses gens travailloient à un logement vers le milieu du pont. Le vicomte de Turenne la défendit durant trois heures entières, au bout desquelles le secours qu'il avoit envoyé chercher étant venu, il défit lui-même la barricade, il chargea l'épée à la main les troupes du baron de Sirot, il les chassa du logement où elles s'étoient établies, il les poussa au-delà de la rivière dans une seconde charge où le baron de Sirot fut tué : il rompit le pont; et ayant ôté par-là aux ennemis toute espérance de passer, il alla rejoindre la cour, en présence de laquelle la reine dit tout haut, qu'il venoit de sauver l'état. En effet, jamais le roi n'avoit couru un si grand danger; et la sûreté de sa personne et de tout l'état dépendoit tellement du succès de cette affaire, que si les ennemis eussent

emporté Gergeau, ils auroient enlevé toute la cour sans aucun obstacle.

Gergeau ayant été ainsi sauvé, le roi marcha à Gien, et l'armée y ayant passé la Loire, le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt, qui commandoient chacun la moitié des troupes, allèrent se poster, le premier à Briare, et le second à Blesneau, avec l'infanterie, et répandirent la cavalerie en divers quartiers aux environs, afin qu'elle pût subsister plus commodément pour les fourrages, n'y ayant point encore d'herbe sur la terre. Le lendemain, le vicomte de Turenne étant allé dîner à Blesneau avec le maréchal d'Hocquincourt, et ayant vu par occasion la disposition de ses quartiers qui étoient extrêmement éloignés les uns des autres, il lui dit : « Qu'il ne pouvoit s'em» pêcher de lui témoigner qu'il le trouvoit » bien exposé, et qu'il lui conseilloit de » resserrer ses quartiers. » A quoi le maréchal d'Hocquincourt répondit : « Qu'il » n'y avoit rien à craindre, et qu'en fai» sant une bonne garde, on remédieroit » à tout. » Le vicomte de Turenne n'ayant répliqué rien autre chose, sinon « qu'il » ne présumoit pas assez de lui-même, » pour prétendre lui donner des avis, » il s'en retourna à son poste de Briare; et la nuit suivante on lui vint dire que le prince de Condé, qui étoit alors à la tête

de l'armée ennemie, ayant forcé la garde avancée du maréchal d'Hocquincourt, avoit pénétré jusqu'aux quartiers qui en étoient les plus éloignés. A cette nouvelle, le vicomte de Turenne, prenant l'infanterie qu'il avoit auprès de lui, résolut d'aller promptement au secours du maréchal d'Hocquincourt, quelque danger qu'il y eût pour lui à se mettre en marche sans sa cavalerie, à qui il envoya ordre de le venir joindre en diligence à Ouzouer, entre Blesneau et Gien, où il falloit nécessairement qu'il allât se poster, afin de mettre la cour hors d'insulte : malheureusement pour lui, il ne put trouver aucun guide ; de manière que la nuit étant très-obscure, il devoit craindre de donner à tous momens dans les troupes du prince de Condé. Il falloit donc qu'il s'arrêtât presque à chaque pas pour écouter les tambours et les timbales, et voir si nous ne nous approchions point trop des ennemis. Ayant marché dans ces inquiétudes durant toute la nuit, enfin il se trouva à la pointe du jour dans une fort grande campagne, où la cavalerie l'étant venu joindre, il vit deux ou trois des quartiers du maréchal d'Hocquincourt en feu ; et il apprit que le prince de Condé en avoit enlevé cinq de suite, pillé tous les bagages, forcé l'infanterie à se renfermer dans Blesneau, et poussé la cavalerie trois ou quatre lieues

vers la Bourgogne. La nouvelle de cette défaite répandit l'alarme dans la ville de Gien, et jeta la cour dans la dernière consternation. On crut que le roi alloit être enlevé par le prince de Condé : on ne savoit où le sauver, et le conseil auquel assista le maréchal du Plessis-Praslin, délibéra sur la proposition qui fut faite, de le mener promptement à Bourges, et de rompre le pont de Gien dès qu'il auroit passé la Loire. Cependant, le vicomte de Turenne jugeant qu'il auroit bientôt le prince de Condé sur les bras, cherchoit quelque poste avantageux où il pût l'arrêter seulement pendant un jour, pour donner le temps au maréchal d'Hocquincourt de ramasser les troupes dissipées. Tous les officiers généraux, au contraire, étoient d'avis qu'au lieu d'attendre avec des forces si inégales l'armée victorieuse, il falloit retourner vers Gien pour mettre la personne du roi en sûreté, soutenant que c'étoit le seul parti qu'il y eût à prendre dans cette extrémité. Mais le vicomte de Turenne, persistant dans son dessein, marchoit toujours en avant. Fortement occupé du soin de pourvoir à un si grand danger, il n'écoutoit personne : ainsi sans rien répondre, il donnoit ses ordres, et se hâtant de gagner un endroit qu'il avoit remarqué la veille en revenant du quartier du maréchal d'Hocquincourt, et qu'il croyoit tout-

à-fait propre pour exécuter ce qu'il avoit envie de faire, il pressoit les troupes, qui alloient déjà à grands pas, de hâter encore leur marche. Tellement qu'étant arrivé à ce poste qu'il cherchoit, il résolut d'y attendre les ennemis. La Berge, son capitaine des gardes, lui vint dire là, que chacun murmuroit, et qu'on croyoit qu'il alloit tout perdre s'il ne retournoit au plutôt à la personne du roi pour le sauver. Le vicomte de Turenne, plus attentif alors à ce qu'on lui disoit, par le plaisir qu'il avoit d'avoir heureusement trouvé un endroit si favorable, qu'il n'avoit remarqué le jour précédent qu'en passant, répondit à la Berge qu'on lui proposoit là une plaisante ressource; lui demandant, si après ce qui venoit de se passer à Orléans, où l'on avoit fermé les portes au roi, dont l'armée n'avoit encore reçu aucun échec, on pouvoit se flatter qu'aucune ville voulût le recevoir, lorsqu'il se présenteroit vaincu ou fugitif? Il faut, ajouta-t-il, vaincre, ou périr ici. Persuadé donc que les armes du roi seroient entièrement décréditées, s'il fuyoit devant les ennemis, il se disposoit à leur faire tête dans une assez grande plaine, au milieu de laquelle étoient un bois et un marais qu'il avoit devant lui : le bois étoit sur sa droite, le marais sur sa gauche. Il y avoit entre l'un et l'autre une espèce de levée de terre ou

chaussée, par laquelle on pouvoit venir à lui, et par où il ne pouvoit passer que deux escadrons de front. Le prince de Condé avoit quatorze mille hommes, et il n'en avoit que trois mille cinq cents. Néanmoins ayant fait ses réflexions sur le succès de son dessein, par rapport à la situation des lieux, il envoya le sieur Pertuis dire au cardinal Mazarin, que le roi pouvoit demeurer à Gien en assurance.

D'autre part, le prince de Condé, qui venoit de défaire le maréchal d'Hocquincourt, ne croyant pas que le vicomte de Turenne osât l'attendre, s'avançoit vers Gien, à dessein d'y envelopper le roi et toute la cour; et il fut fort surpris, lorsqu'étant arrivé au bout de la chaussée, opposé à celui où étoit le vicomte de Turenne, il le vit arrêté là, de manière qu'il sembloit vouloir lui disputer le passage. Il est certain que s'il avoit eu la liberté de mettre toute son armée en bataille dans le même côté de la plaine où étoit le vicomte de Turenne, il l'auroit taillé en pièces; et il eût pu passer également par sa droite et par sa gauche, en faisant le tour du marais ou du bois : mais le vicomte de Turenne, voulant l'empêcher d'y faire réflexion, et l'engager à entrer dans la plaine, en passant par la chaussée, sans lui laisser le temps d'examiner s'il ne pouvoit point aller d'une manière plus sûre

par un autre endroit, leva tout d'un coup son camp; et reprenant le chemin de Gien, il fit marcher ses troupes avec la même vîtesse que s'il avoit pris la fuite.

Le prince de Condé, persuadé qu'il se sauvoit à Gien, enfila aussitôt la chaussée pour le poursuivre. Le vicomte de Turenne, de son côté, ravi de le voir donner dans le piége, continuoit à fuir devant lui; mais ne voulant pas laisser passer plus de troupes qu'il n'en pouvoit battre, il fit enfin tout d'un coup volte-face, et marcha l'épée à la main aux ennemis. Le prince de Condé, qui vit bien alors qu'il s'étoit laissé surprendre, envoya ordre à ses troupes de passer au plus vîte; mais le vicomte de Turenne ayant prévu ce mouvement, avoit fait pointer tout son canon droit à la chaussée, si bien que le canon emportant des files entières de ceux qui la repassoient, elle fut bientôt toute couverte de morts.

Cependant la cour étoit dans de grandes inquiétudes touchant le succès de cette journée, quelques choses que le vicomte de Turenne lui eût fait dire pour la rassurer. On envoyoit des gens à tous momens pour savoir des nouvelles de ce qui se passoit, et être averti assez à temps pour se sauver: on commençoit à détendre l'appartement de la reine; les équipages avoient même passé le pont, et les pionniers se tenoient

tout prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le roi et les ennemis, lorsqu'on apprit que le prince de Condé ayant manqué son coup, s'étoit retiré avec son armée, et que le vicomte de Turenne revenoit à Gien, sans avoir perdu un seul homme. Le roi, le cardinal Mazarin, et toute la cour, lui donnèrent mille marques de reconnoissance : et la reine, rendant témoignage à ce qui lui étoit dû pour un si important service, dit encore devant tout le monde, *qu'il venoit de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils*.

Le prince de Condé se plaignit fort du malheur qui lui avoit justement fait trouver en son chemin le seul homme du monde qui le pouvoit empêcher de mettre fin à la guerre ce jour-là ; et laissant son armée sous les ordres du comte de Tavannes, il s'en alla à Paris, pour y rassurer ses partisans, qui étoient fort ébranlés de ces deux grands coups, par lesquels le vicomte de Turenne venoit de donner tant de réputation aux armes du roi.

Le cardinal Mazarin fit faire une relation de cette heureuse journée, où reprenant les choses dès la veille, il commençoit par le conseil que le vicomte de Turenne avoit donné au maréchal d'Hocquincourt de rapprocher ses quartiers ; mais le vicomte de Turenne, ayant vu cette

relation avant qu'on l'imprimât, pria le cardinal Mazarin d'ôter cet article, lui représentant que ce maréchal avoit déjà assez de chagrin d'avoir été battu, sans l'augmenter encore par une circonstance si mortifiante ; et l'article fut ôté à sa prière ; pendant que le maréchal d'Hocquincourt, voulant rejeter sa faute sur le vicomte de Turenne, se plaignoit hautement de ce qu'il n'étoit pas venu assez tôt à son secours, et faisoit tout ce qu'il pouvoit pour lui imputer sa défaite ; ce qui ayant été rapporté au vicomte de Turenne, il ne dit autre chose, sinon « qu'un » homme aussi affligé que l'étoit ce ma- » réchal, devoit avoir au moins la liberté » de se plaindre. »

La faute du maréchal d'Hocquincourt ayant été si glorieusement réparée, le roi continua sa route vers Paris, le long de la rivière d'Yonne. Le comte de Tavannes se mit aussitôt en campagne, pour surprendre la cour en quelqu'endroit : mais le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt, qui couvroient la marche, laissant Montargis et l'armée du prince de Condé sur leur gauche, firent passer le roi à Auxerre et à Sens, pour gagner Melun ; et ne bornant pas leur attention à garantir la cour de toutes surprises, mais tâchant encore de dérober une marche au comte de Tavannes pour

couper son armée, firent une telle diligence, qu'ayant passé la rivière de Loing à Moret, et traversé la forêt de Fontainebleau, ils arrivèrent à la Fertè-Alais avant les ennemis; ils assurèrent par-là Melun et Corbeil au roi, qui se rendit à Saint-Germain-en-Laie : et ayant de cette sorte couvert sa marche l'espace de près de quatre-vingts lieues, vinrent se camper à Chartre, entre l'armée du prince de Condé et Paris; ôtant ainsi au comte de Tavannes toute communication avec cette grande ville, de laquelle il tiroit ses recrues, et toutes les autres choses dont il pouvoit avoir besoin.

Le comte de Tavannes n'ayant plus de fourrages à Montargis, et craignant les entreprises de l'armée du roi, s'il s'écartoit dans la campagne pour y chercher de la subsistance, s'alla enfermer avec son armée dans Etampes, où l'on avoit retiré toute la récolte de la Beausse, province très-fertile en blés; et quelques jours après, Mademoiselle y étant venue, pour s'en retourner de là à Paris, et ayant envoyé demander un passe-port au vicomte de Turenne par un trompette, le vicomte de Turenne le fit attendre jusqu'au lendemain; de sorte que Mademoiselle fut obligée de rester deux jours à Etampes. Le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt, qui savoient que l'armée du

comte

comte de Tavannes n'avoit point été au fourrage ces deux jours-là, se doutant bien qu'elle iroit sitôt que Mademoiselle seroit partie, marchèrent toute la nuit avec leurs troupes vers Etampes, pour voir s'ils ne pourroient point entreprendre quelque chose contre l'armée lorsqu'elle feroit son fourrage. Les premiers prisonniers qu'ils firent en approchant, leur apprirent que le comte de Tavannes avoit rangé son armée en bataille sur le chemin par où devoit passer Mademoiselle, qui avoit souhaïté de la voir sous les armes; curiosité qui coûta cher au prince de Condé : car le vicomte de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt s'avancèrent avec tant de diligence, que le comte de Tavannes n'eut pas le temps de faire rentrer toute son armée dans la ville, lorsqu'il les eut apperçus; si bien qu'ils lui taillèrent en pièces deux mille hommes dans le faubourg, outre plusieurs officiers, du nombre desquels fut le comte de Furstemberg, et firent deux mille sept cents prisonniers, qu'ils emmenèrent avec eux à Chartre, avec tout ce qui fut pris dans le faubourg, qui fut pillé. Trois jours après le succès de cette affaire, dont le vicomte de Turenne seul avoit conçu le dessein, le maréchal d'Hocquincourt étant allé dans son gouvernement de Péronne, toute l'armée du roi demeura sous les ordres du vicomte

de Turenne. Ce général, alors maître d'entreprendre ce qu'il jugeroit à propos, voyant que toutes les forces du prince de Condé et de ses partisans, en deçà de la Loire, étoient réduites à ce qui leur restoit de troupes dans Etampes, et qu'en les dissipant il mettoit fin à la guerre civile, résolut d'aller assiéger cette ville, ou plutôt l'armée qui étoit dedans. Cette armée étoit de six mille hommes, et il n'en avoit que sept mille cinq cents. Ainsi tout le monde regarda ce siége comme l'entreprise la plus téméraire : mais le prince de Condé, qui connoissoit mieux que personne la capacité et la prudence du vicomte de Turenne, en jugea autrement. L'armée qui étoit dans Etampes, étoit tout ce qui lui restoit de troupes ; il craignit que le vicomte de Turenne n'eût de tels avantages au siége de cette place, que cette armée ne fût enfin forcée de se rendre à discrétion, auquel cas il se trouveroit sans ressource : il manda donc à l'archiduc Léopold, que s'il ne lui envoyoit promptement du secours, son parti alloit être entiérement détruit. L'archiduc, voyant le pressant danger où il étoit, fit marcher en diligence vers Paris le duc de Lorraine, qui, dépouillé de ses états, n'avoit pour tout bien que neuf à dix mille hommes de troupes, qu'il s'étoit engagé

s'employer au service du roi d'Espagne pour cette année-là.

Cependant le vicomte de Turenne continuoit à battre la ville d'Etampes, au siége de laquelle le duc d'Yorck, qui fut depuis roi de la Grande-Bretagne, vint le trouver, pour apprendre sous lui le métier de la guerre; et quoique ce prince, fugitif du Royaume de ses pères, fût alors dans une fortune fort au-dessous de sa naissance, le vicomte du Turenne en usa envers lui avec des manières si respectueuses et si tendres, qu'il lui fit, en quelque façon, oublier toutes ses infortunes. Il ne pouvoit guère commencer par une plus belle occasion d'apprendre le métier, que par celle de ce siége; car si les attaques furent vives, la défense ne fut pas moins vigoureuse: les assiégés, qui étoient en aussi grand nombre que les assiégeans, chassèrent ceux-ci de quelques ouvrages qu'ils avoient pris, de sorte qu'il fallut les reprendre une seconde fois; et le vicomte de Turenne n'étoit pas encore fort avancé, lorsqu'ayant appris que le duc de Lorraine marchoit à grandes journées, il manda au cardinal Mazarin, qu'il croyoit ne devoir pas attendre qu'il se trouvât enfermé entre l'armée de ce prince et celle du prince de Condé. Mais le duc de Lorraine ayant fait accroire au cardinal Mazarin, que c'étoit pour le service du roi qu'il

amenoit ses troupes en France, ce cardinal envoya des routes pour les faire venir par Etampes, et manda au vicomte de Turenne, qu'il eût à demeurer sans rien craindre ; qu'il avoit un traité secret avec le duc de Lorraine, et qu'il étoit sûr de lui et de son armée. Le vicomte de Turenne continua donc le siége, pressa ses attaques, se rendit maître de la contrescarpe et de la demi-lune ; et il alloit faire attacher le mineur aux murailles de la ville, lorsque le cardinal Mazarin lui fit savoir par un courrier, que sitôt que le duc de Lorraine étoit arrivé à Paris, il s'étoit déclaré pour le prince de Condé ; que son armée étoit au dessus de Charenton, entre la Seine et la Marne, et qu'il faisoit remonter de Paris un grand nombre de bateaux, à dessein de faire un pont. A cette nouvelle, le vicomte de Turenne leva le siége d'Etampes, vint passer la Seine à Corbeil, traversa la forêt de Senart, et s'approcha le plus près qu'il put du duc de Lorraine. Ce prince s'étoit campé sur la hauteur de Villeneuve-Saint-George, poste très-avantageux, où il avoit devant lui la rivière de l'Yerre, à sa gauche un bois, et à sa droite la Seine, sur laquelle il faisoit faire un pont, afin que son armée et celle du prince de Condé se pussent joindre. Le viconte de Turenne ayant reconnu cette disposition,

alla sur le soir passer l'Yerre auprès de Brunoy, marcha toute la nuit autour de Grosbois, et ayant gagné le derrière du camp des ennemis à la pointe du jour, il se disposa à les aller attaquer, quoiqu'il eût trois mille hommes moins qu'eux. Le duc de Lorraine, qui ne subsistoit plus que par le moyen de ses troupes, ne voulant pas les exposer au sort d'une bataille, lui envoya demander quartier. Le vicomte de Turenne, qui savoit que l'armée d'Etampes venoit joindre les Lorrains, et qui craignoit qu'elle ne parut à tous momens, demanda au duc de Lorraine qu'il lui livrât son pont sur le champ, et qu'il sortît de son poste à l'heure même, pour s'en retourner d'où il étoit venu, et s'avançant toujours plus près pour achever de le déterminer, le duc, qui vit bien qu'il alloit charger, livra son pont, qui fut aussitôt rompu, et donna des ôtages pour assurance qu'il sortiroit du royaume à jours comptés, et par la route qui lui seroit prescrite; et au même instant il commença à faire défiler ses troupes devant le vicomte de Turenne, qui demeura en bataille jusqu'à ce qu'elles fussent entiérement sorties de leurs retranchemens. L'armée d'Etampes, qui arriva alors de l'autre côté de la Seine, voyant le pont rompu et le duc de Lorraine parti, se retira à Villejuif, où le prince de Condé

étant venu en prendre le commandement, la mena à Saint-Cloud : il la fit camper le long de la rivière jusqu'à Suresne, et s'étant assuré du pont de Saint-Cloud, il crut n'avoir rien à craindre dans ce poste, quoiqu'il n'eût plus que cinq mille hommes.

D'autre part, le vicomte de Turenne persistant dans le dessein qu'il avoit formé de dissiper ce reste de troupes pour mettre fin à la guerre, et voyant que de quelque côté qu'il marchât au prince de Condé, ce prince pouvoit toujours mettre la Seine entre son armée et celle du roi, en faisant rompre le pont de Saint-Cloud et éviter le combat, il engagea le cardinal Mazarin à faire venir de Lorraine le maréchal de la Ferté avec le corps qu'il y commandoit, afin d'avoir assez de troupes pour aller attaquer les ennemis par devant et par derrière en même temps, ce qu'il ne pouvoit faire avec son armée, qui, par les pertes qu'il avoit faites à Etampes, n'étoit plus que de six mille hommes. En attendant ce renfort, il alla prendre la cour à Melun où elle étoit alors, il passa la Marne à Lagny, et la mena à Saint-Denis, où son armée se rendit aussitôt ; et le maréchal de la Ferté l'ayant joint avec trois mille hommes, ils ordonnèrent qu'on leur amenât de Pontoise des bateaux pour faire un pont à Epinay, et y faire passer une

partie de leurs troupes, afin que le maréchal de la Ferté pût attaquer le prince de Condé de l'autre côté de la Seine, pendant que le vicomte de Turenne l'attaqueroit en deçà. Mais à peine le pont fut-il achevé, que le prince de Condé en ayant eu avis, et voyant que sa défaite étoit inévitable, s'il demeuroit dans son camp, résolut de mener son armée dans cette langue de terre où se fait la jonction de la Seine et de la Marne au dessus de Charenton; comme le meilleur poste qu'il pût prendre aux environs de Paris. Dans cette vue, il décampa à l'entrée de la nuit, il passa sur le pont de Saint-Cloud et le fit rompre, il traversa le bois de Boulogne, descendit au cours de la Reine, croyant venir passer au milieu de la ville par la porte de la Conférence; mais les Parisiens n'ayant pas voulu la lui ouvrir, il fut obligé de faire le tour de la ville pour gagner le poste où il vouloit aller. Il tourna donc au bout du cours de la Reine, prit entre le Roule et la porte Saint-Honoré, marcha par la Ville-l'Evêque, par les Porcherons; et laissant Mont-Martre à gauche, il alla passer le long des Fauxbourgs Saint-Denis, Saint-Martin et du Temple, faisant défiler ses troupes par les fossés et les jardinages qui se trouvent autour de la ville de ces côtés-là, et pressant la marche tant qu'il pouvoit, dans

la crainte que le vicomte de Turenne ne tombât sur son arrière-garde avant qu'il fût à Charenton. Mais le vicomte de Turenne ayant su que le prince de Condé avoit décampé, et se doutant bien qu'il vouloit aller prendre le poste d'entre la Seine et la Marne, où il auroit pu tirer les choses en longueur, partit aussitôt d'Epinay pour le suivre; et ayant fait avertir le maréchal de la Ferté, qui étoit déjà au delà de la rivière, de revenir le joindre avec ses troupes, il marcha toute la nuit avec les siennes : il passa par Saint-Denis et par la Chapelle; il joignit sur les huit heures l'arrière-garde de l'armée du prince de Condé au faubourg Saint-Martin; et l'ayant fait charger, l'alarme se répandit en un moment jusqu'à l'avant-garde, qui étoit déjà bien près du faubourg St.-Antoine. Le prince de Condé voyant alors qu'il lui étoit impossible de gagner le poste où il vouloit mener son armée, fit faire halte; et trouvant à la tête du faubourg Saint-Antoine des retranchemens que les Parisiens y avoient faits pour arrêter les Lorrains qui venoient piller jusqu'aux portes de Paris, pendant qu'ils étoient à Villeneuve-Saint-George, il profite de cet avantage que le hasard lui offre : à mesure que ses troupes arrivent, il les fait entrer dans ce faubourg, à toutes les avenues duquel il trouve encore des bar-

rières faites pour arrêter les denrées qui paient des droits d'entrée, outre les retranchemens qui étoient à la tète. Les Parisiens, ne voulant pas recevoir ses bagages dans la ville, il les fit mettre le long du fossé; il fortifie les retranchemens et les barrières autant que le temps le peut permettre; il fait faire des barricades et des traverses au milieu des rues; il fait percer les maisons, et y loge des mousquetaires qui puissent tirer à couvert; il garnit de cavalerie et d'infanterie tous les endroits par où il pouvoit être attaqué, et il en donne le commandement à des officiers également distingués par leur expérience; il fait sa place d'armes du grand espace qui est devant la porte de la ville, et prend toutes les précautions nécessaires pour une vigoureuse défense.

Cependant le vicomte de Turenne avoit continué de charger l'arrière-garde de l'armée ennemie, en la suivant le long des faubourgs, et étoit enfin arrivé à celui de Saint-Antoine, où il vouloit demeurer sans combattre jusqu'à ce que le maréchal de la Ferté l'eût joint; afin qu'attaquant ensemble le prince de Condé, l'un du côté de Rambouillet, et l'autre du côté de Pincourt, il ne pût absolument échapper: et de cette sorte sa défaite paroissoit infaillible. Mais le cardinal Mazarin croyant que les troupes du vicomte de T

renne seules étoient suffisantes, lui fit donner ordre d'attaquer les ennemis, par le roi même qu'il avoit amené sur la hauteur de Charonne, afin que de cet endroit il pût voir tout ce qui se passeroit dans une action, qui alloit, selon toutes les apparences, donner le dernier coup au parti du prince de Condé, et finir la guerre civile.

Le vicomte de Turenne suspendit néanmoins l'exécution de cet ordre; et différant tant qu'il pouvoit le combat pour s'assurer mieux la victoire, il envoya représenter à la cour que son canon n'étoit point encore arrivé, et qu'il y auroit de la témérité à attaquer, sans canon, une armée dans un poste aussi bien retranché que l'étoit le faubourg où le prince de Condé s'étoit logé. Mais le cardinal Mazarin, impatient de voir entamer l'affaire, lui envoya un second ordre de la commencer; et cela en termes si absolus, que ce prince, ne pouvant s'empêcher de l'exécuter, s'y prépara tout de bon, et prit toutes les mesures qui pouvoient le faire réussir dans cette importante journée.

Pour avoir une idée juste du terrein qui servit de scène à cette grande action, il faut se figurer le faubourg Saint-Antoine, comme une espèce de patte d'oie, dont la partie la plus large s'étend du côté de la campagne, et va toujours en se resserrant du côté de la porte de la ville. Tout cet

espace est divisé par cinq rues, dont trois grandes le percent de part en part, savoir, la grande rue qui est au milieu du faubourg, et qui va depuis la porte jusque dans la campagne; la rue de Charenton, qui est sur la droite, et la rue de Charonne sur la gauche. Ces trois rues suivent la disposition de la patte d'oie, et sont plus écartées l'une et l'autre à proportion qu'elles sont près de la campagne. Des deux autres rues, l'une perce depuis la campagne jusqu'au milieu du faubourg, et aboutit dans la grande rue du côté de celle de Charenton, et l'autre est du côté de Charonne. Outre ces cinq rues qui partagent le faubourg dans sa longueur, il y en a plusieurs qui le traversent dans sa largeur, plus ou moins longues, selon qu'elles sont plus proches de la ville ou de la campagne.

Le vicomte de Turenne, qui connoissoit parfaitement ce faubourg, commença par étendre son armée sur une seule ligne courbe, depuis le bas de Charonne, jusqu'à la rivière de Seine, pour ne laisser aucune issue libre aux troupes du prince de Condé. Après cela, il fit plusieurs détachemens pour les attaques, qu'il ordonna de faire à la tête de chaque rue, lorsqu'on auroit forcé les premiers retranchemens. Il commanda qu'on eût soin de s'assurer des rues de traverse, à mesure

qu'on avanceroit dans le faubourg, afin que les divers corps de troupes pussent se prêter la main l'un à l'autre dans les grandes rues, et s'entre-secourir : ayant donné ses ordres pour toutes les autres choses qu'il jugea à propos, il marcha aux retranchemens des ennemis qui faisoient un feu terrible ; il les chassa néanmoins par un feu supérieur ; il fit combler les retranchemens, et se trouvant à l'entrée du faubourg, il s'avança vers la grande rue, dont il s'étoit destiné l'attaque : il en fit abattre la barrière à coups de hache ; il en força même la barricade, malgré la vigoureuse résistance de ceux qui la défendoient, et marchant en bataille dans cette grande rue, en renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, il alloit emporter les traverses, derniers retranchemens des ennemis, lorsque le prince de Condé, estimant qu'il devoit marcher lui-même pour repousser le vicomte de Turenne, ramassa autour de lui toutes les personnes de qualité de son armée qui n'avoient point de commandement, les volontaires et les gentilshommes qui étoient à son service, et à la tête de ce corps de cavalerie, ayant fondu sur les troupes du roi, il les fit plier et les ramena battant jusqu'à la barricade, derrière laquelle le vicomte de Turenne ayant pris des gens frais pendant que le prince de Condé fai-

soit reprendre haleine aux siens, il passa une seconde fois la barricade, et taillant en pièces tous ceux qui se présentoient devant lui, il força toutes les traverses; et il avoit déjà pénétré jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine, qui est au milieu du faubourg; mais le prince de Condé étant revenu fondre sur lui avec son escadron choisi, le fit encore reculer jusqu'au delà de la grande barricade. Le vicomte de Turenne revint une troisième fois à la charge : il entra encore très-avant dans la rue; et trouvant toujours le prince de Condé devant lui, il fut encore repoussé. On ne sauroit combattre avec plus d'opiniâtreté qu'on le fit en cet endroit. Les maisons de cette rue furent prises et reprises par les deux partis. Le prince de Condé et le vicomte de Turenne essuyèrent souvent le feu des mousquetaires qui étoient dedans, pour aller l'un à l'autre. Jamais deux généraux n'en vinrent aux prises de plus près, que firent là ces deux grands hommes. Ils se mêlérent, l'épée à la main, à toutes les charges qui furent faites. Ils se trouvèrent par-tout au milieu du feu et des armes. Ils combattirent souvent l'un contre l'autre à la portée du pistolet, et ils étoient tous deux tout couverts de sang. Les autres attaques se firent et furent soutenues avec la même vigueur. La confusion fut si grande en quelques endroits,

que deux escadrons du prince de Condé se prenant pour ennemis, se chargèrent l'un l'autre, pendant que ceux du vicomte de Turenne donnoient également sur tous les deux. Les comtes de Bossut et de Castres, les marquis de Flammarin et de la Roche-Giffart y furent tués du côté du prince de Condé, et le duc de la Rochefoucault y reçut un coup de mousquet, dont il pensa perdre la vue. Du côté de l'armée du roi, les marquis de Saint-Maigrin et de Nantouillet furent tués, et le marquis de Nanciny, neveu du cardinal Mazarin, blessé à mort. Enfin le vicomte de Turenne, après avoir bien des fois avancé et reculé dans la grande rue, voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de forcer ce gros de gens de qualité et de braves qui étoient autour du prince de Condé, affoiblit adroitement son attaque, pour fortifier celle du comte de Navailles, qui combattoit à sa gauche dans la rue de Charenton; de sorte que le comte de Navailles ayant forcé les barricades et les traverses, se voyoit maître de toute la rue, et alloit prendre le prince de Condé par derrière pour l'envelopper, si ce prince, averti qu'il alloit être coupé, n'eût promptement gagné sa place d'armes. Les troupes du prince de Condé, rebutées de tant d'attaques, refusèrent d'avancer, et ne lui voulurent plus obéir. Le canon du vicomte

de Turenne etant arrivé en ce moment, il le fit pointer à la tète de chaque rue, où personne n'osa plus paroître, et toute l'armée du prince de Condé s'étant recognée contre la porte de la ville et dans la place qui est au devant, le vicomte de Turenne fit avancer son canon, et alloit faire un carnage épouvantable de toutes ces troupes ainsi serrées et ramassées, lorsque les Parisiens, qui jusque-là étoient demeurés spectateurs neutres entre les deux partis, voyant l'extrémité où étoit réduit le prince de Condé, se déclarèrent en sa faveur, et lui ouvrirent les portes de la ville. Le maréchal de la Ferté qui arriva alors, ayant joint le corps qu'il commandoit aux troupes du vicomte de Turenne, ce prince alloit suivre les ennemis jusque dans la ville, où ils se sauvoient avec beaucoup de désordre; mais Mademoiselle s'étant fait ouvrir la Bastille, et en ayant fait tirer le canon sur l'armée du roi, le vicomte de Turenne fut obligé de se retirer.

Le prince de Condé ayant passé au travers de Paris avec son armée, la mena au delà du faubourg Saint-Victor, vers la Salpétrière, entre la Seine et la rivière de Bièvre ou des Gobelins; et s'étant retranché entre ces deux rivières, de telle sorte qu'on ne pouvoit ni le forcer, ni affamer son armée, qui avoit derrière el-

Paris, d'où elle tiroit abondamment toutes sortes de subsistances, il écrivit à l'archiduc Léopold, pour lui représenter qu'il n'étoit plus en état de tenir la campagne; et que s'il ne lui envoyoit de plus puissans secours que par le passé, il ne pouvoit pas résister à l'armée du roi. L'archiduc craignant que le prince de Condé n'abandonnât le parti, s'il ne lui accordoit tout ce qu'il demandoit, lui envoya aussitôt son armée de Flandre, sous les ordres du comte de Fuensaldaigne, et engagea en même temps le duc de Lorraine, qui étoit demeuré sur les frontières, à marcher avec ses troupes. Ces deux armées faisoient plus de vingt mille combattans: elles avoient ordre de joindre le prince de Condé, et d'aller ensuite accabler l'armée du roi, qui n'étoit que de huit mille hommes.

Mazarin n'eut pas plutôt appris ce dessein, qu'il crut que tout étoit perdu. Il voulut traiter avec le prince de Condé, mais ce prince, qui, à l'approche de tant de troupes, se flattoit d'être bientôt en état de lui faire la loi, n'écouta ses propositions que pour gagner du temps, en le leurant d'un accommodement. On envoya à Rouen pour savoir si on y voudroit recevoir la cour: mais les Normands, de qui le cardinal Mazarin n'étoit pas plus aimé que des Parisiens, refusèrent de don-

ner retraite au roi, tant que ce cardinal seroit auprès de lui. On lui chercha un autre asile en Bourgogne ; mais ce fut sans succès. Le cardinal Mazarin rejeté de tous côtés, avoit enfin résolu de mener le roi à Lyon, et il se disposoit déjà à partir pour s'y en aller avec toute la cour, lorsque le vicomte de Turenne lui fit, pour ainsi dire, toucher au doigt et à l'œil, que si on s'éloignoit si fort de Paris, les Espagnols en seroient bientôt les maîtres, et que de se retirer à Lyon, c'étoit leur abandonner tout ce qui étoit depuis cette ville jusqu'en Flandre. Il lui fit comprendre qu'il n'y avoit rien à craindre, ni du duc de Lorraine, ni du comte de Fuensaldaigne, tant qu'ils n'auroient pas joint le prince de Condé ; et que pour empêcher leur jonction, il falloit faire ensorte que l'armée du roi fût toujours entre lui et eux : si bien qu'ayant fait goûter ces raisons au cardinal Mazarin, il mena la cour à Pontoise, afin qu'elle ne fût pas si exposée aux entreprises du prince de Condé ; et ayant su que les ennemis étoient déjà arrivés à Chauny, petite ville sur la rivière d'Oise, il marcha à Compiègne, pour défendre le passage de la rivière d'Aisne.

Ce fut durant ce séjour de la cour à Pontoise, que le duc de Bouillon y mourut, après quatorze jours de maladie, dans

un temps où, par la supériorité de ses lumières pour le gouvernement, il avoit pris un si grand ascendant sur tous les ministres dans le conseil, qu'on commençoit à le regarder comme un homme plus capable d'être à la tête des affaires que le cardinal Mazarin même, et qu'il alloit être bientôt en état par son crédit de rétablir les brèches irréparables qu'il avoit faites à sa maison. C'est ce que le duc de la Rochefoucault donne assez à connoître dans ses mémoires, et la réflexion qu'il fait sur cela est si belle, qu'assurément on me saura bon gré d'en avoir paré mon ouvrage. La voici en propres termes : *Dans le temps que M. de Chavigny mourut, le duc de Bouillon mourut à Pontoise. Cette mort devroit, elle seule, guérir les hommes de l'ambition, et les dégoûter des plans divers qu'ils font pour leur élévation; car l'ambition du duc de Bouillon étoit soutenue de toutes les grandes qualités qui pouvoient la rendre heureuse. Il étoit vaillant et savoit parfaitement tous les ordres de la guerre. Il avoit une éloquence facile, naturelle et insinuante. Il avoit l'esprit net, fertile en expédiens, et propre à soutenir les affaires les plus difficiles; outre qu'il avoit un sens droit et un discernement admirable. Il écoutoit les conseils qu'on lui donnoit avec douceur, avec attention, et avec un cer-*

tain égard avec lequel il faisoit valoir les raisons des autres, et sembloit en tirer ses résolutions. Ces avantages pourtant lui furent presque inutiles, par l'opinidtreté de sa fortune, qui s'opposa toujours à sa prudence, et il mourut précisément dans le temps que cette même prudence et les besoins de la cour l'avoient apparemment surmontée.

Quoique le vicomte de Turenne ne fût pas insensible au rétablissement de sa maison, ce ne fut point par cet endroit qu'il fut touché de la mort du duc de Bouillon : il pleura un frère très-aimable, et pour qui il avoit toute la tendresse possible. Il faudroit être d'un aussi bon naturel que lui pour comprendre combien sa douleur fut vive ; et ce qui achevoit de la rendre accablante pour lui, c'est qu'il étoit obligé, malgré qu'il en eût, de l'étouffer et de la renfermer en lui-même ; l'état étant alors en un si grand danger, que s'il avoit paru la moindre altération sur son visage, on auroit cru les affaires du roi entiérement ruinées. En effet, le comte de Fuensardalgne, après la prise de Chauny, avoit joint le duc de Lorraine ; ils avoient passé l'Aisne, ils avoient marché à Fismes, et alloient s'avancer vers la Marne, si le vicomte de Turenne ne s'y fût opposé. Mais ce général se tenant toujours vis-à-vis d'eux, pour observer leurs

mouvemens, fit si bien poster son petit corps de troupes, qu'en quelqu'endroit qu'ils se présentassent, il leur en fit partout une barrière impénétrable; de sorte que le comte de Fuensaldaigne fut contraint de retourner en Flandre avec son armée, de laquelle il détacha néanmoins six mille hommes, qu'il laissa au duc de Lorraine qui les lui demanda, en l'assurant qu'avec ce renfort il sauroit bien venir à bout de joindre l'armée du prince de Condé. Ainsi le duc de Lorraine se trouvant à la tête de seize mille hommes, manda au prince de Condé qu'il alloit tâcher de se poster encore une fois à Villeneuve-Saint-George, où il feroit faire un pont sur la Seine, par le moyen duquel leurs armées pourroient se joindre. Dans cette vue, il proposa quelques articles à la cour, se flattant qu'on ne prendroit pas si près garde aux mouvemens qu'il feroit faire à son armée, pendant qu'on traiteroit d'un accommodement avec lui; mais comme on y avoit déjà été trompé, le vicomte de Turenne observa ses démarches d'une manière qui lui fit bien voir qu'on ne faisoit aucun fond, ni sur ses propositions, ni sur sa parole. Ayant donc tenté en vain de passer la Marne aux environs de Lagny, de Meaux et de Château-Thierry, et sachant bien que le vicomte de Turenne n'oseroit pas s'éloigner beaucoup

de Pontoise, où étoit le roi, à cause du voisinage du prince de Condé, il alla passer la Marne vers Châlons, presque à l'extrémité de la Champagne, et redescendant ensuite entre cette rivière et la Seine, il s'avançoit à grandes journées par la Brie, se hâtant de gagner la hauteur de Villeneuve-Saint-George : mais le vicomte de Turenne ayant passé la Marne à Lagny, arriva à ce poste avant le duc de Lorraine, et s'y retrancha d'une manière à ne pas craindre qu'on osât l'y attaquer. Cependant comme en demeurant là, les deux armées ennemies pouvoient se joindre sans aucune opposition, on crut que le parti qu'il avoit pris auroit des suites très-fâcheuses pour lui. Le prince de Condé ne manqua point de venir avec son armée trouver le duc de Lorraine qui étoit à Montgeron.

Ils unirent leurs troupes ; ils délibérèrent sur ce qu'ils devoient faire ; et ne jugeant pas à propos d'attaquer le vicomte de Turenne de ce côté-là, où il leur auroit fallu passer la rivière d'Yerre devant lui, ils résolurent de s'y prendre comme il avoit fait lui-même, lorsque le duc de Lorraine occupoit ce même poste. Ils allèrent donc passer l'Yerre aux environs de Brunoy ; ils tournèrent autour de Grosbois, et vinrent se présenter en bataille dans la plaine qui est du côté de Charen-

ton. Ils avoient vingt mille hommes, et le vicomte de Turenne n'en avoit que huit mille. Néanmoins, lorsqu'ils eurent vu comment il avoit fortifié son camp, ils ne crurent pas pouvoir mieux réussir par cet endroit que par l'autre; et n'osant entreprendre de forcer ses retranchemens, ils résolurent de lui fermer tellement le passage de ce côté-là, qu'il ne pût se retirer que par l'une des deux rivières entre lesquelles il étoit resserré, et de profiter de l'avantage qu'ils auroient à l'attaquer dans sa retraite. Comme il n'avoit que vingt-huit escadrons de cavalerie, et qu'ils en avoient quatre-vingts, il leur fut aisé de lui barrer la plaine; ils s'approchèrent de lui à la portée du canon, ils se campèrent là, ils s'y retranchèrent, et, le tenant assiégé dans l'angle des deux rivières où il étoit, ils mandèrent à ceux de leur parti qui étoient à Paris, qu'ils avoient enfin réduit le vicomte de Turenne, ou à combattre, ou à mourir de faim dans son camp; qu'il ne leur pouvoit plus échapper, et que sa défaite étoit inévitable, et il n'y avoit personne qui ne le crût, et qui n'en jugeât ainsi. Tout le monde frondoit ouvertement la conduite de ce général, sur ce qu'il s'étoit laissé enfermer de cette manière; quelques-uns même l'accusoient d'intelligence avec les ennemis. Jamais la cour ne s'étoit vue si embarrassée: le roi

avoit encore une fois éloigné le cardinal Mazarin, pour faire cesser le prétexte de la guerre civile ; mais les ennemis n'en avoient que plus d'audace, regardant l'éloignement de ce cardinal comme un effet de la foiblesse du conseil, qui cédoit à la nécessité où ils avoient su le réduire. Le parlement avoit déclaré le duc d'Orléans lieutenant général du royaume, et le prince de Condé généralissime des armées de la couronne. Les ministres tremblans faisoient des offres excessives à ce prince, qui, se regardant déjà comme l'arbitre de tout, rejetoit bien loin tous les projets d'accommodement qu'on lui proposoit, quelque avantageux qu'ils lui fussent ; et jamais il n'avoit conçu de si hautes espérances, lorsque le vicomte de Turenne ne pouvant subsister plus long-temps dans son camp, où il y avoit déjà cinq semaines qu'il étoit, et voyant qu'il falloit nécessairement en déloger, se mit à observer les ennemis, comme s'il se fût promis quelque avantage dans son poste, sur les mouvemens de son armée. Il ordonna même à son avant-garde d'escarmoucher de temps en temps, pour leur faire croire qu'il vouloit en venir aux mains : il fit remplir de pieux de bois fichés en terre tout l'espace qu'il avoit dessein de laisser derrière lui, pour y embarrasser les ennemis, en cas qu'ils voulussent le poursuivre. Il fit faire plusieurs

ponts sur la rivière d'Yerre, et il fit défiler son armée si secrètement durant une nuit, qu'avant que les ennemis s'apperçussent d'aucun mouvement, il étoit déjà arrivé à Corbeil avec son artillerie et ses bagages. Cette retraite le combla de gloire, et couvrit de confusion les ennemis.

Peu de jours après, le duc de Lorraine s'en retourna en Flandre, et le prince de Condé se retira parmi les Espagnols. Les affaires ayant ensuite changé de face, la reine ramena le roi à Paris, où il fut reçu au milieu des acclamations et des applaudissemens du peuple; et elle y établit l'autorité royale avec tant de hauteur, qu'au premier ordre, le duc d'Orléans se retira à Limours, Mademoiselle à Saint-Fargeau, et tous les officiers du Parlement qui étoient suspects, aux divers endroits qui leur furent désignés pour exil. Le vicomte de Turenne fut toujours auprès de la personne du roi à son entrée dans Paris, mais il ne demeura pas long-temps à la cour; et sachant que le prince de Condé avoit pris Château-Porcien, Rethel, Mouson, Sainte-Menehould, Bar-le-Duc et quelques autres places, à la faveur desquelles il se flattoit d'hiverner en France, il résolut de recommencer la campagne, quoiqu'on fût dans la saison où les autres ont coutume de la finir. Il dit au roi en partant, qu'il espéroit empêcher les ennemis

mis de prendre des quartiers d'hiver dans le royaume. Il alla se remettre à la tête de l'armée avec le maréchal de la Ferté. Il s'avança du côté de la Lorraine, et sans s'amuser à toutes les petites places, où les ennemis avoient mis garnison pour l'arrêter, il marcha à eux dans le dessein de leur donner bataille. Il passa la Meuse, derrière laquelle étoit le prince de Condé, aux environs de Toul; et le prince de Condé se retira aussitôt à Commercy. Le vicomte de Turenne l'y poursuivit, et le poussant toujours devant lui, il le fit reculer de Commercy à Saint-Michel, de Saint-Michel à Damvilliers, et de Damvilliers encore plus loin dans le Luxembourg, où il le força de se retirer, et rabattant ensuite sur les petites places de la Lorraine, il les prit toutes à discrétion. Le cardinal Mazarin, apprenant ces succès, rentra dans le royaume, et vint trouver le vicomte de Turenne, comme il assiégeoit Bar-le-Duc, se flattant qu'on attribueroit à ses conseils les entreprises de ce général, et que cela le réconcilieroit peut-être avec les peuples, dont il étoit si prodigieusement haï. Le siége de Bar-le-Duc ne dura que sept jours, et après la prise de cette ville, le vicomte de Turenne marcha à Château-Porcien, dont il se rendit maître en six jours. Il est vrai que le prince de Condé avoit pris Vervins du-

rant le siége de cette dernière place : mais le vicomte de Turenne ne voulant laisser aux ennemis aucun poste en Picardie, mena son armée à Vervins, et cette place ne tint que douze heures, quoique la garnison fût de seize cents hommes. Il eût bien voulu enlever encore au prince de Condé, Rethel, Mouson et Sainte-Menehould, avant que de quitter la frontière; mais le froid excessif qu'il faisoit cette année, avoit tellement gelé la terre, qu'il fut impossible d'ouvrir la tranchée devant aucune de ces places.

Il s'en retourna à Paris avec le cardinal Mazarin, qui fut aussitôt rémis à la tête des affaires. Le roi donna le gouvernement du Limousin au vicomte de Turenne, et le fit ministre d'état, afin qu'il eût entrée au conseil pendant tout le temps qu'il resteroit à la cour.

Ce fut sur la fin de cet hiver que le vicomte de Turenne épousa mademoiselle de la Force. Elle étoit d'une des plus grandes maisons de la Guienne, et fille unique et héritière du maréchal duc de la Force : mais les qualités de l'esprit et du cœur étoient en elle fort au-dessus des avantages de la naissance et de la fortune. Les vertus que l'on a tant de peine à inspirer aux personnes de son sexe, à force d'instructions et d'exemples, sembloient être le fond même de son tempérament et

de son caractère. Elle avoit naturellement dans l'ame je ne sais quelle grandeur qui ne devoit rien à l'éducation. C'étoit l'esprit le plus élevé, et en même temps le plus docile. Elle possédoit les langues savantes, et avoit des connoissances qui passent de beaucoup la portée ordinaire des femmes, sans se croire pour cela au-dessus d'elles. Ses manières, quoique pleines de dignité, étoient toutes simples et toutes unies. Enfin, pour faire comprendre tout son mérite en deux mots, elle étoit véritablement digne d'être la femme du vicomte de Turenne.

Ce prince passa avec elle le printemps de cette année là; car comme nos troupes avoient fatigué durant presque tout l'hiver, nous ne pûmes nous remettre en campagne qu'au mois de juin. Il prévint néanmoins encore les ennemis; et sachant qu'une partie de leur armée étoit sur la Sambre et l'autre dans le Luxembourg, il s'alla mettre entre deux avec ses troupes; et ayant obligé par là les ennemis à faire un grand détour pour se joindre, il eut le temps de leur prendre Rethel, avant qu'ils pussent être assemblés. Il est vrai qu'alors, ayant trente mille hommes, et le vicomte de Turenne n'en ayant que douze mille, ils firent trembler la Picardie, sur les frontières de laquelle le prince de Condé vint se présenter, menaçant le

royaume d'une invasion générale. Il n'y avoit point de garnison dans la plupart des places ; et s'il y en avoit dans quelques-unes, c'étoit si peu de chose, qu'on n'y devoit faire aucun fond en cas de siége. Cependant, comme elles étoient également exposées, on ne savoit laquelle seroit la première attaquée : les ennemis pouvoient choisir, à leur gré, Corbie, Péronne, Ham, Saint-Quentin, Guise ou Noyon. Il auroit fallu jeter des troupes dans toutes ces places ; ce que le vicomte de Turenne ne pouvoit faire sans réduire son armée à rien, n'ayant que sept mille hommes d'infanterie. Dans cet état, il résolut de conserver son armée entière, de suivre le prince de Condé par-tout où il iroit, et de ne s'éloigner jamais plus de trois lieues des ennemis ; afin que s'ils venoient à assiéger quelque place, il pût être à portée d'en renforcer la garnison, et de choisir toujours, à trois lieues à la ronde autour de leur camp, l'endroit le plus avantageux pour s'y poster ; et c'est ce qu'il exécuta avec succès, durant toute cette campagne. Le prince de Condé vint plusieurs fois reconnoître son camp et son armée ; mais l'ayant toujours trouvé très-bien retranché, il ne jugea pas à propos de l'attaquer. Il voulut faire venir de Cambrai un grand convoi de vivres ; mais le vicomte de Turenne en ayant été averti,

passa promptement la Somme, et s'étant avancé avec cinq cents chevaux jusqu'à Bapaume, les ennemis qui étoient déjà sortis de Cambrai, n'osèrent passer outre, et y rentrèrent au plutôt avec leur convoi. Le prince de Condé détacha le comte de Duras avec trois mille chevaux, pour aller investir Guise; mais le vicomte de Turenne ayant aussitôt repassé la Somme, envoya dans Guise deux mille chevaux, qui y arrivèrent avec le comte de Duras, quoiqu'ils eussent la moitié plus de chemin à faire que lui. Le prince de Condé et l'archiduc Léopold, qui avoient joint depuis peu l'armée ennemie, voyant ainsi tous leurs desseins traversés, furent quinze jours à délibérer sans rien entreprendre; et après avoir tenu beaucoup de conseils, ils quittèrent enfin la Picardie, et marchant à grandes journées en Champagne, ils allèrent assiéger Rocroi, qui est la dernière ville frontière de cette province, du côté de la Flandre. Comme cette place est toute entourée de bois, et qu'il est impossible de la secourir quand elle est une fois investie, le vicomte de Turenne leur laissa faire le siége; et cependant nous allâmes prendre Mouson et Sainte-Menehould; de sorte que les ennemis furent entiérement chassés de la France, où il ne leur resta plus aucune place que Rocroi.

L'année suivante, le roi étant allé se

faire sacrer à Rheims, le cardinal Mazarin, pour donner de l'éclat à cette cérémonie, eut dessein de faire en même temps quelque conquête sur les ennemis, et le ressentiment qu'il avoit contre le prince de Condé lui ayant fait choisir Stenay, qui étoit la place de sûreté favorite de ce prince, Fabert eut ordre d'en faire le siége, et le vicomte de Turenne fut chargé du soin d'en empêcher le secours.

Le prince de Condé, piqué de ce qu'on s'attachoit à une ville qui lui appartenoit, et ne voyant pas jour à la pouvoir secourir, se proposa d'assiéger de son côté quelque place de réputation, dont la conquête pût le venger de la prise de Stenay, et même dédommager les Espagnols de toutes leurs pertes passées. Dans cette vue, il fit consentir l'archiduc Léopold au siége d'Arras, capitale du pays d'Artois, laquelle n'est qu'à quarante lieues de Paris; la place étoit déjà investie, qu'on ne pouvoit encore croire que les ennemis osassent former une pareille entreprise. Mondejeu, qui étoit gouverneur d'Arras, s'attendoit si peu à être assiégé, qu'il avoit envoyé toute sa cavalerie, à la réserve de cent maîtres, à de Bar, qui avoit ordre de se jeter, avec le camp volant qu'il commandoit, sur la frontière, dans la première ville des environs qui seroit investie; et il ne put rentrer dans Arras, où Mondejeu

se trouvoit avec deux mille cinq cents hommes de pied, et cent chevaux pour toute garnison. Le cardinal Mazarin, alarmé de cette entréprise, s'adressa au vicomte de Turenne pour y mettre ordre, lui offrant pour cela de faire lever le siége de Stenay, s'il avoit besoin des troupes qui étoient devant cette place. Mais le vicomte de Turenne, croyant qu'on pouvoit bien secourir Arras sans abandonner Stenay, en laissa continuer le siége, et commença par détacher le chevalier de Créqui et deux autres officiers, avec douze cents chevaux, leur ordonnant d'aller par divers endroits se jeter dans Arras, où ils entrèrent heureusement, et où il marcha après eux avec le maréchal de la Ferté. Les ennemis avoient trente mille hommes, et nous n'en avions que quatorze mille. Avec si peu de troupes, il n'étoit pas possible de les chasser de devant Arras à force ouverte. Aussi le vicomte de Turenne n'entreprit-il pas de les attaquer dans leurs lignes : il se proposa seulement d'empêcher qu'ils ne fissent venir des vivres d'aucun endroit, afin que, ne pouvant subsister devant la place, ils fussent obligés de lever le siége. Pour cela, il s'avança jusqu'à la vue de leur camp, auprès de Mouchy-le-Preux, entre la Scarpe et le petit ruisseau qui descend à Arleux. Le maréchal de la Ferté se campa sur le bord de la Scarpe; et le vicomte

de Turenne s'étant posté sur la hauteur de Mouchy, pour couper les vivres aux Espagnols du côté de Douay, de Bouchain et de Valenciennes, il envoya sur sa gauche le colonel d'Elpense à Bapaume, pour empêcher les ennemis de faire rien venir de Cambray ; et sur sa droite, le comte de Broglio à Lens, pour leur ôter la communication de Lille ; et le comte de Lillebonne à Pernes, pour barrer le passage à tout ce qu'ils auroient pu tirer d'Aire et de Saint-Omer : il s'empara des autres postes qui étoient entre eux, et des places dont ils pouvoient tirer leurs munitions; il se saisit des châteaux et autres lieux de défense des environs, tout autour d'Arras; il y logea quelques troupes, et il les fit si bien retrancher, qu'on ne devoit pas craindre que les ennemis les vinssent attaquer : il les resserra enfin, et il les bloqua, pour ainsi dire, tellement de tous côtés, que n'ayant plus la liberté de la campagne pour les fourrages et pour les convois, ils manquèrent bientôt de toutes choses. Dans cette extrémité, ils pressèrent leurs attaques le plus vivement qu'ils purent, pour emporter au plutôt la place ; mais ils n'en purent venir à bout. Toutes leurs ressources étoient dans un grand convoi, que le comte de Boutteville leur devoit amener du côté de Saint-Pol. Le vicomte de Turenne marcha aussitôt à ce poste,

et s'en saisit encore. On fit ce qu'on put pour enlever le convoi, et l'on empêcha bien les chariots de passer ; mais le comte de Boutteville ne laissa pas de trouver moyen de faire entrer de nuit, dans les lignes, un grand nombre de cavaliers, qui portoient en croupe des munitions : de sorte que les assiégeans s'étant remis à pousser leurs attaques avec de nouveaux efforts, Mondejeu fit savoir au vicomte de Turenne qu'il ne pouvoit plus tenir que très-peu de jours, et qu'il seroit bientôt forcé de se rendre, s'il n'étoit secouru. Le vicomte de Turenne savoit fort bien qu'il n'étoit pas aussi pressé qu'il le disoit ; mais voyant qu'on ne pouvoit plus désormais sauver la place qu'en secourant les assiégés, il résolut d'attaquer les lignes dès le lendemain. Néanmoins ayant appris, le soir, par un courrier du cardinal Mazarin, que Stenay capituloit, et qu'on lui alloit envoyer les troupes qui en avoient fait le siége, il jugea à propos d'attendre ce renfort, et cependant il alla reconnoître le camp des Espagnols. Il fit pousser toutes leurs gardes jusque dans leurs retranchemens, pour mieux découvrir l'état des lignes, et du terrein qui étoit devant : il visita tous les côtés du camp, pour donner également jalousie à tous les quartiers, et tenir les ennemis dans l'incertitude de l'endroit par où ils seroient attaqués ; et ce

fut en passant auprès du quartier du prince de Condé, que le duc de Joyeuse, qui étoit avec le vicomte de Turenne, fut blessé dans une escarmouche, d'un coup de carabine, dont il mourut.

Cette visite des lignes ayant fait juger aux ennemis qu'on avoit dessein de les attaquer, ils redoublèrent d'une part leurs efforts pour hâter la prise de la place ; et de l'autre, ils fortifièrent de nouveau leur camp, dans la crainte d'y être forcés. Ils avoient presque par-tout doubles fossés et doubles lignes. Celle de circonvallation avoit deux toises de largeur et neuf pieds de profondeur, avec des redoutes et des fortins d'espace en espace, et de l'artillerie dans toutes les embrasures. L'avant-fossé, qu'ils avoient fait faire au-devant de cette ligne, et qui régnoit tout autour, étoit large de neuf pieds, et profond de six. Ils ordonnèrent, outre cela, qu'on élevât des épaulemens par tout leur camp, pour se couvrir du canon de la ville, aussi bien que de celui de la campagne. Ils embarrassèrent tous les passages de chariots renversés, dont ils firent des espèces de barrières, et dans tout le terrein qui étoit entre la ligne de circonvallation et l'avant fossé, ils firent creuser douze rangées de puits, ou grands trous, de cinq pieds de profondeur, disposés en forme d'échiquier, avec de petites palissades,

élevées seulement d'un pied et demi hors de terre, dans les intervalles. Enfin, ils fortifièrent leur camp par toutes sortes de travaux et de retranchemens, et même par de nouveaux ouvrages qui jusque-là n'avoient point encore été usités. Tellement que l'attaque des lignes effrayoit toute l'armée; et que quand on vint à en parler, chacun en murmuroit tout haut comme d'une entreprise impossible. Cependant le maréchal d'Hocquincourt arriva avec les troupes de Stenay, et le vicomte de Turenne voulant faire revenir nos soldats de cette terreur dangereuse dont ils étoient prévenus, il les mena au mont Saint-Eloi, poste que les ennemis occupoient à une lieue de leur camp, et il s'en rendit le maître. Il se saisit avec la même facilité de l'endroit nommé le *camp de César*. Il fit attaquer divers autres postes, que les assiégeans tenoient autour de la place, et nos gens battirent par-tout, l'ennemi; de sorte que, demandant eux-mêmes qu'on les menât aux lignes, le vicomte de Turenne se disposa tout de bon à les attaquer.

Le prince de Condé, l'archiduc Léopold, le duc de Wirtemberg, les princes de Lorraine et de Ligne, les comtes de Fuensaldaigne, de Garsie et de Ligneville, les barons de Châtelet et de Briorde, et dom Ferdinand de Solis, partageoient toute la circonvallation par leurs différens

quartiers, et ils étoient convenus d'un signal, par le moyen duquel celui d'entr'eux qui seroit le premier attaqué avertiroit les autres, si toutefois on osoit les attaquer dans la situation où ils étoient; ce qu'ils avoient bien de la peine à croire. Néanmoins le vicomte de Turenne ayant concerté l'exécution de cette entreprise avec les maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté, il commença par disposer les choses de manière que si on ne venoit pas à bout de chasser les ennemis de devant Arras, on y fît du moins entrer un bon corps de troupes; et que si on ne pouvoit pas même forcer les lignes, chacun pût revenir dans son camp et y trouver une retraite assurée. Il fit avertir de son dessein Mondejeu, afin qu'il le secondât par ses sorties. Il régla que les trois corps donneroient tous trois sur un même front, et non point par des endroits séparés, parce qu'alors les uns s'attendant aux autres, on ne fait pas toujours tous les efforts qu'on pourroit faire soi-même pour forcer. Il voulut que l'attaque se fît de nuit, afin que l'ennemi ne voyant point de quel côté on viendroit l'attaquer, il n'osât dégarnir aucun endroit. Il commanda divers pelotons d'infanterie et plusieurs petites troupes de cavalerie, pour donner l'alarme de toutes parts aux environs des lignes, ayant résolu de faire partout de fausses attaques, pour couvrir

les véritables; et après avoir pris toutes les autres mesures et donné tous les ordres qu'il jugea nécessaires, les trois généraux, chacun à la tête du corps qu'il commandoit, commencèrent à faire défiler leurs troupes à l'entrée de la nuit. Le vicomte de Turenne étant à l'avant-garde avec le duc d'Yorck, fit prendre la marche par des lieux couverts, afin d'en dérober la connoissance aux ennemis. Il étoit deux heures après minuit quand on arriva aux lignes : on marcha le plus secrètement qu'on put. Néanmoins un coup de canon qu'on entendit du côté des Espagnols ne pouvant avoir été tiré que pour servir de signal, fit juger au vicomte de Turenne que nous étions découverts. C'est pourquoi, sans attendre le maréchal d'Hocquincourt, qui devoit combattre à sa droite, et qui s'étoit égaré par la faute de ses guides, il résolut de commencer aussitôt l'affaire avec le maréchal de la Ferté, pour ne pas laisser aux ennemis le temps de se reconnoître. Il envoya néanmoins auparavant quelques soldats autour de la circonvallation, portant de longs cordeaux garnis de mèches allumées, afin de faire croire aux Espagnols que c'étoient autant de mousquetaires qui les environnoient, et qui les alloient attaquer de tous côtés à la fois, et de les obliger par là à se tenir tous dans leurs quartiers, sans en affoiblir

aucun pour fortifier les autres. Après quoi, ayant mis son infanterie sur deux lignes, sa cavalerie derrière, et à la tête de tout quelques cavaleries détachées, pour fournir aux gens de pied les fascines et les outils dont ils pouvoient avoir besoin, il marcha au quartier de dom Ferdinand de Solis, où il s'étoit proposé de faire son attaque. L'avant-fossé fut comblé et passé en moins de rien. Il fit aussitôt jeter des claies sur tous les trous qui étoient entre l'avant-fossé et la ligne de circonvallation ; il fit arracher et enfoncer tout-à-fait les petites palissades qui étoient dans les espaces entre ces trous ; et franchissant tous les obstacles par lesquels les assiégeans avoient cru rendre leur camp inabordable, il arriva jusque sur le bord du fossé de la ligne. Il est vrai qu'en cet endroit les Espagnols firent une furieuse décharge sur nos gens ; mais cela ne servit qu'à nous faire pousser plus vivement l'attaque : on essuya le feu des ennemis, on se mit à combler le fossé avec les fascines. Les soldats du régiment de Turenne n'attendirent pas même qu'il fût comblé, ils se précipitèrent dedans, à la suite de leurs capitaines : on leur y jeta des échelles, avec lesquelles ils escaladèrent le retranchement ; et Fisica, capitaine dans ce régiment, ayant le premier gagné le haut du fossé, y planta le drapeau de sa compagnie, en criant : *Vive*

Turenne ! A ce cri, nos gens sentant redoubler leur ardeur, commencèrent, avec une émulation incroyable, à arracher les palissades à l'envi les uns des autres, à ébouler le parapet, et à renverser tous les travaux de la circonvallation. Le marquis de Bellefond fut le premier qui ouvrit un passage à la cavalerie, en forçant une barrière. Les lignes furent bientôt après percées et ouvertes en cet endroit : toute la cavalerie y trouva entrée à la pointe du jour. Il est vrai que le maréchal d'Hocquincourt n'étoit pas encore arrivé, et que le maréchal de la Ferté n'avoit pu venir à bout de forcer le côté qu'il avoit attaqué ; mais les troupes de ce dernier étant entrées à la suite de celles du vicomte de Turenne, on abattit les épaulemens et tous les ouvrages par lesquels les assiégeans avoient fortifié leur camp. Les Espagnols, saisis d'épouvante, abandonnèrent leurs retranchemens, avec le désordre et la confusion qu'on peut s'imaginer dans une pareille déroute. L'ennemi essuya toute la fureur du soldat victorieux, tout plia et prit la fuite devant nous, jusqu'aux généraux, à la réserve du prince de Condé, qui, voyant la plupart de nos soldats courir au pillage, vint avec les troupes de son quartier charger le maréchal de la Ferté, et poussa si vigoureusement tout ce qui étoit devant lui, qu'on vit l'heure

que par une révolution subite, il alloit faire changer la fortune de cette grande journée; le maréchal de la Ferté n'ayant plus d'autre ressource que celle de se jeter dans Arras pour se sauver. Lorsque le vicomte de Turenne fut averti des grands efforts que le prince de Condé faisoit de ce côté là, il y vint à la tête de son régiment de cavalerie, chargea les escadrons ennemis, les rompit entièrement, et les fit fuir dans un grand désordre. Le prince de Condé ne laissa pas de tourner la tête avec beaucoup de fierté, et de rallier plusieurs fois ses troupes devant nous; mais enfin le vicomte de Turenne le força à se retirer, comme les autres généraux. Il défit quelques-uns des escadrons que ce prince avoit laissés derrière lui pour faire sa retraite, et il auroit pu les tailler tous en pièces, s'il avoit eu plus de troupes pour les poursuivre; mais l'impatience de piller possédoit tellement nos gens, qu'il fut impossible de les mener plus loin que la circonvallation, et qu'on ne put de tout le jour rallier l'armée. Les ennemis perdirent en cette occasion près de sept mille hommes, qu'on leur tua, ou qu'on fit prisonniers : on leur prit soixante et quatre pièces de canon, deux mille chariots, six mille tentes, neuf mille chevaux, tous les équipages des officiers, et le bagage du reste de l'armée. De notre côté nous

n'y eûmes que trois ou quatre cents soldats de tués et quelques blessés. Le vicomte de Turenne y reçut un coup de mousquet, qui lui fit une contusion, et eut un cheval tué sous lui.

Le roi et le cardinal Mazarin qui étoient à Pérone, vinrent à Arras, exprès pour lui témoigner la reconnoissance qu'ils avoient du service important qu'il venoit de rendre à l'état. Ils laissèrent toute l'armée sous ses ordres, et ils emmenèrent les maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté avec eux à Paris. Pour perpétuer le souvenir d'un événement si mémorable, on frappa la médaille n°. 5.

On y voit deux victoires, qui mettent sur un trophée une couronne vallaire, semblable à celle que les Romains donnoient aux généraux d'armée qui avoient forcé les retranchemens des ennemis. La légende, *Perrupto Hispanorum vallo, castris direptis*, signifie : *Les lignes des Espagnols forcées, et le camp pillé.* L'exergue, *Atrebatum liberatum, M. DC. LIV. Arras secouru.* 1654.

L'heureux succès du secours d'Arras fut suivi de la prise du Quesnoy, et de celle de Clermont en Argonne, par où on finit la campagne.

L'année d'après, quoique l'armée des ennemis fût aussi nombreuse que la nôtre, nous ne laissâmes pas de prendre Landre-

cy, Condé, Saint-Guilain, et plusieurs autres villes et châteaux des environs, dont nous nous rendîmes maîtres, malgré les inondations qu'on avoit faites tout autour, et à la vue de toutes les troupes des Espagnols jointes ensemble. Car le prince de Condé vint souvent à la tête de son armée, pour nous faire lever le siége de devant ces villes; mais nous avions si bien pris nos mesures, que tous ses efforts se réduisirent à de légères escarmouches. Le vicomte de Turenne fit raser celles de ces places qui ne pouvoient nous être d'aucun usage; il fit fortifier les autres, et il les pourvut de vivres et de munitions; il se rendit maître de la campagne, et fit subsister son armée dans le pays ennemi.

Tous ces avantages remportés avec tant de facilité sur les Espagnols, portèrent l'année suivante le vicomte de Turenne à assiéger une de leurs plus importantes places. Dans cette vue, il marcha à Valenciennes avec son armée et celle du maréchal de la Ferté, qui étoit alors malade. Comme l'Escaut traverse cette place, il fit passer le marquis d'Uxelles, avec la moitié des troupes, à la droite de ce fleuve, et demeura avec le reste à la gauche. Il y jeta deux ponts, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la ville, pour la communication des deux armées, et les ennemis ayant lâché leurs écluses, pour

inonder là partie la plus basse du terrein où ses troupes étoient campées, il y fit faire une digue plus élevée que l'endroit le plus haut où l'eau pouvoit monter. Il fit saigner les réservoirs des assiégés; il fit creuser plusieurs canaux, pour faire écouler l'eau dans l'Escaut; et la digue étoit construite de manière qu'elle rejetoit dans Valenciennes la plus grande partie des eaux qui auroient pu entrer dans notre camp, et inondoit un faubourg et un quartier de la ville. Les Espagnols y voulurent jeter du secours; mais le vicomte de Turenne fit faire si bonne garde tout autour, qu'ils n'en purent venir à bout. Les lignes de circonvallation et de contrevallation ayant été faites, avec les ouvrages nécessaires pour la sûreté du camp, il fit ouvrir la tranchée en deux endroits, il poussa ses deux attaques avec toute la vigueur possible; et il en étoit déjà à la contrescarpe, lorsque le maréchal de la Ferté, qui n'étoit pas encore tout-à-fait guéri, vint au siége par ordre du cardinal Mazarin, qui voulut absolument qu'il y allât, peut-être parce qu'il étoit bien aise qu'il y eût toujours quelqu'un qui eût part aux entreprises du vicomte de Turenne, afin qu'il ne s'accréditât pas autant qu'il auroit fait, s'il n'en eût partagé la gloire avec personne. Quoi qu'il en soit, le maréchal de la Ferté étant arrivé devant Va-

lenciennes, il se mit à la tête de son armée, à la droite de l'Escaut où étoit son quartier. Comme ce quartier étoit celui où les ennemis pouvoient arriver le plus aisément, le vicomte de Turenne l'avoit fait fortifier par des lignes doublées et palissadées : mais le maréchal de la Ferté croyant qu'une seule ligne suffisoit, fit raser l'autre, et continua l'attaque que le vicomte de Turenne avoit fait commencer.

Cependant dom Juan d'Autriche, à qui le roi d'Espagne venoit de donner le gouvernement des Pays-Bas; voulant signaler son arrivée en Flandre, avoit ramassé toutes les milices du pays, et les ayant jointes à son armée, ainsi que quelques renforts qu'on lui avoit envoyés d'Allemagne, il étoit venu avec le prince de Condé se camper à la vue de Valenciennes, dans le dessein de secourir cette place.

Le vicomte de Turenne se doutant bien que les ennemis attaqueroient les lignes au quartier du maréchal de la Ferté, parce que ce quartier étoit le plus exposé, lui manda « que, s'il le vouloit, il lui en» verroit quatre ou cinq régimens. » Mais le maréchal de la Ferté recevant l'honnêteté du vicomte de Turenne comme il auroit fait une injure, lui envoya dire, « qu'il gardât ses troupes pour sa propre » défense; qu'il auroit peut-être autant » besoin de secours que lui, et qu'il lui

» offroit la moitié de son armée. » Le vicomte de Turenne eut beaucoup de chagrin de ce que ce maréchal prenoit la chose de cette manière. Prévoyant le préjudice qui en pouvoit arriver aux affaires du roi, il lui envoya faire encore une fois la même offre, en lui représentant le danger où il étoit : mais le maréchal de la Ferté ne fit que rire de ces avis, et ne daigna pas même tenir hors des lignes ni gardes, ni batteurs d'estrade, qui pussent l'avertir de l'approche des ennemis. Aussi la nuit suivante le prince de Condé et dom Juan d'Autriche étant venus l'attaquer, ils arrivèrent jusque sur le bord du fossé de son premier retranchement, sans avoir été découverts. Ils forcèrent la ligne, où ils ne trouvèrent presqu'aucune résistance, et firent prisonniers le maréchal de la Ferté, les comtes d'Estrées, de Gadagne et de Grandpré, lieutenans-généraux, plus de quatre cents officiers, et près de quatre mille soldats ; ce qui fut fait en moins d'un quart-d'heure : de sorte que le vicomte de Turenne, qui à la première alarme avoit couru au secours par-dessus la digue, fut à peine au bout, qu'il vit les ennemis qui s'avançoient déjà de ce côté là, pour le venir forcer. Il ordonna au même instant qu'on rompît la digue, et, les ayant arrêtés par là, il fit promptement revenir nos gens de la tranchée, retirer le canon

des batteries, charger les bagages, combler les lignes, et ayant fait défiler devant lui l'artillerie et les équipages, il alla former un camp sur le Quesnoy avec son armée, pour sauver cette place.

Le prince de Condé et dom Juan d'Autriche y marchèrent après lui, avec leurs troupes; et ne doutant point qu'il ne prît la fuite devant eux, ils avoient déjà commandé mille chevaux pour le poursuivre; de sorte que, lorsqu'ils furent arrivés assez près de lui pour découvrir son camp, ils furent fort étonnés de voir que les tentes y étoient dressées, qu'il avoit laissé tout ouvert, et qu'il les y attendoit de pied ferme. Il est vrai qu'à l'approche des ennemis, nos soldats, épouvantés, commencèrent à charger les bagages; mais le vicomte de Turenne ayant ordonné que personne ne sortît de son poste, et qu'on ne fît aucun retranchement, ni aucun autre travail devant le camp, il rassura toute l'armée par le peu de précaution qu'il prenoit. Pour désabuser les Flamands, à qui on avoit fait croire que nous n'avions plus de troupes en campagne, il envoya des partis jusqu'aux portes de Bruxelles; et sur le bruit qui couroit que les ennemis avoient dessein d'assiéger Condé ou Saint-Guilain, il jeta dans ces deux places mille cavaliers, qui y portèrent chacun un sac de farine en croupe. Un si gros détache-

ment, fait d'un aussi petit corps de troupes, en présence des ennemis qui étoient beaucoup plus forts que lui, donna une telle confiance à ses soldats, qu'ils ne respiroient plus que le combat : mais le prince de Condé et dom Juan d'Autriche n'ayant pas jugé à propos d'en venir aux mains avec nous, décampèrent les premiers, et tombèrent sur Condé qu'ils prirent, et dont ils firent démolir les fortifications ; après quoi ils allèrent assiéger Saint-Guilain. Mais le vicomte de Turenne, qui avoit eu le temps de ramasser les débris de l'armée du maréchal de la Ferté, ayant investi la Capelle où étoit le principal magasin des ennemis, le prince de Condé et dom Juan d'Autriche levèrent aussitôt le siége de Saint-Guilain, pour aller au secours de la Capelle. Ils s'approchèrent des lignes avec leur armée ; mais ils n'osèrent les attaquer ; et le vicomte de Turenne prit la place à leur vue.

La prise de cette ville arrivée sitôt après ce qui venoit de se passer à Valenciennes, et dans un temps où la cour sembloit désespérer des affaires, fut regardée en France comme un avantage très-considérable ; et pour conserver éternellement la mémoire d'un succès si peu espéré, on y frappa la médaille n°. 6.

On y voit la Fortune, qui d'une main tient une corne d'abondance, et de l'autre

un gouvernail, au haut duquel est une couronne murale. Les mots de la légende, *Fortuna redux*, signifient, *la Fortune de retour*; et ceux de l'exergue : *Capella capta*, M. DC. LVI, *prise de la Capelle*, 1656.

On félicita fort le vicomte de Turenne sur l'heureux événement de cette entreprise. On lui donna la charge de colonel-général de la cavalerie l'année suivante. On fit même plus pour lui; on lui accorda ce qu'il demandoit depuis long-temps, à savoir, qu'on ne le commît plus avec le maréchal de la Ferté : de sorte que le siége de Cambrai ayant été résolu, il y fut envoyé seul. Mais le prince de Condé ayant entrepris de jeter du secours dans la place, avant que nous eussions achevé nos lignes, et y étant entré lui-même avec vingt escadrons de cavalerie, on quitta ce dessein. Le maréchal de la Ferté eut ordre d'aller faire le siége de Montmédy, dans le Luxembourg, et le vicomte de Turenne de tenir la campagne, pour s'opposer à ce que les ennemis pourroient entreprendre. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche firent diverses marches et contre-marches, pour s'approcher de la place et y jeter du secours. Ils firent mine de vouloir assiéger la plupart des villes qui étoient aux environs, pour nous faire abandonner notre entreprise. Mais ils ne surent

surent faire prendre le change au vicomte de Turenne : il se présenta avec son armée par-tout où ils essayèrent d'aborder les lignes, et ils n'osèrent jamais l'attaquer. Il rompit toutes leurs mesures, il prévint tous leurs desseins, et malgré leurs stratagêmes et leurs efforts, la place fut enfin emportée par le maréchal de la Ferté.

Après la prise de Montmédy, le vicomte de Turenne alla assiéger Saint-Venant, ville située sur la Lys, dans le comté d'Artois. Le prince de Condé et dom Juan d'Autriche vinrent encore avec leurs troupes pour secourir cette place ; mais ayant été plusieurs jours devant nos lignes, sans avoir osé les attaquer, ils passèrent dans la Picardie, et ils assiégèrent Ardres, pour obliger le vicomte de Turenne à abandonner le siége de Saint-Venant. Il est vrai que le cardinal Mazarin ne lui ayant envoyé aucun argent pour la dépense de ce siége, il y avoit lieu de croire qu'il tireroit assez en longueur, pour que les ennemis eussent le temps de prendre Ardres : mais le vicomte de Turenne ayant fait couper sa vaisselle d'argent en morceaux, pour la distribuer aux soldats, il les engagea si bien à avancer les travaux, que le gouverneur de Saint-Venant demanda à capituler. Le vicomte de Turenne, sans attendre que la capitulation fût

réglée, détacha aussitôt de son armée quatre mille chevaux, et leur ordonna de marcher à Ardres, par les hauteurs d'Aire et de Saint-Omer, sachant bien qu'on ne manqueroit pas de tirer sur eux le canon de ces places, et que le prince de Condé et dom Juan d'Autriche, avertis de notre marche par le bruit du canon, se retireroient aussitôt de devant Ardres. En effet, ils levèrent le siége à l'approche de notre détachement, ils allèrent du côté de Bourbourg, et se retranchèrent entre les rivières d'Aara et de la Colme.

Le vicomte de Turenne vint à Ardres avec le reste de l'armée, après la prise de Saint-Venant, et voyant que les ennemis étoient si éloignés, il retourna du côté de la Lys, se saisit de la Mothe-aux-Bois, et fit raser ce château, qui incommodoit fort Saint-Venant; il marcha ensuite vers la Colme : il se rendit maître de Cassel et de Vate; il prit le fort rouge, les forts de Hennuyn, de Ruth, de Saint-Christophe, et la ville de Bourbourg. Il força le prince de Condé et dom Juan d'Autriche à se retirer avec leur armée sous le canon de Dunkerque. Il se rendit maître de Mardik, dont la prise allarma tellement les Espagnols, que dans la crainte que nous n'allassions assiéger Gravelines, ils levèrent leurs écluses, et inondèrent quatre lieues de pays autour de cette place; mais

la saison étoit trop avancée pour une pareille entreprise. Ainsi le vicomte de Turenne ayant mis son armée en quartier d'hiver, s'en retourna à la cour. Les ennemis, croyant profiter de son absence, assemblèrent quelques troupes, dans le dessein de reprendre Mardik ; mais ayant su que ce général étoit revenu sur la frontière, ils s'en retournèrent chez eux.

Pour transmettre aux siècles à venir la mémoire des principales actions d'une campagne si glorieuse, le roi fit frapper la médaille n°. 7.

On y voit la France qui d'une main tient une épée nue, et de l'autre un bouclier, pour faire entendre que durant cette campagne nous nous étions également signalés par l'attaque et par la défense. La légende : *Fines defensi et ampliati*, signifie : *Les frontières de la France défendues et reculées ;* et l'exergue : *Mardico et Fano Sancti-Venantii captis, Ardrâ obsidione liberatâ*, M. DC. LVII. *Mardik et Saint-Venant pris, et Ardres secouru*, 1657.

Cependant il y avoit déjà un an que le cardinal Mazarin et Cromwel, protecteur de la nouvelle république d'Angleterre, avoient fait un traité qui portoit que les François et les Anglois attaqueroient à frais communs les villes de Dunkerque et de Gravelines ; que la première de ces

places seroit pour l'Angleterre, et que l'autre resteroit à la France ; et comme Cromwel demandoit l'exécution de ce traité, d'un ton qui faisoit appréhender qu'il ne rompît avec nous, si on n'assiégeoit au plutôt Dunkerque, le vicomte de Turenne eut ordre de s'avancer de ce côté-là, pour voir ce qui s'y pourroit faire. Il n'y avoit personne qui ne regardât ce siége comme une entreprise chimérique ; car attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues et Gravelines, c'étoit être assiégé en faisant un siége, puisque ces villes environnent Dunkerque. L'attaquer au mois de mai, il n'y avoit point encore de fourrage sur la terre ; attendre plus tard, c'étoit donner le temps aux Espagnols de venir en corps d'armée défendre les abords de cette place, qui sont très-marécageux et tout entrecoupés de canaux, et par conséquent hasarder une bataille dans un terrein très-favorable pour les ennemis, et fort désavantageux pour nous. Néanmoins, comme les Espagnols faisoient de très-grandes offres à Cromwel pour l'engager à se joindre à eux, et qu'il s'agissoit de conserver ou de perdre une alliance si importante, le vicomte de Turenne résolut de tenter cette entreprise, quelque impossible qu'elle parût à tout le monde. Ayant donc tiré les troupes de leurs quartiers et assemblé son armée, il

marcha vers Dunkerque. A la nouvelle de cette marche, les ennemis lâchèrent toutes leurs écluses, de sorte que quand le vicomte de Turenne fut arrivé à Bergues, outre une espèce de lac que fait en cet endroit l'épanchement de la Colme, il trouva tout le pays couvert d'eau et rempli de marais et de waterganks. Il ne restoit pour tout passage que la digue qui va de Bergues à Dunkerque, chemin que les pluies de l'hiver avoient entiérement rompu, et qui se trouvoit même en quelques endroits inondé, comme toute la campagne qui étoit des deux côtés. Les Espagnols avoient deux grands forts sur cette digue pour nous en disputer le passage. Ils y avoient fait entrer deux mille hommes, et ces deux forts se défendoient mutuellement, étant à la portée du canon l'un de l'autre. Il y avoit un grand nombre de redoutes sur les rivières et sur les canaux : on ne pouvoit pas s'arrêter dans la marche, tout étant couvert d'eau ; et il falloit de nécessité emporter tout de suite les forts, les redoutes et les passages qui étoient fortifiés. Outre cela, le marquis de Leede, capitaine consommé dans l'art de défendre les places, et qui avoit défendu la ville de Dunkerque douze ans auparavant, lorsque le prince de Condé l'avoit assiégée, venoit de se jeter dedans avec tout ce qu'il y avoit de troupes dans le

voisinage ; et prétendoit non - seulement soutenir vigoureusement le siége de cette ville, mais encore nous empêcher d'approcher des environs, par le moyen des troupes qu'il avoit fait avancer en grand nombre sur la digue, et qu'il avoit envoyées vers les forts.

Tant de difficultés auroient pu rebuter le vicomte de Turenne ; mais il ne désespéra pas de les surmonter : et persistant dans la résolution d'exécuter son dessein, malgré les obstacles qui se présentoient de tous côtés, il passa la Colme, il ordonna qu'on fît un grand nombre de fascines, il les fit jeter sur le chemin, pour l'affermir et le raccommoder ; il fit en quelques endroits enfoncer dans l'eau des pieux qu'on couvrit de planches, afin que les cavaliers pussent passer dessus tenant leurs chevaux par la bride ; il fit combler plusieurs fossés ; il fit chercher les endroits du marais les plus hauts et les moins noyés ; il établit des passages sur les waterganks et sur les canaux ; il fit sonder par-tout le terrein : précautions, qui néanmoins ne servirent que pour le passage du bagage et du canon. Car l'ordre de s'avancer vers Dunkerque ne fut pas plutôt donné, qu'on vit tous les soldats, les armes hautes, marcher hardiment à travers les eaux débordées, et se presser à l'envi les uns des autres, à qui passeroit le premier, quoi-

qu'ils eussent l'eau jusqu'à la ceinture. Toutes les gardes des Espagnols prirent la fuite à notre approche, sans attendre que nous les poussassions. La plus grande partie des troupes qui étoient dans les forts et sur la digue, se sauva dans Dunkerque; le reste fut forcé après quelque résistance. Le vicomte de Turenne s'empara des redoutes, dans lesquelles les ennemis voulurent lui disputer le passage : il les chassa des réduits qu'ils gardoient sur les canaux, et arriva enfin devant Dunkerque avec son armée.

La ville de Dunkerque est située au milieu de ces collines de sable blanc, qui s'élèvent au bord de la mer Germanique, depuis Calais jusqu'à l'écluse, et qu'on appelle Dunes; nom qui vient du vieux mot *Dun*, qui, dans le langage des Celtes, signifioit un lieu élevé. Du côté du midi, elle est entourée de canaux et de marais; les Dunes sont également à son levant et à son couchant; et la mer qu'elle a au nord, et qui vient battre jusqu'au pied de ces Dunes dans son flux, laisse à sec par son reflux un espace de grève d'environ cinq cents pas, qui demeure découvert pendant la basse marée, et qu'on appelle *Lestrang*, du mot *Strang*, qui, dans la langue teutonique, signifioit *Rivage*, et qui signifie encore la même chose en Flamand. Les eaux noient toutes les terres

basses autour de la place ; il n'y avoit aux environs, ni couvert, ni bois, pour les hutes des soldats. Le vicomte de Turenne fut obligé de faire venir de Calais, par mer, tout ce qui étoit nécessaire pour les travaux du siége, et pour la subsistance de l'armée, des vivres, des fourrages, des outils, des palissades, et jusqu'à des fascines, dont on avoit besoin pour affermir les retranchemens qu'il falloit faire aux Dunes, dans un terrein sablonneux, et qui s'éboule aisément. Lorsque toutes ces choses furent arrivées, il fit travailler aux lignes ; il les fit commencer sur le bord de la mer, au pied des Dunes, qui sont au-devant de Dunkerque ; d'où passant par-dessus ces Dunes, elles alloient gagner, en tournant autour de la place, les canaux de Furnes, du Honscote, de Bergues, de Bourbourg, de Mardik ; et passant sur les autres Dunes qui sont au couchant de la ville, elles aboutissoient à Lestrang ; faisant ainsi, dans leur contour, une espèce de croissant, qui avoit la mer à son ouverture. Cromwel, en exécution du traité fait avec nous, envoya de ce côté-là une armée navale, pour empêcher qu'on ne jetât du secours dans la place par cet endroit ; de sorte que la ville de Dunkerque se trouva entiérement investie par mer et par terre. Néanmoins, pour clorre tout-à-fait notre camp, il nous restoit encore

à fermer Lestrang : cette étendue de près d'un quart de lieue, qui, demeurant à sec durant six heures chaque jour et chaque nuit, laissoit aux ennemis un chemin facile pour venir à Dunkerque, ou de Nieuport du côté du levant, ou de Gravelines du côté du couchant. Pour leur barrer ces deux passages, le vicomte de Turenne résolut de faire deux estacades par le travers de Lestrang, c'est-à-dire, depuis le pied des Dunes où finissoient nos lignes, jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses. Il fit donc enfoncer très-profondément dans la grève de gros pieux, qui sortoient neuf pieds hors de la terre : il les fit lier ensemble d'une chaîne de fer doublement entrelacée : il fit faire derrière ces pieux, une espèce de barrière de tous les caissons de l'armée qu'on rangeoit le long de l'estacade, quand la mer descendoit, et qu'on ôtoit avec les chevaux lorsqu'elle commençoit à remonter : enfin, pour s'assurer tout-à-fait de Lestrang, il fit échouer dans le sable, derrière ces caissons, plusieurs barques et chaloupes armées, dont le canon défendoit les bords de l'estacade, et pour surcroît de précaution, il faisoit garder les bords de la mer par une partie de sa cavalerie durant toute la nuit. Après ces mesures prises, il n'y avoit plus rien à craindre, sinon que les Espagnols ne se sai-

sissent de quelques Dunes fort hautes qu'on n'avoit pas pu enfermer dans notre circonvallation, parce qu'elles en étoient un peu trop éloignées ; et comme du sommet de ces Dunes on voyoit à découvert nos troupes, le vicomte de Turenne les occupa et y fit faire des retranchemens. Tous ces travaux étant finis, et les six mille Anglois, que le commandant de l'armée navale avoit fait débarquer, s'étant joints à notre armée sous les ordres de mylord Lockart, on distribua les postes aux officiers généraux ; on fit plusieurs ponts sur les canaux pour la communication des quartiers : le vicomte de Turenne fit ouvrir la tranchée, et le cardinal Mazarin amena le roi avec toute la cour au spectacle de cette grande entreprise. On fit d'abord deux attaques, à l'une desquelles on employa les François, et à l'autre les Anglois. Le vicomte de Turenne ne se coucha point les premières nuits, pour mieux disposer toutes choses par lui-même ; et ses neveux le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne, qu'il avoit amenés cette année-là en campagne avec lui, le suivirent par-tout.

Durant les premiers jours du siége, il se fit plusieurs sorties où les assiégés, qui vinrent plusieurs fois attaquer les assiégeans en grand nombre et fort vigoureusement, furent toujours repoussés par

plus grand nombre et avec une pareille vigueur. On pressoit vivement les attaques ; on avançoit les travaux avec ardeur ; on avoit même enlevé quelques palissades sur le glacis, et quelques traverses dans le chemin couvert ; et l'on étoit tout prêt à se loger sur la contrescarpe.

Cependant les Espagnols n'eurent pas plutôt apris que Dunkerque étoit investi, qu'ils résolurent de secourir cette place, à quelque prix que ce fût : ils levèrent un subside particulier sur tous les peuples de la Flandre pour l'exécution de ce dessein. Ils convoquèrent le ban et l'arrière-ban ; ils tirèrent toutes les garnisons des places ; ils rassemblèrent toutes leurs troupes, comme s'il se fût agi de la conservation ou de la perte entière des Pays-Bas ; si bien qu'en très-peu de temps ils formèrent la plus nombreuse armée qu'ils eussent encore eue sur pied. Le prince de Condé et dom Juan d'Autriche, à la tête de cette armée, qui s'étoit assemblée aux environs de Nieuport, s'avancèrent vers Dunkerque, et le maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit jeté depuis peu dans leur parti, s'étant approché trop près de nous, en nous venant reconnoître, fut tué d'un coup de mousquet par quelques soldats avancés.

Dès que le vicomte de Turenne sut que les ennemis venoient à nous, il les alla

reconnoître, et ayant vu que toute leur armée étoit déjà en deçà de Furnes, marchant au milieu des Dunes pour nous venir attaquer, il résolut de les prévenir. Il s'en retourna promptement devant Dunkerque; il laissa un nombre suffisant de troupes pour garder le camp et les tranchées. Il voulut expliquer à milord Lockart les raisons qu'il avoit d'aller combattre les ennemis; mais ce général le pria de ne s'en point donner la peine, disant qu'il s'en rapportoit bien à lui, et qu'il s'informeroit de ces raisons après la bataille s'il en revenoit. Il emmena donc les Anglois avec le reste de l'armée; et marchant au milieu des Dunes, du côté d'où venoient les Espagnols, il fit tant de diligence, qu'il arriva à la portée du canon de leur armée, avant qu'ils sussent que nous fussions sortis de nos lignes. Les ennemis furent bien surpris de nous voir si près d'eux; ils ne s'étoient avancés vers Dunkerque que pour donner courage aux assiégés; ils n'avoient point encore leur canon, et ils avoient fait leur compte de n'en venir aux mains que lorsqu'il seroit arrivé: mais le vicomte de Turenne, voulant les attaquer dès le lendemain, se saisit des plus hautes Dunes qui étoient aux environs, et employa la plus grande partie de la nuit à les fortifier par des retranchemens. Il dressa l'ordre de bataille tout prêt,

et ayant pourvu à la sûreté des bagages et à la garde du camp, il se coucha dans le sable d'une Dune, enveloppé de son manteau, et dormit ainsi jusqu'à la pointe du jour, qu'il monta à cheval pour ranger son armée.

Il composa sa première ligne de dix bataillons et de vingt-huit escadrons de cavalerie, quatorze à l'aile droite et quatorze à l'aile gauche, et le canon étoit à la tête. La seconde ligne étoit de sept bataillons et de dix-huit escadrons de cavalerie, neuf à la droite, et les neuf autres à la gauche. Quatre escadrons de gendarmes étoient derrière la première ligne pour soutenir l'infanterie du corps de bataille; et les six escadrons de cavalerie, qui faisoient la réserve, furent placés à une assez grande distance, derrière toute l'armée, afin qu'ils fussent à portée de secourir même nos troupes devant Dunkerque, en cas de besoin. Sa première ligne occupoit, par son front de bandière, tout le travers des Dunes, avec la prairie qui est à droite, et Lestrang qui est à gauche; c'est-à-dire, tout cet espace qui est depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes, et qui a plus d'une lieue d'étendue. Comme la pente des Dunes est assez douce, on y rangea les bataillons et les escadrons, à leur distance et à leur mesure naturelle. Les lignes, à la vérité,

étoient haut et bas, suivant la disposition du terrein : mais, malgré son inégalité, elles étoient dressées avec tant de justesse, qu'elles paroissoient avoir été tirées au cordeau. Le vicomte de Turenne donna l'aile droite à commander au marquis de Créquy, l'aile gauche au marquis de Castelnau, et le corps de bataille aux marquis de Gadagne et de Bellefond ; et pour lui, il se mit au centre de l'armée. Le comte de Schomberg, les marquis d'Humières et de Varennes, et le baron d'Equancourt, qui faisoient la fonction de lieutenans-généraux, furent distribués aux postes où ils devoient être employés. Le général Lockart commanda les Anglois ; le comte de Ligneville, les Lorrains ; le comte de Soissons, les Suisses, dont il étoit colonel-général ; le marquis de la Salle, les gendarmes ; et le marquis de Richelieu, le corps de réserve. Le comte de Bussi-Rabutin y fit sa charge de mestre-de-camp-général de la cavalerie. Le duc de Bouillon, grand chambellan de France, et son frère le comte d'Auvergne, servirent par ordre du vicomte de Turenne, à la tête de son régiment d'infanterie, comme simples volontaires, quoique le duc de Bouillon eût un régiment à lui.

Quant aux ennemis, le prince de Condé et dom Juan d'Autriche, firent aussi met-

tre leurs troupes en ordre, avec toute la diligence possible, y employant tous les officiers généraux, qui eurent bien de la peine à en venir à bout dans un terrein si extraordinaire. Ils ne firent, à proprement parler, de toute leur armée, qu'un corps de bataille sans ailes. Ils mirent sur une seule ligne toute leur infanterie, soutenue par quatre lignes de cavalerie qui étoient derrière. Ces lignes n'avoient pas plus d'étendue que le travers des Dunes, et n'alloient que jusqu'au bord de Lestrang d'un côté, et jusqu'au commencement de la prairie de l'autre. Les généraux n'avoient osé mettre des troupes sur Lestrang, comme nous y en avions, parce que le vicomte de Turenne avoit fait avancer vis-à-vis l'endroit où l'on auroit pu les placer, une partie des vaisseaux Anglois, qui avoient ordre de faire feu contre tous les Espagnols qui paroîtroient sur le rivage. Dom Juan d'Autriche prit le commandement de la droite qui regardoit la mer. Il avoit pour lieutenans-généraux, le duc d'Yorck, qui avoit été obligé de sortir de France, et le duc de Glocester, tous deux frères du roi d'Angleterre; dom Estevan de Gamarre et le marquis de Caracene. Il s'étoit saisi d'une Dune, qui étoit de cent pas plus avancée vers nous que les autres; cette Dune étoit très-haute et très-escarpée; il y avoit posté un de

ses bataillons, et il en avoit fait avancer un autre derrière pour le soutenir. Le prince de Condé eut le commandement de la gauche de l'armée qui étoit du côté de la prairie que le canal de Furnes traverse, et qui est toute entre-coupée de petits fossés. Ce prince fit aisément la communication de ces fossés et du canal, sur lequel il fit faire cinq ponts avec des barques. Comme sa cavalerie ne pouvoit être employée dans la prairie, à cause des fossés, il la rangea dans l'espace qui est depuis le pied des Dunes jusqu'à ces fossés, sur sept lignes plus ou moins longues, selon la disposition du terrein. Il mit dans un lieu un peu plus couvert, devant sa cavalerie, un de ses bataillons; et il joignit tous les autres à ceux de dom Juan, pour achever de former cette grosse ligne d'infanterie, qui étoit à la tête de l'armée Espagnole. Il avoit sous lui, pour lieutenans-généraux, les comtes de Coligny, de la Suze, de Meilles, de Guitaud, de Persan et de Bouteville; et pour maréchaux de camp, les marquis de Ravenel, de Romainville et de Rochefort.

Fin du Livre troisième.



HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE QUATRIÈME.

LES choses étant en cet état, et les deux armées n'étant éloignées que d'un quart de lieue l'une de l'autre, le vicomte de Turenne commença par canonner celle des ennemis. Comme ils n'avoient point de canon, et qu'à cette distance nous pouvions leur tuer beaucoup de monde avec le nôtre, sans qu'ils pussent nous blesser personne, il semble qu'ils auroient dû s'approcher au plutôt de nous, pour ne pas souffrir la perte que leur causoit notre artillerie dans cet éloignement, et rendre la partie égale. Néanmoins, se contentant de resserrer leurs rangs à mesure que notre canon les éclaircissoit, ils ne firent aucun mouvement pour s'avancer vers nous, soit qu'ils fussent absolument résolus à ne point engager la bataille, qu'ils n'eussent leur canon, ou qu'ils prétendissent tirer de

grands avantages de la confusion où ils croyoient que nous ne pouvions nous empêcher de nous mettre en marchant. Quoi qu'il en soit, le vicomte de Turenne, voyant qu'ils demeuroient immobiles dans leurs postes, fit avancer son armée. Il n'y avoit qu'une heure qu'il faisoit jour, et il n'étoit encore que cinq heures du matin. Il ordonna aux marquis de Créquy et de Castelnau, qui étoient à la tête des escadrons de nos deux ailes, de modérer leur ardeur dans les approches, et de ne commencer le combat que lorsque l'infanterie seroit arrivée, et pourroit donner en même temps que la cavalerie. On monta et on descendit plusieurs fois dans les dunes : à chaque fois que le canon se trouvoit sur les hauteurs, on en tiroit quelques volées sur l'armée ennemie, et l'on fit ainsi quatre ou cinq décharges durant la marche. On alloit au petit pas, afin de pouvoir garder les rangs dans un terrein si inégal : on étoit souvent obligé de s'attendre les uns les autres, pour les redresser; de sorte qu'on mit trois heures à faire le quart de lieu qui étoit entre nous et les ennemis ; le vicomte de Turenne reconnoissant toujours davantage leur disposition, leur contenance et leurs forces, à mesure qu'on approchoit plus près d'eux. Il étoit huit heures quand on fut tout-à-fait en présence. Alors le vicomte de Turenne ayant fait

remettre en ordre ce que la marche avoit dérangé, il se montra à tous les corps de l'armée avec un air de gaieté qui inspire de la confiance à tout le monde, et il fait marcher aux ennemis. Comme les Anglois, par le rang qu'ils avoient dans notre première ligne, se trouvèrent justement vis-à-vis de cette haute dune que les Espagnols avoient occupée, et qui étoit plus avancée vers nous que les autres; lorsque dans la marche ils furent arrivés au pied, le vicomte de Turenne envoya prier le général Lockart de s'en rendre le maître. Il donna ordre en même temps au marquis de Crequy, de charger les ennemis avec son aile droite; et au marquis de Castelnau, de marcher le long de Lestrang, et de se replier sur les ennemis pour les prendre en flanc, s'il pouvoit, avec son aile gauche. Les Anglois montent aussitôt avec ardeur; la dune se trouve toujours de plus en plus escarpée vers le haut: ils gravissent dans le sable, et les rangs de derrière soutenant ceux qui sont devant avec la crosse du mousquet, ils se poussent l'un l'autre vers la cime: à mesure qu'ils en approchent davantage, les Espagnols les renversent à coups de piques: la résistance irrite le courage des Anglois; ils grimpent de tous les côtés avec acharnement; ils s'accrochent aux armes même des ennemis; ils saisissent la pointe des

hallebardes dont on veut les percer, et ils s'en aident pour monter. Ils arrivent enfin sur le sommet de la dune, ils y plantent leurs drapeaux, et ils en précipitent les Espagnols. Notre infanterie se joint aux Anglois au-delà de cette dune, et le régiment de Turenne, s'étant avancé hors de la ligne, chargea vigoureusement deux bataillons des Espagnols, et les rompit. Ces deux bataillons prirent la fuite avec tant de désordre, qu'ils entraînèrent avec eux la cavalerie qui devoit les soutenir; et le lieutenant-colonel du régiment de Turenne fut blessé à mort dans cette action, entre le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne.

Cependant le marquis de Castelnau ayant, selon l'ordre du vicomte de Turenne, fait marcher le long de Lestrang la cavalerie de l'aile qu'il commandoit, prit non-seulement en flanc les ennemis, mais se jeta brusquement entre leur première et leur seconde ligne; et ayant ainsi coupé leurs rangs, les prend à revers, les charge de tous les côtés, et les jette dans une très-grande confusion. Tous ceux qui pouvoient encore s'enfuir, se sauvèrent. De ceux de la première ligne, qui ne le pouvoient pas, on fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre, et on passa les autres au fil de l'épée.

Le vicomte de Turenne s'étoit toujours

tenu jusque-là au centre de l'armée, d'où il envoyoit par-tout ses ordres et des troupes, suivant les besoins. Il observoit du haut des dunes tout ce qui se passoit; et voyant que le marquis de Créquy s'engageoit trop avant au milieu des ennemis, il courut aussitôt de ce côté-là. Ce marquis avoit d'abord fait plier l'aile gauche, qu'il avoit eu ordre d'attaquer, et il l'avoit même poussée près de quatre cents pas devant lui : mais comme il n'étoit suivi que par quatre escadrons, les Espagnols ayant reconnu le peu de gens qu'il avoit avec lui, l'eurent bientôt ramené battant jusqu'au front de notre aile droite. Le prince de Condé, qui avoit coutume de pousser les succès aussi loin qu'ils pouvoient aller, voulut tirer avantage de celui-ci; et s'étant mis à la tête d'un grand corps de cavalerie, avec les officiers généraux et toutes les personnes de qualité de son armée, il chargea vigoureusement le marquis de Créquy; il rompit même quelques-uns de nos rangs; et peu s'en fallut que, perçant à travers notre armée, il ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, et ne secourût la ville assiégée, après avoir perdu la bataille. Mais le vicomte de Turenne, étant venu justement dans ce temps-là pour soutenir le marquis de Créquy, mena lui-même à la charge les escadrons de notre aile droite, enveloppa presque entiérement ceux du princ-

de Condé ; et les prenant tout à la fois par la tête et par les deux flancs, fit faire une si furieuse décharge sur ce corps de cavalerie, qu'il l'ouvrit en plusieurs endroits. Il y fit entrer aussitôt le comte de Bussy, avec des troupes fraîches. Les ennemis tombent de toutes parts, ou morts, ou blessés, ou démontés, sous le feu de nos gens ; tout plie, tout se renverse. Le prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons ; mais, ayant toujours été rompus par le vicomte de Turenne, ils se lassent enfin de revenir tant de fois à la charge. Le prince s'avance encore une fois vers nous pour redonner du courage à ses soldats : il s'expose même beaucoup plus qu'il ne l'auroit dû, croyant leur inspirer par émulation quelque désir de gloire ; mais il n'en sauroit venir à bout. Tous ses gens rebutés l'abandonnent, à la réserve des seigneurs François, qui, fiers d'avoir ce prince à leur tête, ne savent ce que c'est que de se ménager. Cependant le vicomte de Turenne, poussant toujours avec la même vigueur le prince de Condé, l'approcha enfin de si près, que le cheval de ce prince fut tué dans une décharge : Groussoles, l'un de ses gentilshommes, lui donne aussitôt le sien aux dépens de sa liberté, ayant été fait prisonnier, ainsi que les comtes de Meilles, de Coligny, de Bouteville, et le marquis de Romainville,

qui se sacrifièrent pour favoriser la retraite du prince, et sauver sa personne. Comme cette défaite de l'aile gauche des ennemis arriva presqu'aussitôt que celle de l'aile droite, on vit aussi toute leur armée se retirer presque en même temps. Le vicomte de Turenne commença par renvoyer le marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la réserve, afin que, par ce renfort, les troupes qui y étoient restées, fussent en état de s'opposer aux sorties que les assiégés pourroient faire. Il se mit ensuite à poursuivre les ennemis. Ils abandonnent par-tout leurs postes devant nous; on les chasse de toutes les hauteurs, et on les suit la pique et l'épée dans les reins à leur descente au bas des dunes, et jusque dans les fonds où ils auroient pu se rallier. Les ennemis sont réduits à chercher leur salut dans la fuite, ou dans la compassion de nos soldats.

Les Lorrains font prisonniers ceux qui veulent se rendre : les Anglois font main-basse sur tout, et ne veulent faire quartier à personne. Presque tous les officiers de l'armée du prince de Condé avoient été pris; mais le François, né humain et généreux, les laissa aller pour la plupart. On poursuivit les ennemis jusqu'aux portes de la ville de Furnes, derrière laquelle ils se retirèrent. On fit plus de quatre mille prisonniers; on mit leur cavalerie en dé-

route ; la meilleure partie de l'infanterie fut défaite, et toute leur armée tellement dissipée et détruite, qu'à peine purent-ils mettre six mille hommes ensemble, pendant le reste de la campagne. Pour ce qui est de nous, nous n'y eûmes que très-peu de soldats tués ou blessés. Le vicomte de Turenne ne suivit pas l'armée Espagnole plus loin. Voulant retourner au plutôt au siége, il rallia les troupes qui s'étoient un peu dispersées ; il renvoya au prince de Condé douze de ses gardes ; il donna ordre qu'on menât le reste des prisonniers où on devoit les conduire : il fit descendre devant Dunkerque, par le canal de Furnes, les barques chargées de munitions, que les ennemis avoient fait venir avec eux par ce canal pour leur subsistance, et il rentra avec l'armée dans son camp. Chacun y prit son premier poste : le vicomte de Turenne y passa la nuit à cheval, crainte de surprise, et fit commencer quelques sapes, qui servirent le lendemain pour les approches : on les poussa avec cette confiance et cette fierté que donne une victoire remportée. Les assiégés, de leur part, quoique sans espérance de secours, se défendoient toujours avec la même vigueur ; et l'on fut encore trois jours à prendre la contrescarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille.

De notre côté, le marquis de Castelnau

reçut

reçut une blessure, dont il mourut quelques jours après, avec la triste consolation d'avoir été maréchal de France, lorsqu'il fut abandonné des médecins, et qu'on sut qu'il n'en pouvoit plus réchapper. Du côté des ennemis, le marquis de Leede fut blessé à mort, le deuxième jour après notre retour au siége. Enfin, tous les dehors ayant été emportés, et nos troupes étant logées au pied du dernier ouvrage, la ville se rendit le septième jour après la bataille, et le dix-huitième depuis l'ouverture de la tranchée, et le roi y entra comme en triomphe.

Pour conserver à la postérité la mémoire de cette importante conquête, et celle de la victoire des dunes, qui l'avoit précédée, on frappa les deux médailles nos. 8 et 9.

La première fait voir une victoire, qui, le caducée en main, marchoit sur les ennemis terrassés. Ces mots de la légende : *Victoria Pacifera*, signifient : *La Victoire apportant la Paix*. Ceux de l'exergue : *Hispanis cæsis ad Dunkercam*, M.DC.LVIII : *Les Espagnols défaits près de Dunkerque*, 1658.

La seconde représente une autre victoire, qui tient un bouclier, où sont les armes de la ville de Dunkerque. La légende : *Dunkerca iterùm capta*, signifie : *Dunkerque prise pour la seconde fois.* A l'exergue est la date de 1658.

Ces deux actions étoient si grandes, et

le mérite de les avoir faites avoit quelque chose de si flatteur, qu'il ne faut pas s'étonner si le cardinal Mazarin témoigna une si ardente envie de faire croire dans le monde qu'il en étoit l'auteur, et que la gloire lui en étoit due. En effet, il découvrit sur cela toute sa foiblesse au comte de Moret son favori; et il le chargea de négocier cette affaire auprès du vicomte de Turenne, auquel il l'envoya. Le comte de Moret avoit ordre d'engager ce général à écrire une lettre, par laquelle il témoignât que c'étoit le cardinal Mazarin qui avoit conçu le dessein du siége de Dunkerque, et donné le plan de la bataille des Dunes, et qu'on n'avoit exécuté en campagne que ce que ce ministre avoit projeté dans son cabinet. On lui avoit recommandé de manier adroitement cette affaire, et d'insinuer plutôt les choses que de les dire. Le comte de Moret qui savoit que c'eût été le vrai moyen d'échouer auprès du vicomte de Turenne, naturellement ennemi des détours et des artifices, lui dit tout franchement ce que le cardinal Mazarin souhaitoit de lui, l'assurant qu'en cas qu'il voulût mettre à prix cette complaisance, la passion du cardinal sur cela étoit si vive, qu'il n'y avoit rien qu'il n'accordât pour se satisfaire. Le vicomte de Turenne ne balança point sur la réponse qu'il devoit faire à une pareille proposition. Il dit au comte de Moret que le car-

dinal Mazarin pouvoit se servir de tels moyens qu'il lui plairoit pour faire croire qu'il étoit un grand général d'armée ; qu'il n'empêcheroit point qu'on ne le crût : mais que pour la lettre qu'il lui demandoit, il seroit très-fâché de fournir quelque titre qui pût autoriser une chose contraire à la vérité.

Cette réponse étoit mortifiante pour le cardinal Mazarin ; néanmoins il ne pouvoit s'empêcher de rendre justice au mérite du vicomte du Turenne ; il admiroit son désintéressement ; il le regardoit comme le seul homme qui pût le soutenir dans une révolution de fortune ; et il tâchoit, par toutes sortes de moyens, de former des liaisons avec lui. Il n'étoit pas trop bien dans l'esprit du duc d'Anjou, qui étoit alors l'héritier présomptif de la couronne : de sorte que voyant le roi réduit à l'extrémité par la maladie dont il fut attaqué en ce temps-là, il envoya encore le comte de Moret au vicomte de Turenne, pour savoir s'il pouvoit compter sur lui, en cas que le roi vînt à mourir. Le comte de Moret, ayant proposé la chose au vicomte de Turenne, ce général lui dit, avec sa sincérité accoutumée, « que comme il » croyoit que c'étoit du bien et de l'intérêt » de l'état, que le cardinal Mazarin restât » dans son poste, il pouvoit l'assurer que, » si le duc d'Anjou parvenoit à la cou- » ronne, il lui présenteroit très-fortement

» combien il seroit dangereux d'ôter le
» soin des affaires à un ministre aussi éta-
» bli que l'étoit alors ce cardinal. » On auroit bien voulu qu'il eût promis d'employer son armée pour le maintenir dans le ministère ; et le comte de Moret fit pour cela tout ce que sauroit faire un négociateur affectionné et habile : mais le vicomte de Turenne ne voulut jamais s'engager à autre chose qu'à ce qu'il avoit promis d'abord. Ainsi le cardinal Mazarin fut dans de grandes inquiétudes tant que le roi fut en danger ; mais le roi recouvra enfin sa santé.

Le vicomte de Turenne, qui avoit suspendu l'exécution de ses desseins, à cause de la maladie de ce prince, en poursuivit le cours sitôt qu'il reçut la nouvelle de sa convalescence. Depuis la reddition de Dunkerque, il s'étoit rendu maître, en moins de huit jours, du fort de Linck, et des villes de Bergues, de Furnes et de Dixmude. Après cela il favorisa la prise de Gravelines, en couvrant l'armée qui en faisoit le siége. De Gravelines, il va passer la Lys à Deynse ; il se saisit du château de Graves sur l'Escaut ; il marche à Oudenarde ; il trouve en chemin le comte de Chamilly, à qui le prince de Condé avoit donné ordre de se jeter dedans avec trois régimens ; il enlève ce comte et la moitié de ses troupes, et se rend maître de la ville.

Après la prise d'Oudenarde, le vicomte de Turenne marche à Menin, pour passer la Lys, et aller assiéger Ypres; et ayant rencontré sur sa route le prince de Ligne, qui conduisoit trois mille hommes à Tournay, il les attaque, et il en fait deux mille cinq cents prisonniers. Il force les habitans de Menin à laisser passer son armée sur le pont; il enlève outre cela un régiment de dragons, que dom Juan d'Autriche envoyoit dans Ypres, et réduit cette grande ville à capituler en cinq jours de siége; après quoi il prend encore Commines, Gramont et Ninove; et maître de tout le pays qui est entre l'Yper, la Lys et l'Escaut, il envoie des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, où le prince de Condé et dom Juan d'Autriche avoient été obligés de se retirer.

Pour immortaliser le souvenir de la prise de toutes ces places, le roi fit frapper la médaille n°. 10.

On y voit une Bellonne dans un char traîné par deux chevaux, et autour d'elle trois Dieux-Fleuves renversés. Les mots de la légende : *Victoriarum impetus*, et ceux de l'exergue : *Ad Scaldim*, *Lysam et Yperam*, M. DC. LVIII. signifient, *la rapidité des victoires de la France*, *sur l'Escaut*, *sur la Lys et sur l'Yper*, 1658.

Cette rapidité de victoires fit trembler l'Espagne pour la perte des Pays-Bas. Il est vrai que l'hiver mit fin aux expéditions

du vicomte de Turenne ; mais il n'étoit pas impossible qu'il prît le reste de la Flandre l'année suivante. Les Espagnols n'avoient de ressource que dans la paix ; et on vouloit bien la leur accorder, à condition qu'ils donneroient au roi, pour épouse, l'infante Marie-Thérèse, qui, à cause de la mauvaise santé et de la mauvaise construction du prince d'Espagne, étoit regardée comme l'héritière présomptive de la couronne. Mais le remède, avec cette condition, leur paroissoit pire que le mal même : ils trouvoient que c'étoit exposer leur monarchie à devenir quelque jour une simple province de la nôtre, n'y ayant pas d'apparence que lorsqu'un roi de France seroit maître des deux royaumes, il quittât le séjour de Paris pour aller faire sa résidence à Madrid, et que faire la paix à ce prix, pour empêcher la perte de la Flandre, c'étoit sacrifier un royaume pour sauver une province. Mais, d'un autre côté, ils considéroient aussi, que quand nous aurions pris le reste des Pays-Bas, si nous venions à tourner nos armes contre l'Espagne, où il n'y avoit nulle place forte, nous pourrions en faire la conquête en bien moins de temps que nous n'en aurions mis à conquérir la Flandre, et qu'il leur seroit encore bien plus fâcheux d'être à la France de cette manière-là, que de l'autre. Ainsi après y avoir bien pensé, et avoir d'ailleurs fait renoncer l'infante aux

états du roi son père ; ils se déterminèrent à nous la donner, et on leur accorda aussitôt une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on eût réglé les articles du traité de paix et du contrat de mariage.

Comme Cromwel étoit mort quelque temps avant cette trève, il s'éleva alors en Angleterre un parti considérable, qui prit les armes en faveur du roi Charles II. Le vicomte de Turenne, ravi de trouver une occasion de rendre service au roi d'Angleterre, et persuadé en même temps que le rétablissement de ce prince seroit avantageux à la France, résolut de profiter de cette conjoncture pour le faire remonter sur le trône. Il savoit que la flotte d'Angleterre étoit dans la mer Baltique ; il voyoit la paix résolue et presque conclue avec l'Espagne ; il n'y avoit rien à faire pour nos troupes dans le royaume, durant la trève : il les fit donc filer vers les côtes de la Picardie, et il s'avança jusqu'à Montreuil, afin d'être à portée de disposer toutes choses pour l'embarquement qui se devoit faire à Estaples. Il acheta, pour cela, tous les vaisseaux qui étoient sur la côte, et toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires. Il donna ce qui lui restoit d'argent au duc d'Yorck, qui vint à Montreuil : il lui offrit, outre cela, sa vaisselle d'argent, et son crédit pour emprunter de quoi fournir à la dépense de cette expédition. Il voulut que

ses neveux, le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne, accompagnassent ce prince en Angleterre, et l'affaire fut si avancée, que l'on étoit déjà à la veille du jour fixé pour l'embarquement, lorsqu'on apprit que le corps de troupes qui s'étoit déclaré pour le roi d'Angleterre, avoit été entiérement défait et dissipé par ceux du parti opposé aux intérêts de ce prince; de sorte que le vicomte de Turenne ne put pas pousser plus loin cette entreprise.

Cependant les articles du traité de paix entre la France et l'Espagne, et ceux du contrat de mariage du roi avec l'infante, furent enfin arrêtés et signés au pied des Pyrénées, sur les confins des deux royaumes; et ce fut par cette célèbre alliance que finit une guerre qui duroit depuis vingt-cinq ans.

Le roi voulant récompenser le vicomte de Turenne des services qu'il lui avoit rendus pendant le cours de cette guerre, lui donna la charge de maréchal-général de ses camps et armées. Le cardinal Mazarin lui fit même entendre qu'il ne tenoit qu'à lui qu'il ne fût élevé à une plus haute dignité; que la charge de connétable, qui étoit la première du royaume, avoit à la vérité été supprimée à cause de la trop grande puissance qui y étoit attachée; que néanmoins le roi la rétabliroit volontiers en sa faveur, si lui-même n'y mettoit un obstacle par la religion qu'il professoit.

Mais le vicomte de Turenne n'étoit pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de religion. L'offre de la première charge de la couronne ne fut pas capable de lui faire quitter la religion calviniste, tant qu'il la crut la meilleure; comme nulle considération ne put l'y retenir, quand il fut persuadé du contraire, ainsi que nous le verrons dans la suite de son histoire.

Les intervalles de la guerre font ordinairement de grands vides dans l'histoire des généraux d'armée, qui, tirant pour la plupart toute leur élévation du commandement des troupes à la tête desquelles ils sont, se trouvent au niveau des autres hommes durant le temps de la paix, où ils ne font plus rien qui soit digne de la connoissance de la postérité, et qui puisse par conséquent servir de matière à l'histoire.

Il n'en est pas de même des grands hommes; ils impriment, jusque dans leurs moindres actions, je ne sais quel caractère singulier, qui les consacre en quelque manière, et qui les rend dignes d'être proposés pour modèles à tous les siècles à venir.

Tel fut le vicomte de Turenne. Quand il n'auroit jamais donné ni batailles ni combats, il n'auroit pas laissé de s'acquérir une très-grande réputation, par le seul mérite de ses vertus civiles; et quelqu'a-

ntage qu'on puisse retirer de la connois-
nce de ses actions publiques, comme il
est pas moins important de connoître le
ractère de sa vie privée, je crois qu'il
t à propos d'en dire ici quelque chose.

Il eut toujours pour les vérités fonda-
entales du christianisme un attachement
l'épreuve de ses propres passions, et des
auvais exemples d'autrui. Il ne pouvoit
uffrir l'impiété des sentimens, ni le li-
ertinage des mœurs; et personne n'avoit
us d'aversion que lui pour les gens qui
enoient une vie scandaleuse. Il y avoit
ès de cinquante ans qu'il étoit dans la
ligion calviniste, croyant que c'étoit la
ritable religion; mais enfin il commen-
a à douter. Il ne s'en ouvrit néanmoins à
ersonne, et il tâcha seulement de s'é-
aircir lui-même de ses difficultés par la
cture des livres catholiques. Cette lecture
igmenta ses doutes, et lui fit entrevoir
s erreurs dans lesquelles il se trouvoit
igagé par malheur dès sa naissance, et
es-lors la religion calviniste lui devint
ispecte. Il avoit dès-lors de la révérence
our les choses saintes; tout ce qui portoit
ielque caractère de religion lui étoit sa-
é: il respectoit nos églises, nos mys-
res, et jusqu'à nos cérémonies. Aussi
oit-il en vénération aux catholiques mê-
e; ce qui n'est arrivé qu'à bien peu d'au-
es calvinistes.

Quant à ce qui regarde la société civile,

jamais homme ne fût d'un commerce plus aisé : parlant des plus petites choses, comme s'il eût ignoré les grandes, et cela, avec les personnes de la moindre condition, sans jamais se prévaloir de la supériorité de son rang, ni de celle de son esprit. Il s'accommodoit avec tant de complaisance au caractère et à l'humeur de tout le monde, qu'on étoit souvent étonné qu'avec de si grandes qualités pour la guerre, il fût encore le plus poli et le plus aimable homme de son temps. Tout étoit vrai et sincère en lui, sentimens, mœurs, manières. Aussi éloigné de la fausse modestie que de l'orgueil, il se laissoit voir à tout le monde tel qu'il étoit : il parloit de ses actions avec simplicité et avec ingénuité, sans rien exagérer par une vanité ouverte, et sans rien abaisser par le raffinement d'une vanité plus détournée. Ennemi déclaré des flatteurs, qui que ce soit n'eût osé le louer. Il marchoit le plus souvent sans équipages et sans domestiques, se mêlant dans la foule comme un homme du commun; mais il avoit beau se confondre, sa réputation le faisoit par-tout reconnoître : le peuple, au milieu duquel il se mêloit avec tant de modestie, ne laissoit pas de le regarder comme un des plus grands ornemens du siècle. Chacun s'empressoit pour le voir. Ceux qui le connoissoient le montroient des yeux et du geste à ceux qui ne le connoissoient pas. Les

étrangers qui venoient en France, s'en retournoient satisfaits, quand ils l'avoient vu ; et souvent nos ennemis même enchérissoient sur nous, quand on se mettoit à faire le dénombrement de ses exploits, ou à rappeler la mémoire de ses vertus.

Réduit à quelque chose de plus particulier encore, et renfermé, pour ainsi dire, dans les bornes de sa maison, il n'y étoit pas moins admirable qu'à la guerre et dans la société. C'est là qu'il paroissoit véritablement grand, par la seule sagesse. Jusqu'aux gens qui le servoient, tout le monde étoit étonné de cette sagesse : car au lieu que la plupart de ceux qui attirent l'admiration du public, font pitié à leurs domestiques témoins de leurs foiblesses, c'étoient ceux qui étoient proches de sa personne qui avoient pour lui des sentimens d'une plus profonde vénération ; parce que, voyant ses vertus de plus près, ils connoissoient mieux combien le motif en étoit pur et désintéressé. C'étoit le plus parfait époux, et le meilleur maître qui fût jamais. Toutes les lettres qu'il a écrites à la vicomtesse de Turenne sa femme, sont pleines de politesses qui vont quelquefois jusqu'au respect ; on n'y sauroit voir, sans surprise, l'attention qu'il avoit pour elle, au milieu de tant de grandes affaires dont il étoit chargé. Il est impossible qu'elle ne fût fort sensible à la manière dont il lui uvre son cœur dans ses lettres : mais ce

qui vraisemblablement la touchoit encore plus, c'est une certaine joie vive qui y est par-tout répandue, et qui fait voir qu'il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de lui écrire.

Pour ce qui est de ses domestiques, il vouloit absolument que chacun fît son devoir; mais quand ils étoient sages, ils étoient sûrs de sa protection pour eux et pour leur famille. S'ils avoient une affaire, il en faisoit la sienne et la sollicitoit en personne, sans vouloir toutefois que son crédit fît tort à qui que ce soit. Aussi sa maison étoit-elle remplie d'honnêtes gens; et il n'y avoit pas un de ses domestiques qui n'eût de la probité et de l'honneur, soit que ceux qu'il choisissoit fussent tels par eux-mêmes, ou qu'il communiquât quelque chose de son caractère à tous ceux qui l'approchoient.

Quant au goût qu'il pouvoit avoir pour ce qu'on appelle littérature, il estimoit les gens de lettres, et il les attiroit chez lui. Il aimoit l'histoire, et il en savoit faire son profit. Il n'ignoroit rien de ce qu'un prince doit savoir, et ne s'amusoit pas à apprendre ce qu'il doit ignorer. La conversation des gens de bon sens, et la lecture des livres solides, occupèrent une partie de son loisir pendant les six ou sept années de paix qui suivirent le traité des Pyrénées. Mais ses occupations tranquilles n'empêchoient pas qu'il ne prît part aux

affaires publiques durant ce temps-là, et que, de son cabinet, il ne donnât, pour ainsi dire, le branle à ce qui se faisoit de plus considérable chez nos voisins.

Toute l'Europe avoit alors les yeux tournés sur le Portugal. Les Espagnols s'étoient emparés de ce royaume en 1580. Soixante ans après, c'est-à-dire en 1640, les Portugais voyant toutes les forces des Espagnols occupées à résister à la France, avoient secoué le joug de l'Espagne, et proclamé roi le duc de Bragance, qui s'étoit aisément maintenu sur le trône, tant que les Espagnols avoient été engagés dans une aussi grande guerre que celle qu'ils avoient contre nous. Mais cette guerre étant finie en 1660, comme nous avons dit ci-dessus, les Espagnols firent marcher toutes leurs troupes du côté du Portugal, pour se ressaisir au plutôt de ce royaume. Dom Juan d'Autriche étoit à la tête de l'armée, et avoit avec lui toutes les vieilles troupes qu'il avoit emmenées de Flandre, avec d'anciens officiers très-expérimentés. Les Portugais, sans généraux et sans alliés, n'avoient que très-peu de troupes pour soutenir une si grande guerre; et tout le monde étoit touché de la triste situation où ils se trouvoient.

Le vicomte de Turenne, sachant combien il importoit à la France d'empêcher que les Espagnols ne se rendissent maîtres du royaume de Portugal, entreprit de le

défendre en son nom contre les efforts de l'Espagne. Pour concerter les moyens d'exécuter cette entreprise, il falloit nécessairement qu'il conférât avec le comte de Soure, ambassadeur du roi de Portugal en France, et que cela se fît si secrètement que les Espagnols n'en eussent aucune connoissance; puisque, par le traité des Pyrénées, nous nous étions engagés à abandonner absolument les Portugais. Le vicomte de Turenne auroit bien pu prier le comte de Soure de venir chez lui; mais sa maison étoit trop fréquentée pour qu'un ministre de ce caractère y pût être caché. C'est pourquoi il confia le secret de cette affaire à son neveu le duc d'Albret, si célèbre depuis sous le nom de cardinal de Bouillon, doyen du sacré collège, lequel n'avoit alors que dix-neuf ans, mais que le vicomte de Turenne estimoit, quoiqu'à cet âge, très-capable d'une telle confiance. Aussi le duc d'Albret sut-il tenir caché le comte de Soure en une maison de campagne, à l'insu de tout le monde, autant de temps qu'il fut nécessaire. Là, le vicomte de Turenne eut plusieurs conférences avec cet ambassadeur, pour prendre connoissance des forces du Portugal; et étant instruit à fond du nombre des troupes et de l'état des places du royaume, il engagea le comte de Schomberg à en aller prendre la défense, à la tête de l'armée des Portugais. Ce choix étoit d'autant plus judicieux,

qu'outre la capacité du comte de Schomberg, sa qualité d'étranger faisoit qu'on pouvoit le désavouer, en cas que les Espagnols vinssent à se plaindre de ce que nous fomentions indirectement la guerre en Portugal.

Le vicomte de Turenne engagea outre cela le roi d'Angleterre, qui venoit d'être rétabli, à épouser l'infante de Portugal, et à envoyer un corps de troupes au secours de ce royaume. Il contribua beaucoup à le déterminer à nous vendre la ville de Dunkerque, pour avoir de quoi fournir à l'entretien de ces troupes; et il fit passer un grand nombre de soldats et d'officiers François en Angleterre, d'où on les transporta en Portugal, pour y servir aux ordres du comte de Schomberg. Lorsque ce général y fut arrivé, il informa encore mieux le vicomte de Turenne des besoins et des ressources de ce royaume; et se servant à propos des secours que lui procuroit ce prince, et des avis qu'il lui donnoit, il battit en diverses rencontres les Espagnols, et soutint la guerre avec honneur et avec avantage contre eux, jusqu'au temps où le roi d'Espagne fit le traité de paix par lequel il laissoit le royaume de Portugal à la maison de Bragance, qui en a toujours joui depuis. Les Portugais voulant témoigner leur reconnoissance au vicomte de Turenne, il fut résolu dans le conseil d'état, que le marquis de Sande

seroit envoyé en France, non-seulement avec un plein pouvoir de traiter du mariage d'une des nièces du vicomte de Turenne, avec l'infant dom Pedre, qui dans la suite a été roi de Portugal, mais encore avec un ordre exprès de conclure ce mariage, selon la teneur du décret du conseil d'état; et la chose fut si avancée, que les articles du contrat furent signés. Néanmoins ce mariage ne s'étant pas fait, la nièce du vicomte de Turenne épousa le duc Maximilien de Bavière, frère de l'électeur de ce nom.

Cependant les affaires du Portugal n'occupoient pas tellement le vicomte de Turenne, qu'il ne donnât en même temps ses soins à celles de France. On lui communiquoit les instructions que l'on donnoit aux ambassadeurs que nous envoyions dans les cours étrangères, et les affaires les plus secrètes qu'on négocioit alors avec les princes et les états souverains de l'Europe; et nous avons encore ce qu'il a écrit sur ces sortes de matières. Il y démêle les divers intérêts des princes, avec les vues d'une politique très-fine, et on y trouve des réflexions si sages, qu'on peut les comparer à ce qu'il y a de plus sensé dans les meilleurs ouvrages que l'on a fait touchant les lois de la guerre et de la paix. Outre cela, il assistoit de temps en temps au conseil, où toutes les fois que nos voisins nous fournissoient des occasions

rompre la paix, il fut le premier à dissuader la guerre, quelque gloire qu'il fût comme assuré d'en retirer. Le roi rendoit à son désintéressement toute la justice qui lui étoit due, ainsi qu'à ses autres grandes qualités. De son côté, le vicomte de Turenne ne l'approchoit qu'avec une espèce de timidité, et c'étoit toujours avec les manières les plus respectueuses qu'il lui parloit, et qu'il traitoit les affaires en sa présence. Cette timidité néanmoins ne l'empêchoit pas de parler fortement contre les fautes des ministres même les plus accrédités, de solliciter vivement le roi en faveur des gens de mérite, et de lui demander, jusqu'à l'importunité, les principaux emplois du royaume pour ceux qui avoient les qualités les plus propres à les remplir, sans que ces gens-là même en sussent rien. Dès qu'il les connoissoit les plus dignes, il représentoit continuellement leur capacité et leurs services, jusqu'à ce qu'il eût obtenu les postes qu'il demandoit pour eux (*).

(*) Autant il étoit ardent à procurer de l'emploi aux autres, autant l'étoit-il peu à recevoir celui qui lui étoit offert. En 1666, cinq des provinces-unies vouloient qu'on le demandât au roi, pour commander les troupes de la république, et même l'illustre M. Wit approuvoit ce dessein, afin que le prince d'Orange pût apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître. Monsieur de Turenne, qui

Telles étoient les occupations du vicomte de Turenne, lorsque la mort enleva la vicomtesse de Turenne sa femme, dont je ne crois pas qu'on pût jamais assez louer les vertus, si elle n'étoit pas morte hors du sein de la véritable église, de laquelle ses pères s'étoient malheureusement séparés. Du caractère dont étoit le vicomte de Turenne, il est aisé de juger combien il fut vivement touché de sa perte. La tendresse infinie qu'il avoit pour elle, fut la mesure de sa douleur : tout ce qu'on lui put dire pour le consoler fut inutile; il la regretta pendant toute sa vie. Comme il n'en avoit point d'enfans, il fallut qu'il rendît sa dot au duc de la Force : il vouloit lui rendre plus qu'il n'avoit reçu. Le duc de la Force, de son côté, en vouloit moins qu'il ne lui en appartenoit; et ce combat de générosité, dont il y a si peu d'exemples, dura long-temps entre l'un et l'autre.

Ce fut dans ces temps-là que le roi, ne pouvant tirer aucune raison des Espagnols au sujet de quelques provinces des Pays-Bas qu'il prétendoit appartenir à la reine par droit de *dévolution*, résolut de porter la guerre en Flandre. Le cardinal Mazarin

---

étoit comme sûr du généralat des troupes Françoises, ne jugea pas à propos d'accepter le commandement des Hollandoises.

Note de l'Editeur.

étoit mort, et le roi gouvernoit par lui-même. Ayant donc proposé son dessein au vicomte de Turenne, il lui dit qu'il se reposoit entiérement de l'exécution sur ses soins; mais que cependant il vouloit aller dans les Pays-Bas en personne, pour apprendre de lui le métier de la guerre. Le vicomte de Turenne, ravi de cette noble inclination, donna ordre à toutes les troupes de marcher du côté de la Flandre; et sitôt qu'elles furent assemblées sur la frontière, le roi s'y étant rendu, il fut résolu que le gros de l'armée attaqueroit la Flandre par le milieu, et qu'on auroit deux camps volans sur les ailes; l'un dans le Luxembourg, sous les ordres du marquis de Créquy, pour veiller sur les Allemands; et l'autre vers la mer, sous le commandement du maréchal d'Aumont, pour attaquer quelques places de ce côté-là. Le duc de Noailles fut aussi envoyé dans son gouvernement du Roussillon avec quelques régimens, pour avoir soin de cette province; et la répartition des troupes ayant été faite selon les divers corps dont on vouloit se servir en différens endroits, la grande armée eut ordre de marcher à Charleroi sur la Sambre. A son approche, le marquis de Castel-Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas, fit sauter les fortifications de la place, et l'abandonna. On rétablit très-promptement ces fortifications: on s'empara de Binche et d'Ath, villes situées

entre la Sambre et l'Escaut ; on défit sept à huit cents hommes qui vouloient se jeter dans Tournai, ville de très-grande réputation, et qui ne tint pourtant que deux jours devant notre armée. On marcha ensuite à Douay sur la rivière de Scarpe : on prit cette ville et son fort en trois jours, et Oudenarde sur l'Escaut en vingt-quatre heures ; après quoi on se saisit d'Alost sur la Tenre, et on alla assiéger Lille, ancienne capitale de la Flandre Françoise, fortifiée de quatorze bastions royaux, entourée de doubles fossés, dans laquelle il y avoit une garnison de six mille hommes de troupes réglées, et plus de trente mille habitans portant les armes, et qui fut néanmoins réduite à capituler en neuf jours de tranchée ouverte. Cependant le maréchal d'Aumont, de son côté, prit Bergues, Furnes, le fort Saint-François, Armentière et Courtrai ; si bien qu'on se rendit maître de treize places en moins de quatre mois. Le roi vouloit que le vicomte de Turenne lui fît remarquer tout ce qui se passoit, qu'il l'accompagnât à la tranchée, et qu'il lui rendît raison de toutes choses. Aussitôt après la prise de Lille, il fit un détachement de son armée, qu'il envoya contre le comte de Marsin et le prince de Ligne, qui avoient assemblé un corps de troupes, pour s'opposer à nos entreprises ; mais comme ils ne voulurent pas en venir aux mains avec nous, on les attaqua dans

leur retraite auprès du canal de Bruges. On battit leur arrière-garde, on leur prit plus de quinze cents chevaux, on leur tua six ou sept cents hommes, on mit le reste en déroute, et personne n'osa plus paroître devant nous. Le roi, se voyant maître de la campagne, établit des contributions jusqu'aux portes des plus grandes villes; il força les petites places à demander la neutralité, pourvut à la sûreté de celles dont il s'étoit rendu maître, et fit observer la discipline la plus exacte à ses troupes dans tout le pays nouvellement conquis, afin de gagner par-là le cœur des peuples, les faire revenir de l'aversion que les Flamands avoient eue jusques-là pour la domination Françoise.

Cependant les Espagnols appréhendèrent encore une fois de perdre tous les Pays-Bas : ils offrirent de terminer par un accommodement les contestations qui faisoient le sujet de la guerre. On accepta le parti. La ville impériale d'Aix-la-Chapelle fut choisie pour le lieu où se tiendroient les conférences; mais de peur que les négociations ne tirassent en longueur du côté de l'Espagne, le roi en personne, suivi du prince de Condé, alla attaquer la Franche-Comté, quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver; et l'on se rendit maître de cette province en dix jours. La rapidité de nos conquêtes augmenta les alarmes des Espagnols : ils demandèrent avec empressement

la paix, laquelle fut enfin conclue par un traité, qui portoit qu'en rendant la Franche-Comté aux Espagnols, nous demeurerions maîtres de toutes les places que nous avions prises sur eux en Flandre.

Les occupations de la guerre n'avoient point empêché le vicomte de Turenne de continuer à chercher dans les livres catholiques, l'éclaircissement des doutes qui lui étoient venus au sujet de la religion calviniste. La paix, durant laquelle il étoit bien moins occupé, lui fut encore plus favorable pour s'en éclaircir. Il sentit enfin le foible du calvinisme, et pressé par sa conscience, il fit connoître son état à quelques évêques de ses amis : il s'ouvrit encore davantage au duc d'Albret, qui, par des lumières supérieures, leva jusqu'aux moindres doutes qui pouvoient lui faire quelque peine. Alors, convaincu qu'il étoit hors de la véritable église, quoiqu'il fût regardé parmi les calvinistes comme un des protecteurs de leur secte, il l'abandonna. Il alla faire son abjuration entre les mains de l'archevêque de Paris; et il ne l'avertit de son dessein, que la veille du jour où il la devoit faire; voulant éviter l'ostentation qui accompagne ordinairement ces sortes de cérémonies, quand elles viennent à la connoissance du public. Le pape lui écrivit un bref pour le féliciter de sa conversion, qui réjouit tous les catholiques, à mesure que la nouvelle s'en répandit dans la chrétienté.

Cependant le vicomte de Turenne, persuadé que sa conduite et ses actions devoient désormais répondre à la sainteté de la religion qu'il venoit d'embrasser, passoit presque tout son temps dans des exercices de piété et de charité, qui édifioient tout le monde ; si bien qu'on pouvoit le proposer pour modèle aux anciens catholiques même, et que tous les calvinistes, qui se réunirent depuis à l'église romaine, avouèrent que rien n'avoit tant contribué à leur conversion, que l'exemple de ses vertus. Il vivoit à Paris avec une si grande simplicité, qu'il sembloit qu'on fût, à cet égard, dans l'ancienne Rome, où l'on ne distinguoit point les plus grands capitaines, d'avec les moindres citoyens. Ainsi, libre de l'ambition et des autres passions qui attachent les hommes à la cour, et pénétré des grandes vérités de notre sainte religion, il avoit résolu de passer sa vie dans quelque retraite, et ne s'occupoit plus que de cette pensée.

Fin du Livre quatrième.

HISTOIRE



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIÈME.

Le vicomte de Turenne étoit dans cette pieuse disposition, lorsque le roi lui fit part du dessein qu'il avoit de porter la guerre en Hollande, où il vouloit aller en personne, et lui ordonna de se tenir prêt à le suivre.

La guerre ayant donc été déclarée aux Etats-généraux des provinces-unies, le roi fit marcher toutes ses troupes vers la frontière de la Hollande, et il donna les autres ordres nécessaires pour pouvoir attaquer avec succès cette puissante république.

Les Hollandois de leur côté firent toute la diligence possible, pour se mettre en état de se bien défendre. Leurs frontières étoient pour ainsi dire tout hérissées de forteresses; il n'y avoit point d'état au monde où il y eût à proportion tant de

places de défense que dans le leur; et l'on n'y voyoit presque pas une ville qui ne fût fortifiée régulièrement. Ils avoient devant eux la Meuse, le Rhin et l'Issel, trois fleuves qu'il semble que la nature ait fait exprès pour défendre l'entrée de leur pays. Ils augmentèrent les garnisons de leurs places. Ils fortifièrent les passages; et ils formèrent, de toutes leurs troupes, trois corps d'armée, qui devoient être campés en divers endroits, de manière qu'ils fussent à portée d'agir où l'on en pourroit avoir besoin, dans toute l'étendue de leurs frontières. La Meuse leur parut assez bien défendue par les villes fortes qui étoient dessus, et le Rhin par sa rapidité et par sa profondeur. Il n'y avoit pas moins de forteresses sur l'Issel que sur la Meuse: mais comme l'Issel est en quelque façon le dernier retranchement de la Hollande, ils firent tirer une grande ligne le long de ce fleuve, de leur côté; ils la fortifièrent autant que le temps le leur put permettre; et ayant pris les autres précautions qu'ils jugèrent à propos, ils nous attendirent, dans la résolution de faire une vigoureuse résistance par-tout où ils seroient attaqués.

Cependant nos troupes s'étant assemblées vers Charleroi sur la Sambre, le roi s'y rendit, suivi du duc d'Orléans son frère, du prince de Condé, et du vicomte de Turenne. L'armée se trouva de soixante mille hommes. On la partagea en quatre

corps. Et le vicomte de Turenne, à la tête de celui qui devoit faire comme l'avant-garde, s'étant chargé de s'avancer le premier vers les pays ennemis, et d'en ouvrir les passages, décampa des bords de la Sambre ; et laissant le Brabant Espagnol sur sa gauche, marcha dans le pays de Liége, où il destina les villes de Saint-Tron et de Tongres à servir d'entrepôt pour la communication de Charleroi avec les places de la Meuse, desquelles il avoit dessein de se rendre maître. Il commença par Viset, Fauquemont, Sittart, Maseyck, et quelques autres petites villes situées sur les bords de cette rivière, ou aux environs, après quoi on passa la Meuse, on traversa les duchés de Limbourg et Juliers, on entra dans l'électorat de Cologne ; et on ouvrit la campagne par les siéges d'Orsoy, de Rhimberg, de Burick et de Wesel, quatre villes sur le Rhin, lesquelles on attaqua en même temps, et qu'on prit en trois jours. De Burick, dont le vicomte de Turenne avoit fait le siége, il marcha à Rées, et ensuite à Emmerick, dont il se saisit ; ce qui fut fait encore en trois jours. Les ennemis, alarmés de la prise de six places en six jours, accourent du fond de la Hollande sur les bords du Rhin, de peur que nous ne fissions un pont en quelque endroit, pour pénétrer plus avant dans leur pays. Mais nos généraux ayant été d'avis qu'on passât ce fleuve à la nage,

on le passa un peu au-dessous du fort de Tolhuis, à la vue d'un corps de Hollandois retranchés sur l'autre bord. Cette action étonnante les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent avec frayeur au-delà de l'Issel, dernier retranchement, qui pouvoit seul nous empêcher d'entrer dans le cœur de la Hollande. Toutes les troupes des ennemis s'étoient rassemblées sur ses bords; le prince d'Orange, capitaine-général des armées de la république, étoit à leur tête. Les Hollandois se promettoient qu'il sauroit bien défendre le passage de ce fleuve, tout bordé de forteresses et de soldats; et c'étoit uniquement sur cela, que l'espérance de leur salut étoit fondée. Néanmoins le prince d'Orange n'eut pas plutôt appris que nous avions passé le Rhin, qu'il abandonna les retranchemens de l'Issel, jeta une partie de ses troupes dans les places qui étoient sur le bord de ce fleuve, et s'enfuit avec le reste dans le fond du pays, où il porta la consternation et l'épouvante. Le vicomte de Turenne, voulant profiter du désordre d'une fuite si précipitée, se hâta de gagner le fleuve du Rhin, et le fit passer à la nage par une troupe de cavalerie, laquelle atteignit, au-delà d'Arnhem, les derniers escadrons de l'armée ennemie, qui n'alloient pas si vîte, parce qu'ils escortoient le canon et le bagage. Mais à peine nous eurent-ils appercus, qu'ils prirent la fuite, et nous lais-

sèrent leur canon et leurs bagages. Ce ne fut après cela qu'une suite de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna toute l'Europe. Le roi prit Doesbourg, le duc d'Orléans Zutphen, et le vicomte de Turenne les forts de Skinck, de Knotzembourg, de Woorn, de Saint-André et de Crevecœur; et les villes de Nimègue et de Grave, Utrecht, Voerden, Amersfort, Naerden, et plusieurs autres villes aussi considérables se soumirent au roi, ou furent forcées par ses armes. On avoit déjà plus de vingt-cinq mille prisonniers: on s'étoit emparé de presque toutes les places fortes que les ennemis avoient sur la basse Meuse, sur le Rhin, sur le Vahal et sur l'Issel. On s'étoit rendu maître de quarante de leurs villes en vingt-deux jours; de sorte que les Hollandois résolus de mettre leur pays sous l'eau, s'ils ne pouvoient autrement sauver leur liberté, voyant que nous forcions tout ce qui faisoit la moindre résistance, rompirent leurs ponts, lâchèrent leurs écluses, et percèrent même en quelques endroits leurs digues, pour nous arrêter par les inondations qu'ils firent autour des places où ils se renfermèrent. Dans ce triste état, ils députèrent vers tous les princes de l'Allemagne et du Nord, pour implorer leurs secours et les conjurer de s'opposer au plutôt au torrent des prospérités de la France, dont ils disoient que l'impétuosité menaçoit toute l'Europe.

Le roi, ne pouvant avancer plus loin, s'en retourna à Paris avec le duc d'Orléans, après avoir fait généralissime de toutes ses troupes qui restoient dans les Provinces-Unies, le vicomte de Turenne, auquel il voulut que les maréchaux de Créquy, d'Humières et de Bellefond, obéissent comme à lui-même. Ils refusèrent d'abord de le faire. Ils se repentirent presqu'aussitôt de ne l'avoir pas fait; mais le roi ne leur pardonna, et ne leur permit d'aller faire la fonction de lieutenans-généraux sous le vicomte de Turenne, qu'aux instances de tout le corps des maréchaux de France, qui demanda grace pour eux.

Cependant les envoyés de Hollande faisoient dans toutes les cours voisines des descriptions les plus touchantes qu'ils pouvoient de la situation déplorable où se trouvoit la république, et leurs discours firent impression sur l'esprit de plusieurs princes, qui, plus jaloux encore de nos conquêtes, que touchés de la ruine des Hollandois, résolurent de réunir leurs forces pour les secourir; de sorte que l'Empereur, le roi de Danemarck, les électeurs de Saxe et de Brandebourg, les ducs de Brunswick et de Lunebourg, et plusieurs autres souverains, firent enfin une ligue contre nous avec les états-généraux des Provinces-Unies. L'électeur de Brandebourg fut le premier qui se mit en campagne pour venir à leur secours. Ce prince

avoit vingt-cinq mille hommes de ses propres troupes, et dix mille de celles de l'Empereur, que lui avoit amenées le comte de Montécucully. Il avoit un équipage d'artillerie de soixante pièces de canon, et d'un très-grand nombre de mortiers. A la tête de cette puissante armée, il se flattoit d'aller fort embarrasser le vicomte de Turenne, qui, étant obligé de mettre des garnisons dans presque toutes les villes de la Hollande, ne pouvoit avoir guère de troupes de reste en campagne. Il menoit avec lui le prince électoral son fils; il croyoit marcher à une victoire sûre. Il avoit déjà fait sommer l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, nos alliés, d'abandonner les engagemens qu'ils avoient avec la France; et il s'avançoit vers le Rhin pour nous venir chercher. Le marquis de Louvois, qui étoit secrétaire d'état, et qui avoit le département des affaires de la guerre, écrivit aussitôt au vicomte de Turenne de la part du roi, lui représentant de quelle importance il étoit d'empêcher que l'électeur de Brandebourg ne passât le Rhin; mais comme il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût garder tous les postes d'un fleuve de cette étendue, le roi lui ordonnoit seulement d'empêcher, s'il étoit possible, que les ennemis ne prissent quelques postes considérables, estimant qu'on ne pouvoit pas rendre à l'état un plus grand service que celui-là. Le vicomte

de Turenne étoit d'avis qu'on rasât la plupart des villes que nous avions prises, afin de pouvoir faire une grosse armée des troupes qui étoient employées à les garder : mais comme le conseil du roi fut d'un autre sentiment, le vicomte de Turenne étant obligé à mettre des garnisons dans tant de places, et à laisser outre cela une armée entière qui tînt la campagne en Hollande, ne put prendre que douze mille hommes avec lui, pour aller faire tête à l'électeur de Brandebourg; encore y en avoit-il parmi ce petit nombre qui n'étoient pas trop contens d'aller recommencer une nouvelle campagne à la fin de celle qu'ils venoient de faire; de sorte qu'il y en eut plusieurs, et même de la maison du roi, qui quittèrent l'armée. Le vicomte de Turenne, croyant que le manque d'argent en avoit obligé quelques-uns à prendre ce parti malgré eux, offrit sa bourse aux commandans des compagnies, et les ayant engagés par-là à le suivre, il passa le Rhin à Wesel. La hardiesse de cette démarche surprit toute l'Allemagne, qui avoit cru qu'il se contenteroit de défendre le passage de ce fleuve. La cour de France même en fut étonnée; et le roi lui envoya quatre mille hommes, pour remplacer les soldats qui avoient déserté. L'électeur de Brandebourg, qui s'étoit attendu à faire tout fuir devant lui, fut fort déconcerté, quand il apprit que le vicomte de Turenne avoit

passé le Rhin. Il falloit cependant qu'il marchât vers ce fleuve, pour aller au secours des Hollandois. Il passa donc l'Elbe et le Weser, et vint gagner le Mein, qu'il passa auprès de Francfort. Le vicomte de Turenne, voyant que l'électeur de Brandebourg vouloit aller passer le Rhin si haut, marcha en avant, en remontant par la droite de ce fleuve avec son armée. Il passa la Lippe, l'Emser et le Roer; il traversa le duché de Berg, et vint jusqu'à Nassau sur la rivière de Lahn, au-dessus de Coblentz. L'électeur de Brandebourg, après avoir fait en vain plusieurs tentatives pour passer le Rhin aux environs de Mayence, prit enfin la triste résolution de repasser le Mein, dans l'espérance que nous repasserions aussi le Rhin dès que nous le verrions éloigné, et qu'ainsi il pourroit demeurer, pendant l'hiver, dans son comté de la Marck, où il se trouveroit tout à portée d'entrer en Hollande au printemps prochain.

Il est peu de grands capitaines, qui n'eussent cru avoir beaucoup fait, que d'avoir non-seulement arrêté l'électeur de Brandebourg, mais encore de l'avoir obligé à retourner sur ses pas. Le roi, qui ne s'étoit point attendu à un si grand succès, étoit plus que satisfait, et manda au vicomte de Turenne de repasser le Rhin, et de mettre ses troupes en quartier d'hiver

L 5

dans la Lorraine (*). Et comme on n'apprenoit point qu'il eût repassé ce fleuve, le marquis de Louvois lui manda, « qu'il » étoit à craindre que le Rhin ne vînt à » geler, et qu'il ne pût bientôt plus le » repasser ; qu'il risquoit à faire périr son » armée dans une saison aussi fâcheuse, » pour pousser, peut-être, l'électeur de » Brandebourg dix lieues plus loin qu'il » n'étoit ; que le roi ne vouloit point que » ses troupes tinssent plus long-temps » la campagne ; qu'il lui ordonnoit abso- » lument de les mettre en quartier d'hiver, » et qu'il s'attendoit d'apprendre qu'elles » y seroient par le premier courrier qui » viendroit. » Mais le vicomte de Turenne, qui avoit bien d'autres vues pour l'intérêt et pour la gloire de l'état, se contenta de mander au marquis de Louvois, qu'il n'étoit pas du service du roi qu'il repassât sitôt le Rhin ; et voyant tous les mouvemens qu'on se donnoit dans l'empire en faveur des Hollandois, il crut devoir faire en la personne de l'électeur de Brandebourg un exemple qui tînt en respect toute l'Allemagne. Dans cette vue, il marcha vers le comté de la Marck, où ce prince s'étoit retiré. Mais l'électeur de Brandebourg, bien loin de l'y attendre, ne pensa qu'à se couvrir de quelque ri-

(*) Lettres du roi, datées du 22 et du 26 [dé]cembre, à Compiegne.

vière ; et ayant passé la Lippe, il crut que du moins on le laisseroit en repos dans son comté de Ravensberg, où il donna des quartiers à ses troupes. Mais le vicomte de Turenne, étant entré aussi dans le comté de la Marck, prit Altena, Unna et Kamen, villes qu'il lui fallut assiéger dans les formes, et dans quelques-unes desquelles il y avoit plus de deux mille hommes de garnison qu'il fit tous prisonniers de guerre ; et il mit si peu de jours à forcer les autres places qui voulurent faire quelque résistance, qu'il se trouva maître de tout le pays de la Marck avant que l'électeur de Brandebourg eût eu, pour ainsi dire, le temps de se reconnoître dans son comté de Ravensberg, où le vicomte de Turenne, voulant l'aller attaquer, fit passer la Lippe à son armée. Mais l'électeur, s'éloignant toujours de plus en plus à mesure que nous avancions vers lui, leva ses quartiers à peine établis, et repassa le Weser avec précipitation, au grand étonnement de l'Allemagne, qui étoit dans la dernière surprise de le voir fuir ainsi devant une armée plus foible de la moitié que la sienne. Le vicomte de Turenne s'empara du comté de Ravensberg, comme il avoit fait de celui de la Marck ; il chassa la garnison que l'électeur de Brandebourg avoit mise dans la ville d'Hoexter sur le Weser, et passa ce fleuve, à dessein de poursuivre cet élec

teur jusque dans sa principauté d'Halberstad où il s'étoit retiré, après avoir laissé une partie de ses troupes pour garder les postes qui étoient entre lui et nous. La saison étoit extraordinairement rigoureuse, il faisoit un froid cruel, et la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiégeoit, et qu'on étoit obligé d'essuyer tout le feu de la mousqueterie et du canon des ennemis à découvert; il falloit passer par des montagnes très-difficiles, et par des défilés très-étroits. Le vicomte de Turenne s'étant couché un jour derrière un buisson, pour dormir pendant que l'armée passoit un de ces défilés qui étoit fort long, quelques soldats le reconnurent, et comme la neige commençoit à tomber sur lui, ils coupèrent aussitôt des branches d'arbres pour lui faire une hute : plusieurs cavaliers qui survinrent, voyant que les branchages ne le mettoient pas assez à couvert, donnèrent tous à l'envi leurs manteaux pour lui faire une espèce de tente. Sur quoi s'étant éveillé, et leur ayant demandé à quoi ils s'amusoient au lieu de marcher: *Nous voulons*, répondirent-ils, *conserver notre général; c'est la notre plus grande affaire : et si nous venions à le perdre, nous ne reverrions peut-être jamais notre pays*. Cependant les peines que les soldats avoient à souffrir sont presqu'inconcevables; mais l'abondance où ils se trou-

voient dans un pays ennemi, leur faisoit oublier toutes leurs fatigues : d'ailleurs, le vicomte de Turenne les ménageoit en toutes choses avec des soins si pleins de bonté, que la reconnoissance les auroit fait aller avec lui jusqu'au bout du monde. Ainsi, malgré tant d'obstacles qui se présentoient, il força tous les passages, à la garde desquels les ennemis avoient laissé des troupes en se retirant, et prit, en si peu de temps, toutes les villes où ils avoient jeté des garnisons, que l'électeur de Brandebourg ne se croyant pas en sûreté dans sa principauté d'Halberstad où il étoit, repassa l'Elbe à Magdebourg, et se réfugia à Berlin, capitale de ses états.

On ne comprenoit pas comment le vicomte de Turenne osoit s'engager ainsi, avec une armée, dans un pays si éloigné, où il n'avoit ni places ni magasins ; mais comme il savoit aussi trouver des ressources suivant les besoins, il pourvut si bien à la subsistance de ses troupes, qu'elles ne manquèrent de rien.

Il est vrai que dans un si grand éloignement il ne pouvoit pas envoyer des courriers en France aussi régulièrement qu'on l'auroit souhaité ; et comme on fut quelque temps sans recevoir de ses nouvelles, ses envieux commencèrent à déclamer contre lui, disant qu'il s'étoit laissé couper, et que l'armée du roi étoit perdue. Le roi étoit peut-être l'homme de son

royaume qui fût le plus sur ses gardes, lorsqu'on parloit au désavantage des absens ; d'autant plus réservé à s'expliquer sur les gens, que le déchaînement étoit plus grand contre eux. Il ne se déclaroit presque jamais en ces sortes d'occasions : néanmoins dans celle-ci, où plusieurs courtisans murmuroient de ce qu'on ne savoit ce qu'étoit devenu le vicomte de Turenne, il lui échappa de dire, qu'à la vérité il n'avoit aucune nouvelle de lui. Mais on ne fut pas long-temps sans en recevoir, et l'on apprit bientôt, qu'après avoir poussé l'électeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, sans qu'il osât tourner tête pour défendre ses états, il l'avoit réduit à chercher un asile dans sa capitale, où même ne se trouvant pas en sûreté, il avoit été enfin forcé de demander la paix, qu'on ne lui accorda qu'après qu'il eut donné caution de sa parole, et qu'il eut engagé le duc de Neubourg à se rendre garant de la fidélité avec laquelle il promettoit d'observer les engagemens qu'il contractoit avec la France par son traité. Alors la médisance se tut, et les envieux du vicomte de Turenne, depuis cela, semblèrent toujours respecter son mérite.

Jusqu'aux ennemis de l'état, ils ne pouvoient s'empêcher d'être touchés de ce mérite, comme on le vit dans ce temps-là

à l'égard de l'électeur de Brandebourg. Car lors même que ce prince étoit poursuivi par nos troupes d'une manière si mortifiante pour lui, ayant appris qu'un homme étoit passé dans le camp du vicomte de Turenne, à dessein de l'empoisonner, il ne put souffrir qu'il pérît si malheureusement, et lui en donna avis; de sorte qu'on reconnut ce misérable, que le vicomte de Turenne se contenta de faire chasser de son armée.

Au reste, le soin d'exécuter un aussi grand dessein que celui qu'il avoit formé contre l'électeur de Brandebourg, n'empêchoit pas qu'il ne travaillât outre cela aux principales affaires de l'état, non-seulement en ce qui concernoit la guerre, mais encore en ce qui regardoit les négociations et le cabinet; car on le consultoit sur les unes et sur les autres : si bien que de l'Allemagne où il étoit, il mandoit au roi ce qu'il pensoit sur la destination des différens corps d'armée que nous avions dans les autres pays, les entreprises qu'il falloit faire, le nombre des troupes qu'on devoit y employer, et les endroits où l'on pouvoit établir des magasins pour leur subsistance. Il lui envoyoit son sentiment sur les diverses propositions de paix, de trève ou d'alliances que nous faisoient plusieurs princes et états souverains de l'Europe, comme on le voit dans

plusieurs de ses lettres, et de celles du marquis de Louvois (*).

Le roi, pour immortaliser l'expédition du vicomte de Turenne, fit frapper la médaille n°. 11. On y voit, auprès d'un trophée, la victoire qui écrit sur un bouclier le nom des villes les plus considérables que le vicomte de Turenne prit pendant l'hiver de cette année-là. La légende, *A Rheno ad Albim, pulso Brandeburgensi electore*, signifie, *l'électeur de Brandebourg poussé depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe*. L'exergue marque la date 1673.

Cependant l'Espagne voyant le succès extraordinaire de nos armes, se ligua avec les Hollandois, et se prépara à nous faire la guerre du côté des Pays-Bas; et l'Empereur ayant fait de toutes les troupes de ses états une armée de trente-cinq mille hommes, il ordonna au comte de Montécuculli de la mener au secours de la Hollande, et de faire tout son possible pour passer le Rhin, et se joindre aux troupes de cette république, à la tête desquelles étoit le prince d'Orange, et à celles des Espagnols que commandoit le comte de Monterey, gouverneur-général des Pays-

(*) Lettres du vicomte de Turenne du 9 décembre 1672, et du 18 avril 1673, et lettres du marquis de Louvois du 26 novembre 1672, du 7 janvier et du 7 mai 1673.

Bas ; ne doutant point qu'avec ces trois armées réunies, il ne fût aisé de nous chasser, et de la Hollande et de l'Empire. Le vicomte de Turenne vouloit aller chercher l'armée de l'Empereur jusque dans la Bohême, où elle s'assembloit ; mais le roi lui manda de n'en rien faire, parce qu'il avoit résolu d'aller raser en Alsace quelques places suspectes. Il lui ordonna de venir couvrir le Rhin du côté de cette province, et d'empêcher en même temps, s'il étoit possible, la jonction des troupes Impériales, avec celles des Espagnols et des Hollandois, du côté du Bas-Rhin, et il lui envoya pour cela quatre mille hommes de renfort.

Pour exécuter ces deux choses, le vicomte de Turenne quitta les états de l'électeur de Brandebourg, traversa le pays de Hesse, passa le Mein à Selingestat, et se porta vis-à-vis Aschaffenbourg. Le comte de Montécuculli étoit venu de la Bohême dans la Franconie ; les troupes de ce cercle, et celles de l'électeur de Saxe et du duc de Lorraine, l'avoient joint en chemin ; et il étoit déjà arrivé à Nuremberg, d'où il pouvoit également prendre sa marche vers le Haut ou le Bas-Rhin. Le vicomte de Turenne, par le poste qu'il occupoit, étoit aussi à portée de l'empêcher également d'aller de l'un ou de l'autre de ces deux côtés : mais il avoit fallu qu'il se postât en-deçà du Mein pour couvrir l'Al-

sace ; et le comte de Montécuculli, en lui dérobant quelques marches, auroit pu passer ce fleuve, et aller joindre les Espagnols et les Hollandois : le vicomte de Turenne se rendit maître de tous les passages du Mein, à la réserve de celui de Virtzbourg, dont l'évêque lui donna parole qu'il ne laisseroit point passer les Impériaux sur son pont, et lui *promit* de garder inviolablement la neutralité ; de sorte que le comte de Montécuculli ne pouvoit plus désormais aller ni en Hollande, ni en Alsace, qu'il n'eût auparavant battu notre armée. Le vicomte de Turenne l'attendit quelque temps aux environs d'Aschaffenbourg : ce prince pouvoit tirer de grands avantages du poste où *il étoit*, en y demeurant. Son armée étoit de beaucoup plus foible que celle du comte de Montécuculli ; néanmoins, voyant la lenteur avec laquelle ce général marchoit, il résolut d'aller au-devant de lui, et de lui donner bataille. Il passa le Tauber à Mariendal ; il s'avança jusqu'à Rotteingheim, et il s'approcha enfin si près des Impériaux, qu'il falloit nécessairement qu'ils se retirassent, ou qu'ils acceptassent la bataille. D'un côté le comte de Montécuculli ne pouvoit décamper devant nous, sans exposer son arrière-garde à être battue ; mais de l'autre, il appréhendoit d'être encore plus battu dans une affaire générale. Ayant donc pris le parti de n'en

point venir aux mains avec le vicomte de Turenne, pour cacher le dessein qu'il avoit de se retirer, il fit un petit mouvement vers nous, comme s'il eût été déterminé à combattre ce jour-là, bien persuadé que nous n'irions à lui qu'en bataille, et que pour nous y mettre, il nous faudroit du temps, dont il profiteroit pour exécuter le dessein qu'il avoit, comme il fit. Car, pendant que nous rangions notre armée, et qu'il nous paroissoit se donner de grands mouvemens pour mettre en ordre la première ligne, il faisoit défiler la seconde, avec tous les équipages, derrière une montagne, à côté de laquelle il étoit; et à peine fûmes-nous formés, que nous vîmes sa première ligne défiler comme la seconde, et se retirer avec le reste de l'armée, qu'il mena entre Ochsenfurt et Virtzbourg, dans un endroit tout environné de montagnes et de marais. Le vicomte de Turenne suivit aussitôt les Impériaux, donna sur leur arrière-garde, et y fit plusieurs prisonniers, leur enleva une partie de leurs bagages et de leurs munitions; et ne pouvant les engager à combattre, il se posta de telle sorte auprès d'eux, qu'ils ne pouvoient plus ni marcher vers la Hollande par le Mein, dont il étoit maître, ni s'avancer du côté de l'Alsace, sans lui prêter le flanc et exposer leur armée à être défaite. Il avoit le Mein à sa gauche, un grand ravin à sa

droite, et derrière lui un très-bon pays ; d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour faire subsister son armée encore plus de deux mois ; situation à finir cette campagne avantageusement pour la France, si l'évêque de Virtzbourg eût gardé la neutralité, comme il l'avoit promis ; mais nous ayant manqué de parole, et ayant livré son pont aux Impériaux, le comte de Montécuculli fit aussitôt passer son canon et ses gros équipages, et marcha vers le Rhin avec son armée. Il n'avoit point de pont, non plus que nous, sur ce fleuve. S'il entreprenoit d'y en jeter un, nous pouvions en faire autant, et passer même avant lui. Mais l'électeur de Trèves, qui nous avoit aussi promis de garder la neutralité, lui ayant encore livré les deux ponts qu'il avoit à Coblentz, sur le Rhin, et sur la Moselle, ce général fut bien plutôt que nous à Bonn, où s'étant joint aux Espagnols et aux Hollandois, ils assiégèrent cette place avec leurs trois armées, et la prirent. Le vicomte de Turenne, pour punir l'évêque de Virtzbourg et l'électeur de Trèves de leur infidélité, fit vivre ses troupes à discrétion dans l'évêché de Virtzbourg, et leur donna des quartiers d'hiver dans l'électorat de Trèves ; et après une campagne de près de deux ans, il alla enfin à la Cour, où le roi l'attendoit pour conférer avec lui sur les di-

verses opérations de guerre, qui devoient occuper ses armées l'année suivante.

La conquête de la Franche-Comté fut la première entreprise par laquelle on résolut d'ouvrir la campagne. Les places de cette province n'avoient, à la vérité, que de foibles garnisons; mais il étoit à craindre que les ennemis ne vinssent à leur secours avec quelque corps d'armée considérable : car le duc de Lorraine, qui regardoit la Franche-Comté comme le passage le plus commode par où il pût rentrer un jour dans ses états, s'intéressant par-là, plus qu'aucun autre, à la conservation de cette province, s'étoit chargé de la secourir dès qu'on avoit su que nous avions dessein de l'attaquer. Il avoit envoyé le prince de Vaudemont son fils se jeter dans celle des places qui paroîtroit devoir être la première assiégée; et il étoit déjà lui-même avec ses troupes, et une partie de celles de l'Empereur et de l'électeur Palatin, auprès de Bâle, où il demandoit, avec de grandes instances, aux Suisses, la permission de passer sur leurs terres, pour entrer dans la Franche-Comté. La maison d'Autriche même, qui n'avoit point encore voulu leur envoyer d'ambassadeur, quoiqu'elle eût reconnu leur indépendance, leur en envoya un alors, espérant les engager, par cette démarche, à accorder le passage à ses troupes. Comme nous n'avions point de ce

côté-là d'armée qui pût rien faire appréhender aux Suisses, il étoit à craindre que se rendant enfin aux sollicitations de l'Empereur et à celles du duc de Lorraine, ils n'accordassent le passage aux ennemis ; et le bruit couroit déjà qu'ils étoient sur le point de le faire, lorsque le vicomte de Turenne entreprit de l'empêcher, et d'aller appuyer la négociation que nous avions avec eux à ce sujet. Pour cela il ordonna à une partie des troupes qui étoient en quartier dans la Lorraine et dans l'Alsace, de le venir joindre du côté de la Suisse ; et avec quelques compagnies de cavalerie qu'il prit pour escorte, il se rendit en diligence à Hesinghen, village qui n'est qu'à une lieu de Bâle. Il y arriva assez tard ; mais afin que toute la ville en fût informée, il envoya le lendemain de grand matin son maître-d'hôtel, avec une grande suite de pourvoyeurs qui avoient ordre d'acheter et d'enlever tout ce qui se trouveroit dans les marchés, et de dire que c'étoit pour le vicomte de Turenne qui étoit arrivé à Hesinghen, et qui donnoit ce jour-là à manger aux principaux officiers de son armée. Ce fracas eut son effet : tout Bâle ne parla que de l'arrivée du vicomte de Turenne ; et les magistrats de cette ville, le sachant si près d'eux, écoutèrent nos propositions, et refusèrent le passage au duc de Lorraine ; si bien que

le roi qui attaquoit en personne la Franche-Comté, s'en rendit bientôt le maître.

Cette nouvelle conquête réveilla l'envie de nos voisins : ceux qui jusque-là étoient demeurés neutres, se déclarèrent contre nous. L'évêque de Munster, notre allié, nous abandonna et se joignit à nos ennemis : l'électeur de Brandebourg même, qui nous avoit demandé la paix l'année précédente, voyant presque toute l'Europe s'unir contre nous, crut pouvoir violer impunément le traité qu'il venoit pour ainsi dire de signer, et se ligua avec les autres. Tout entra dans la ligue : le landgrave de Hesse, l'électeur Palatin, l'électeur de Trèves; en un mot, toute l'Allemagne, hormis l'électeur de Bavière et le duc d'Hanovre, qui demeurèrent neutres. A un si grand nombre d'ennemis, le roi n'opposa que le vicomte de Turenne, et il l'envoya contre eux avec dix mille hommes. C'étoit bien peu de troupes pour résister aux efforts de presque toutes les puissances du corps Germanique réunies ensemble. Néanmoins, comme on ne lui en voulut pas donner davantage, il se prépara à faire ce qu'il pourroit avec ce peu de forces. Il commença par engager Strasbourg à la neutralité : il tira parole des magistrats de cette ville, qu'ils ne laisseroient passer aucun de nos ennemis sur le pont; et ayant su que toutes les forces de l'empire devoient s'assembler

dans le Palatinat, que les troupes de l'électeur Palatin et celles du duc de Lorraine y étoient déjà, et qu'elles y attendoient le duc de Bournonville, qui leur amenoit celles de l'Empereur, il résolut d'entrer dans le Palatinat, et de combattre ce qu'il y avoit d'ennemis assemblés, avant que le duc de Bournonville les eût joints. Il étoit beaucoup plus éloigné d'eux que le duc de Bournonville : ce général n'avoit que le Necker à passer, et il étoit maître de le faire quand il voudroit, sur le pont de Hailbron ; au lieu qu'il falloit que le vicomte de Turenne passât le Rhin, sur lequel il n'avoit point de pont. Néanmoins ayant pris le parti d'exécuter son dessein, malgré toutes les difficultés, il envoya ordre qu'on fît un pont de bateaux à Philisbourg : il partit d'Hochfelt, près de Saverne, avec six mille chevaux et quinze cents hommes d'infanterie ; il y laissa deux mille cinq cents hommes, à la garde des bagages, qu'il ne voulut pas emmener ; et il fit une telle diligence, que dans deux jours il arriva vis-à-vis Philisbourg, dans le moment même que son pont venoit d'être achevé. Il passa le Rhin aussitôt : il emmena avec lui les régimens Anglois de Douglas et d'Hamilton, qui étoient campés sous Philisbourg, avec les dragons du gouverneur de cette place : il prit aussi six pièces de canon, et du pain pour trois jours ; et il détacha
en

en même temps plusieurs partis, pour avoir des nouvelles de l'armée ennemie. Le duc de Lorraine et le comte Caprara, qui la commandoient, croyoient le vicomte de Turenne à plus de quinze lieues de Philisbourg, lorsqu'il y passa le Rhin; et ils furent fort étonnés, lorsqu'ils apprirent cette nouvelle. Comme ils ne vouloient point en venir aux mains avec nous, que le duc de Bournonville ne les eût joints, ils résolurent de se retirer au-delà du Necker, et s'avancèrent à grandes journées vers Hailbron, pour y passer ce fleuve. Le vicomte de Turenne, pénétrant leur dessein, pressa encore plus la marche de ses soldats : il leur avoit fait faire douze lieues en un seul jour, avec des fatigues inconcevables; mais ils étoient persuadés qu'il ne leur auroit pas voulu donner la moindre peine, sans une nécessité absolue. Ainsi, bien loin de murmurer contre lui, on les voyoit se piquer d'émulation, à qui feroit paroître plus de gaîté dans les difficultés d'une marche si pénible, et à qui iroit plus vîte, dans la seule vue de faire quelque plaisir à ce prince, qu'ils regardoient moins comme leur général, que comme leur père; de sorte qu'ayant fait près de trente lieues en quatre jours, ils joignirent les ennemis avant qu'ils fussent arrivés au Necker.

Le duc de Lorraine et le comte de Caprara, nous voyant si près d'eux, qu'il

leur étoit impossible de nous éviter, ne pensèrent plus qu'à occuper quelque poste où leur armée pût être en sûreté contre tout ce que nous pourrions entreprendre, jusqu'à ce que le duc de Bournonville les fût venu joindre. Sintzheim où ils étoient leur parut très-propre pour cela. Cette ville est à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, et de Hailbron *sur* le Necker. Elle est située au pied d'une montagne, dont la pente est assez douce. Une vieille abbaye, qu'on a fortifiée, et qui sert de château, est sur une hauteur, entre la ville et la montagne, beaucoup plus élevée que la première, et un peu plus basse que la seconde. Sur cette montagne est une plaine qui est fermée par derrière d'un grand bois, et qui est assez spacieuse pour qu'on y puisse ranger une armée en bataille. C'est là le poste que choisirent le duc de Lorraine et le comte de Caprara, pour y attendre le vicomte de Turenne. Ils se saisirent de la ville et du château; ils y jetèrent une partie de leurs bataillons, pour les défendre; et ils mirent toute leur cavalerie, avec le reste de leur infanterie en bataille, dans la plaine qui est au-dessus de la montagne. Toute leur armée y fut rangée sur deux lignes; le comte Caprara se mit à la tête de la première, et le duc de Lorraine à la tête de la seconde. Là, adossés d'un grand bois, qui empêchoit qu'on ne pût aller à eux par der-

rière, ils voyoient leur droite assurée par le château et par la ville, dont ils étoient les maîtres, et leur gauche fermée par une chaîne de montagnes escarpées, qui s'étendoient fort loin du côté de Hailbron. Ils avoient outre cela, devant eux, au pied de la montagne, et au-delà même de la ville, la rivière d'Elsatz, et un gros ruisseau, qui les enfermoient pardevant, du côté de la plaine de Sintzheim.

Ce fut dans cette plaine que le vicomte de Turenne arriva, après quatre jours de marche. Il reconnut d'abord la situation des lieux, et la disposition des ennemis. Il ne pouvoit les aller attaquer, ni par sa droite, qui étoit fermée par des montagnes escarpées, ni par sa gauche, où se trouvoient la ville et le château, dont ils étoient les maîtres. Le seul endroit par où l'on pût aller à eux, étoit un défilé qui va de gauche à droite, à côté de la ville, lequel peut à peine contenir quatre hommes de front, et qui est dominé par le château; de sorte que pour aller par ce défilé, il falloit, et se rendre maître du château qui le commandoit, et forcer la ville qui est au-devant du château. Nous avions devant nous les avenues de Sintzheim, qui étoient toutes embarrassées de jardinages et de rues très-étroites; et derrière ces avenues, un gros ruisseau et une rivière profonde, qui n'étoient guéables en nul endroit, et qu'il falloit passer

avant que d'arriver à la ville. Plusieurs sources et ruisseaux forment une espèce de marécage aux environs de cette ville, et le reste du terrein est si plein de haies et de vignes, que les gens de pied même ont bien de la peine à y marcher. Toutes ces haies et ces vignes étoient occupées par les ennemis; ils avoient jeté des mousquetaires dans le faubourg et dans les jardinages : les buissons, les bords des ruisseaux, tout étoit garni d'infanterie ; et quand on seroit venu à bout de chasser cette infanterie de tous les endroits qu'elle occupoit, de passer le ruisseau et la rivière sur lesquels il n'y avoit qu'un pont, de forcer le faubourg, la ville et le château, et de gagner enfin le défilé, nous n'avions, au bout de ce défilé, pour nous mettre en bataille, qu'un petit triangle de terrein fort étroit, qui alloit toujours en montant, et dans lequel on pouvoit à peine mettre six ou sept escadrons de front. Il est vrai que ce terrein s'élargissoit peu à peu, à une certaine distance; mais ce n'étoit qu'à une portée de mousquet des ennemis. Et comment aller former des lignes si près d'eux ! Ils n'avoient, à la vérité, que neuf à dix mille hommes, non plus que nous : mais leurs troupes, sortant de bons quartiers, étoient fraîches et reposées ; au lieu que les nôtres étoient extrêmement fatiguées d'une marche de près de trente lieues, faite en quatre jours, et

sans équipages. Toute leur cavalerie étoit cuirassée, et la plupart de nos cavaliers n'avoient pas même des bufles. Enfin leur armée ne pouvoit manquer d'avoir sur la nôtre l'avantage d'un grand front. Le vicomte de Turenne vit toutes ces difficultés comme en un instant; mais il envisagea en même temps tous les embarras où il se trouveroit après la jonction du duc de Bournonville, s'il ne battoit pas les ennemis avant que ce général les eût joints; et considérant outre cela quel avantage ce seroit pour la réputation et pour les intérêts de la France, dans la conjoncture des affaires, d'ouvrir la campagne par une victoire, s'il pouvoit venir à bout de la remporter, il se détermina au combat, malgré tant d'obstacles qui devoient, ce semble, l'en détourner. Ayant ainsi pris parti, il commença par faire mettre pied à terre à ses dragons; et les ayant commandés avec toute son infanterie, pour se saisir des avenues de Sintzheim, il chassa les ennemis des bords du ruisseau et de la rivière sur lesquels ils étoient; il les délogea des vignes, des jardinages, du faubourg, et de tous les autres endroits qu'ils occupoient; ce qui fut exécuté avec tant de promptitude, qu'en moins d'une heure nous nous rendîmes maîtres de tous les environs de la ville, et nous nous trouvâmes sur le bord du fossé. Les ennemis s'étoient tous jetés dans la ville, à mesure

que nous les avions poussés : ils s'étoient retranchés derrière les portes ; avec des tonneaux pleins de terre, et avec de grandes pièces de bois, dont ils avoient fait des traverses. Le vicomte de Turenne fit passer le fossé sur des fascines, dont on le remplit ; on enfonça une des portes de la ville, on passa au fil de l'épée une partie des ennemis, et on força l'autre à se rendre à discrétion. Ils avoient eu ordre de rejoindre l'armée, au cas qu'ils ne pussent se maintenir dans ce poste ; mais l'attaque en fut si vive, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnoître, et qu'ils furent ou taillés en pièces, ou pris avant qu'ils eussent seulement pensé à capituler, ou à se retirer par les derrières sur la hauteur où étoit le gros de leur armée. La vigueur de cette action, dont la nouvelle fut portée dans le château par quelques fuyards, y jeta l'épouvante. Tous ceux qu'on avoit mis dedans pour le défendre, l'abandonnèrent et s'enfuirent. Le duc de Lorraine et le comte Caprara, qui en furent avertis, y envoyèrent promptement un régiment d'infanterie ; mais quoique la hauteur sur laquelle étoit ce château fût assez escarpée de notre côté, nous y arrivâmes les premiers ; et celui qui commandoit les ennemis ayant été tué de la première décharge qu'on fit sur eux, tous les autres prirent aussitôt la fuite. Le vicomte de Turenne s'étant ainsi rendu maître du châ-

teau, qui dominoit le défilé par lequel seul on pouvoit aller aux Impériaux, il y mit de l'infanterie, qui, faisant feu sur celle que les ennemis avoient dans les vignes et dans les haies au-dessous, les en chassa. Il les délogea ensuite de toutes les hauteurs qui étoient entre la ville et leur armée. Il s'empara des deux côtés du défilé, et le borda de mousquetaires. Il fit faire deux ponts sur la rivière et sur le ruisseau : l'armée passa moitié à la nage, moitié sur les ponts ; et lorsque tout fut arrivé au faubourg de la ville, le vicomte de Turenne fit passer d'abord son infanterie, à la faveur du feu du château et de celui des mousquetaires, qui étoient sur les hauteurs du défilé. Les ennemis ne gardoient point la tête de ce défilé, se flattant que, de la manière dont ils étoient postés, ils déferoient aisément nos troupes, à mesure qu'elles viendroient à se former devant eux ; de sorte que le vicomte de Turenne le fit passer à toute son infanterie, sans aucun obstacle.

Le terrein que nous avions pour nous mettre en bataille au sortir du défilé, étoit serré à droite par un grand clos de vignes, et à gauche par une longue haie qui s'étendoit jusqu'à la montagne où étoient les ennemis. Le vicomte de Turenne fit avancer de l'infanterie à droite et à gauche ; il jeta des mousquetaires dans le grand clos de vignes ; il fit mettre deux

bataillons derrière la grande haie; il plaça le reste de son infanterie en divers postes, ou en corps, ou par détachement, selon la disposition du terrein, à dessein de favoriser sa cavalerie, lorsqu'elle arriveroit pour se mettre en bataille, et pour la soutenir lorsqu'elle viendroit à être chargée par les ennemis. Après qu'il eut ainsi posté son infanterie, il fit passer ses cavaliers deux à deux par le même défilé, et il les fit mettre en bataille à mesure qu'ils étoient passés. Le terrein étoit si étroit, qu'il ne put y former que des lignes très-courtes. Il donna le commandement de l'aile droite au marquis de Saint-Abre, lieutenant-général, ayant sous lui le sieur de Beauvezé pour commandant de la cavalerie, les comtes de Maulevrier et de Roye pour maréchaux de camp, et milord Douglas, le chevalier du Plessy, avec le sieur du Piloy pour brigadiers, auxquels se joignirent les chevaliers de Vendôme et de Bouillon, qui faisoient la campagne en qualité de volontaires. Le sieur Foulcaut, lieutenant-général, fut mis à la tête de l'aile gauche, et eut sous lui, pour maréchaux de camp, les comtes d'Auvergne et de la Marck; et pour brigadiers, le comte de Hamilton, le chevalier d'Humières et le sieur de Coulange. Le commandement du corps de réserve fut donné au marquis de Renty. Le vicomte de Turenne avoit pour aides de camp, le marquis d'Harcourt et de

Ruvigny, le chevalier de Sillery, et le sieur de Silly-Guenegaud. Il se mit au centre de l'armée, à la tête de laquelle il fit avancer le canon, et il ordonna, sur toutes choses, à sa cavalerie d'essuyer le feu des ennemis sans tirer, et de ne les charger que l'épée à la main. A peine eûmes-nous formé deux petites lignes à mi-côté, que les ennemis, qui de leur hauteur voyoient tous nos mouvemens, ne voulant pas nous laisser le temps d'en former une troisième, vinrent fondre sur nous avec tout l'avantage que leur donnoit la pente du terrein, et renversèrent notre première ligne sur la seconde. Notre canon ne faisoit que d'arriver, et il étoit encore attelé; de sorte que les attelages, épouvantés par le bruit de la mousqueterie des ennemis, s'échappèrent à travers nos escadrons, et rompant nos lignes, entraînèrent deux pièces de canon jusqu'à l'arrière-garde, ce qui causa beaucoup de confusion. Le vicomte de Turenne rétablit ce désordre le plus promptement qu'il lui fut possible : il fit avancer nos bataillons la pique baissée, pour arrêter l'impétuosité des cuirassiers de l'Empereur, qui faisoient tous leurs efforts pour enfoncer nos lignes; et l'infanterie Angloise, dont une partie se trouvoit là derrière un rideau, et l'autre dans les haies, fit de si furieuses décharges sur les ennemis, que ne pouvant soutenir le feu, ils commencèrent à recu-

ler. Notre cavalerie se rallia, les rechassa sur leurs hauteurs : nous gagnâmes un peu de terrein. Comme le vicomte de Turenne avoit fait passer le défilé à de nouvelles troupes pendant cette première charge, il voulut donner une nouvelle forme à son armée, et recommença tout de nouveau à la ranger : il laissa véritablement la cavalerie dans le milieu, comme elle étoit ; mais il fit mettre quatre gros bataillons sur les ailes, et des pelotons d'infanterie entre les escadrons, pour seconder nos cavaliers lorsqu'ils en viendroient aux mains avec les ennemis. Il plaça son artillerie à la tête, et ayant plus de terrein, il fit une troisième ligne, et ordonna qu'on étendît un peu plus les deux autres. Mais à peine notre canon avoit-il commencé à tirer, que les ennemis, ne voulant pas nous donner le temps de former un plus grand front, revinrent une seconde fois à la charge avec l'élite de leurs troupes. Ils firent plier presque toute notre première ligne ; ils l'enfoncèrent même en quelques endroits, et se firent jour à travers quelques-uns de nos escadrons ; et il y eut pendant un temps assez de désordre, pour craindre l'événement de cette journée. Mais le vicomte de Turenne avoit si bien posté son infanterie, qu'elle se trouva partout à portée de réparer les désavantages qui arrivèrent à la cavalerie ; et les divers pelotons d'Anglois qui étoient entre nos

escadrons, firent un si grand feu sur les cuirassiers de l'Empereur, qu'ils les empêchèrent de passer outre; si bien que nos escadrons s'étant ralliés, et le vicomte de Turenne s'étant mis à la tête avec tous les officiers-généraux, ils fondirent l'épée à la main sur les ennemis, et chargèrent avec les cavaliers. Tous les escadrons se mêlèrent dans cette charge, et notre cavalerie rompit presque les cuirassiers qui étoient devant elle. Il est vrai que comme l'espace où elle pouvoit être soutenue par l'infanterie étoit fort étroit, ceux qui vouloient aller en avant pour gagner du terrein, non-seulement n'en étoient plus secourus, mais même se trouvoient insensiblement enveloppés par le grand front des ennemis; et que quelques-uns de nos escadrons s'étant ainsi trop avancés, furent aussitôt pris en flanc: mais ayant bientôt reconnu la faute qu'ils avoient faite, ils revinrent en diligence sur leurs pas; et il n'y eut pas un seul des escadrons qui furent ainsi chargés, qui ne se ralliât de lui-même derrière ceux qui n'avoient point été rompus. Le grand feu que nous faisions de derrière la haie, étoit cause que les ennemis n'osoient pas seulement tâter notre aile gauche qui étoit de ce côté-là: ils réunissoient tous leurs efforts contre notre droite, et ils l'auroient peut-être fait plier à la fin, si le vicomte de Turenne ne l'eût promptement fortifiée

quelques escadrons qu'il tira de la gauche. Il ne se contentoit pas d'aller parmi les rangs pour encourager ses troupes de la voix et du geste ; il les animoit par son exemple, en ne se ménageant pas plus que le moindre soldat. Il se trouvoit partout, donnant ses ordres avec toute la tranquillité possible. Il se mêla dix fois avec les ennemis l'épée à la main, et fut plus d'une demi-heure au milieu des cuirassiers de l'Empereur.

Le duc de Lorraine et le comte Caprara n'en faisoient pas moins ; et s'étant mis à la tête de leur armée avec tous les officiers généraux, le combat devint beaucoup plus terrible qu'il ne l'avoit encore été. Il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât quatre ou cinq fois. Les étendards et les drapeaux furent pris et repris des deux côtés. Le marquis de Montgon portoit la cornette blanche ; la lance de sa cornette ayant été cassée en trois morceaux, par deux coups de sabre et un coup de pistolet, il essuya le feu de deux bataillons pour ramasser cette cornette, et il eut encore son épée cassée d'un second coup de pistolet. Nos autres officiers firent également paroître leur conduite et leur courage dans les diverses rencontres qui se présentèrent. La poussière étoit si grande, qu'on ne se voyoit presque point ; et la confusion, inévitable dans ces sortes d'occasions, contribuant au carnage, on

s'acharna tellement, que l'on étoit mêlé ensemble, amis et ennemis; quelquefois sans se connoître, ni pouvoir rejoindre ceux de son parti : le désordre étoit souvent égal de part et d'autre. Les ennemis se rallièrent jusqu'à sept fois, et firent huit charges consécutives, mais ils furent toujours rompus et repoussés; et comme à chaque charge, ils perdoient un peu de terrein, que gagnoient aussitôt nos troupes, nous étendions toujours de plus en plus le front de notre armée; de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit escadrons à notre première ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que cinq; et que montant toujours peu à peu, nous arrivâmes enfin au-dessus de la montagne. Alors le vicomte de Turenne marcha aux ennemis avec la premiere ligne, résolu de les charger et de les pousser avec toute la vigueur possible. Mais le duc de Lorraine et le comte Caprara, voyant le terrein que nous avions gagné sur eux, ne jugèrent pas à propos de nous attendre; et profitant de l'avantage de la poussière, qui nous empêchoit de les voir bien distinctement, ils firent approcher peu à peu leur armée du bois qui étoit derrière eux, et où tous les ennemis se jetèrent pêle-mêle, pour se retirer du côté d'Heidelberg, faisant couvrir leur retraite par quelques escadrons, qui, après avoir fait une assez légère charge l'arrière-garde, les suivirent aussitôt et

retirèrent avec eux. Le vicomte de Turenne ayant reconnu les bords du bois et l'entrée des routes, se jeta dedans avec toute son armée. On y trouva les équipages des ennemis, et leurs blessés, qu'on prit avec les traîneurs. On passa le bois, qui avoit une demi-lieue de largeur. On suivit les ennemis plus d'une heure dans la plaine, jusqu'à un autre bois, où ils entrèrent et où ils continuèrent leur retraite. Mais, comme ils prirent diverses routes qui nous étoient inconnues, et que d'ailleurs nos troupes étoient extrêmement fatiguées d'une marche continuelle pendant quatre jours et quatre nuits, à la fin de laquelle un combat si opiniâtre avoit achevé de les épuiser, le vicomte de Turenne se contenta de faire poursuivre les ennemis jusqu'au Necker, par le marquis de Renti, à qui il donna un corps de cavalerie, et il campa entre les deux bois, avec le reste de son armée. Cette retraite se fit avec tant de frayeur de la part des ennemis, que plusieurs ne se croyant pas en sûreté, après avoir passé le Necker à Heidelberg, firent encore plus de seize lieues par delà, et ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent arrivés à Francfort.

La bataille, avec les actions qui la précédèrent, dura depuis trois heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Nous y perdîmes les sieurs de Coulanges et de Rochefort, tous deux mestres-de-camp, près

de cent quatre-vingts officiers subalternes, et environ onze cents soldats qui furent tués. Le marquis de Saint-Abre, le sieur de Sillery, et le sieur de Beauvezé y furent blessés à mort; le chevalier de Bouillon, le comte de la Marck, les marquis d'Aubeterre et de la Salle, et la plus grande partie des officiers subalternes y furent aussi blessés, mais moins dangereusement. Il demeura, du côté des ennemis, plus de deux mille morts sur le champ de bataille, sans les blessés : on fit cinq ou six cents prisonniers; on prit plusieurs drapeaux, étendards et timbales, et quarante chariots chargés de bagages. Le vicomte de Turenne mit tout le Palatinat à contribution; il fit donner des vivres en abondance à ses troupes harassées; et pour les remettre entiérement de leurs fatigues, il les ramena au-delà du Rhin, où étoient les équipages de l'armée.

La France, pour consacrer à la postérité la mémoire d'une expédition si prompte et si vive, fit frapper la médaille n°. 12.

On voit une foudre ailée. Les mots de la légende : *Vis et celeritas*, signifient : *Vigueur et vitesse;* et l'exergue : *Pugna ad Sintzhemium*, M. DC. LXXIV. *Bataille de Sintzheim*, 1674.

Depuis cette bataille, les ennemis qui avoient été dispersés dans leur retraite, s'étoient rassemblés au-delà du Necker, où le duc de Bournonville, général de

l'armée Impériale, les avoit enfin joints avec un corps de huit mille hommes. Ils n'osoient néanmoins tenir la campagne, et ils se retranchèrent dans leur camp, où ils étoient résolus de demeurer en attendant les troupes des cercles, des princes et des états de l'empire, qui venoient les joindre. Mais le vicomte de Turenne, qui vouloit encore les combattre avant cette seconde jonction, ayant fait suffisamment rafraîchir son armée qui venoit d'être renforcée de quinze cents chevaux, et de l'infanterie qu'il avoit à Hochfelt, passa encore une fois le Rhin à Philisbourg, sans emmener de bagages avec lui, afin de pouvoir aller plus vîte : il marcha trois jours et trois nuits, et arriva au Necker. Les ennemis étoient campés au-delà de ce fleuve, près de Ladembourg, petite ville entre Heidelberg et Manheim; ils étoient retranchés dans l'endroit qu'ils occupoient, et ils l'avoient fortifié par tous les ouvrages qui peuvent assurer un camp. Ils avoient devant eux le Necker, qui les couvroit; ils en avoient palissadé les bords; ils y avoient dressé des batteries de canon, et ils avoient pris toutes les précautions nécessaires pour nous en disputer le passage. Leur armée étoit de treize à quatorze mille hommes, et la nôtre n'étoit que dix à onze mille : néanmoins le vicomte de Turenne ayant résolu de les aller attaquer, borda le Necker

de son canon à Wiblinghen, où il vouloit passer, et y fit faire un pont sous le feu de son artillerie; mais à peine ce pont étoit-il commencé, que les ennemis abandonnèrent leur camp et leurs retranchemens, et se retirèrent vers le Mein, du côté de Francfort. Le vicomte de Turenne détacha après eux le comte de Roye avec un corps de cavalerie, lui ordonnant de les charger sitôt qu'il seroit à portée pour les arrêter, et lui donner le temps d'arriver avec le reste de l'armée, à laquelle il fit promptement passer le Necker, moitié à gué, moitié sur son pont. Jamais troupes ne marchèrent avec plus d'ardeur que les nôtres: quelque diligence que fît la cavalerie, l'infanterie la joignit à tous les défilés. Mais les ennemis avoient tellement peur que nous ne tombassions sur eux, qu'ils firent quatorze lieues tout d'une traite; ils étoient au-delà de Zwinghenberh, lorsque le comte de Roye commença à charger leur arrière-garde; le vicomte de Turenne y étant arrivé bientôt après avec toute l'armée, la frayeur saisit tellement les ennemis à notre approche, qu'ils se débarrassèrent de tout ce qui les pouvoit incommoder, pour fuir avec plus de précipitation. Toute leur route étoit semée de cuirasses et d'autres sortes d'armes: ils laissèrent derrière eux beaucoup d'hommes et de chevaux fatigués, que nous prîmes, et on les poussa enfin si vivement, que

l'infanterie s'étant débandée à droite et à gauche dans les montagnes et dans les bois, il ne s'en tira pas quatre cents hommes ensemble, et que leur cavalerie ne s'arrêta point qu'elle ne fût derrière Francfort, au-delà du Mein. Nous les suivîmes jusque sur le bord de ce fleuve ; nous prîmes les principaux officiers qui étoient à l'arrière-garde, et un grand nombre de soldats, six pièces de canon, et une partie du bagage ; et ce fut pour immortaliser cette déroute qu'on frappa la médaille n°. 13. On y voit un homme à cheval, qui tient un étendard aux armes de France et qui court à toutes jambes après les ennemis. Derrière est le fleuve du Necker. La légende : *Germanis iterùm fusis*, signifie, *Les Allemands défaits une seconde fois* ; l'exergue : *ad Nicrum*. M. DC. LXXIV. *Sur les bords du Necker*, 1674.

Par cette fuite des ennemis, le vicomte de Turenne se trouvant maître du Palatinat, y fit vivre ses troupes à discrétion, et son armée, en quatre ou cinq campemens, qui durèrent près d'un mois, consuma tous les fourrages et toutes les moissons de ce pays, de manière qu'il eût été impossible à aucun corps de troupes d'y subsister. La plupart des paysans du Palatinat, dépouillés de toutes choses, furent obligés d'abandonner leurs maisons et de sortir du pays ; mais il n'y eut sortes de cruautés qu'ils ne fissent souffrir à ceux

de nos soldats qu'ils purent prendre, pour se venger de l'extrémité où nous les réduisions : ils en pendirent quelques-uns la tête en bas, et les firent brûler à petit feu, ou les laissèrent ainsi mourir sans les étrangler; ils arrachèrent le cœur et les entrailles à quelques autres encore en vie, et leur crevèrent les yeux; et après les avoir tous massacrés ou mutilés avec la cruauté la plus barbare, ils les exposèrent en cet état sur les grands chemins. Notre armée eut ce triste spectacle en plusieurs endroits de sa marche, et les Anglois ayant trouvé les corps de quelques-uns de leurs camarades ainsi misérablement tronqués, cette barbarie les outra de telle sorte, qu'ils allèrent comme des furieux, le flambeau à la main, mettre le feu par-tout aux environs, et brûlèrent quantité de bourgs et de villages, et même quelques petites villes, dont les habitans furent contraints de s'aller établir dans d'autres états. L'électeur Palatin voyant son pays ainsi dépeuplé et ravagé, étoit au désespoir de n'avoir pas accepté la neutralité que nous lui avions offerte. Irrité de la désolation de ses états, n'ayant point d'armée pour s'en venger, et ne sachant à qui s'en prendre, il envoya faire un appel au vicomte de Turenne, et lui écrivit une lettre, par laquelle il lui mandoit qu'il le vouloit voir l'épée à la main dans un combat particulier. Comme cette

lettre lui fût apportée devant tout le monde par un trompette, il la lut en présence de quelques officiers qui étoient avec lui ; mais il n'eut pas plutôt vu ce qu'elle contenoit, qu'il fut très-fâché de l'avoir lue publiquement, par considération pour l'électeur Palatin, à la réputation duquel il craignit que cette lettre ne fît beaucoup de tort ; car cet électeur passoit pour le prince de tout l'empire qui avoit le plus d'esprit; et le vicomte de Turenne, jugeant bien qu'il ne seroit pas long-temps à se repentir de l'appel qu'il lui avoit fait faire, auroit bien voulu ménager l'honneur de ce prince : en effet, il n'eut pas plutôt lu la réponse pleine de sagesse que lui fit le vicomte de Turenne, qu'il demeura confus de ce que la passion lui avoit fait faire. Le vicomte de Turenne ne voulut donner à qui que ce soit copie de cette lettre ; et il ne l'envoya même au roi, qu'après qu'il lui eut promis qu'il ne la feroit voir à personne. Il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient été les auteurs des incendies ; et comme c'étoient la plupart de fort braves gens, il ne put les condamner à la mort sans se faire une extrême violence ; ce que tout le monde remarquant, il fut toujours regardé comme le père des soldats, lors même qu'il les faisoit punir suivant toute la rigueur des ordonnances.

Au reste, après avoir consumé les four-

rages et tout ce qui pouvoit servir aux ennemis dans la partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, il revint dans celle qui est à la gauche, pour y en faire autant. Ce fut là que la dyssenterie s'étant mise dans son armée, on reconnut, encore mieux qu'en aucune autre occasion, jusqu'où s'étendoit sa bonté pour les troupes; car le meilleur père ne se donna jamais plus de mouvemens et de soins pour la guérison de ses enfans, qu'il s'en donna pour celle de ses soldats. Aussi étoient-ils pleins d'amour et de vénération pour lui. Ils n'avoient nulle inquiétude, pourvu qu'ils sussent qu'il étoit en bonne santé; mais le travail et les fatigues continuelles qu'il avoit à soutenir, leur faisoient craindre qu'il ne vînt enfin à y succomber. S'ils étoient seulement une demi-journée sans le voir, ils couroient à sa tente pour apprendre de ses nouvelles: quand il passoit à la tête du camp, ils sortoient de leurs baraques ou de leurs canonnières, comme s'il y avoit eu longtemps qu'ils ne l'eussent vu, et on les entendoit se dire les uns aux autres : *Notre père se porte bien, nous n'avons rien à craindre.* Il ne se passoit guère de jours qu'il ne les vît tous; il les saluoit et leur parloit avec une noble familiarité, et il prenoit plaisir à voir combien il en étoit aimé.

Cependant, l'armée de l'Empereur et

de ses confédérés avoit été jointe par les troupes des cercles de l'empire, et par celles de Zell, de Volfembutel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Trèves et de Cologne; et comme il sembloit que cette multitude d'ennemis alloit inonder tout ce royaume, le marquis de Louvois manda au vicomte de Turenne d'abandonner au plutôt l'Alsace, et de se retirer sous Nancy, pour sauver l'armée du roi, et défendre, s'il étoit possible, la Lorraine: à quoi le vicomte de Turenne répondit que le danger ne pressoit pas si fort, et qu'il espéroit pouvoir conserver la Lorraine, sans être obligé pour cela d'abandonner l'Alsace. Le marquis de Louvois écrivit une seconde lettre au vicomte de Turenne, par laquelle il lui mandoit que le duc de Lorraine prétendoit pénétrer dans ses états, par le moyen des intelligences qu'il y avoit pratiquées; et que, s'il ne quittoit promptement l'Alsace pour venir couvrir la Lorraine, ces deux provinces seroient bientôt perdues pour la France. Et comme le vicomte de Turenne persistoit cependant à demeurer sur les bords du Rhin, le roi lui écrivit lui-même, en lui envoyant ordre de se retirer en Lorraine. Il lui mandoit que, comme Philisbourg et Brisach étoient à nous, il trouvoit qu'il n'y auroit pas grand inconvénient à abandonner l'Alsace, qu'il n'y avoit qu'à raser Neustat, Landau, Weissembourg et quelques au-

tres places de cette province, et qu'après cela les ennemis auroient bien de la peine à s'y établir et à y prendre des quartiers. Le vicomte de Turenne répondit au roi, que si par sa retraite il abandonnoit l'Alsace aux ennemis, ayant Strasbourg derrière eux, ils demeureroient dans cette province tant qu'il leur plairoit; que de là ils pousseroient la guerre à leur gré en Franche-Comté, en Lorraine, et même en Champagne; qu'ils seroient maîtres de tout, depuis Mayence jusqu'à Bâle, c'est-à-dire, d'une étendue de pays capable de faire subsister cent mille hommes durant tout un hiver; que bientôt nous n'aurions pas même de nouvelles de Philisbourg ni de Brisach, n'ayant plus aucune communication avec ces deux villes; que rien ne décrie plus que de raser des places, puisqu'on fait voir par-là qu'on n'a pas même d'espérance d'y pouvoir jamais retourner; que d'ailleurs ces places rasées n'empêchent point qu'on ne les rétablisse dans un pays, et que des palissades qu'on peut mettre en un jour sont tout aussi bonnes que des murailles pour les quartiers d'hiver. Le roi fut satisfait de cette réponse, et n'insista pas davantage sur cela. Le vicomte de Turenne ayant donc obtenu la permission de ne point abandonner l'Alsace, il se proposa non-seulement de défendre cette province, mais encore d'empêcher que les ennemis ne

passassent le Rhin. Il n'y avoit point de pont sur ce fleuve depuis Strasbourg jusqu'à Mayence ; nous nous tenions assurés de ces deux ponts, sur la foi de la neutralité que l'électeur de Mayence et les magistrats de Strasbourg avoient promis de garder. Il est vrai que les ennemis pouvoient en jeter un entre ces deux villes ; mais le vicomte de Turenne se posta de manière qu'il étoit à portée de les en empêcher, en quelqu'endroit qu'ils entreprissent de le faire. En effet, après qu'ils eurent long-temps marché sur les bords du Rhin, sans avoir osé y faire un pont en présence du vicomte de Turenne, qui se montroit par-tout où ils paroissoient, ils abandonnèrent cette entreprise, et étant descendu du côté de Mayence, ils firent si bien que l'électeur de cette ville leur livra son pont, sur lequel ils firent passer la meilleure partie de leur armée, et le reste sur des ponts volans qu'ils jetèrent au-dessous. A cette nouvelle le marquis de Louvois crut être en droit de se plaindre de ce que l'état étoit dans un très-grand danger, parce qu'on avoit trop déféré au sentiment du vicomte de Turenne ; et ayant fortement remontré dans le conseil, combien il étoit important de se retirer dans les passages de la Lorraine, le roi envoya des ordres si pressans de le faire, que si le vicomte de Turenne n'avoit pas eu tant de zèle qu'il
en

en avoit pour son service, il n'auroit pas différé un moment à les exécuter : mais, comme il étoit incapable de faire une chose qu'il savoit être contraire au bien de l'état, il demeura encore en Alsace, nonobstant ces ordres, après avoir toutefois écrit une lettre au roi, pour lui rendre raison de sa conduite.

Les ennemis, dit-il dans cette lettre, *quelque grand nombre de troupes qu'ils aient, ne sauroient, dans la saison où nous sommes, penser à aucune autre entreprise qu'à celle de me faire sortir de la province où je suis, n'ayant ni vivres, ni moyens pour passer en Lorraine, que je ne sois chassé de l'Alsace ; et si je m'en allois de moi-même, comme Votre Majesté me l'ordonne, je ferois ce qu'ils auront peut-être bien de la peine à me faire faire. Quand on a un nombre raisonnable de troupes, on ne quitte pas un pays, encore que l'ennemi en ait beaucoup davantage ; et je suis persuadé qu'il vaudroit mieux pour le service de Votre Majesté que je perdisse une bataille, que d'abandonner l'Alsace et de repasser les montagnes.* Il finit cette lettre en offrant de prendre tout sur lui, et de se charger des événemens ; si bien que le roi, satisfait de ses raisons, et se confiant d'ailleurs à la capacité et à l'expérience du vicomte de Turenne, lui envoya cinq à six mille hommes de renfort,

et le laissa maître de faire ce qu'il voudroit.

Le vicomte de Turenne ayant ainsi obtenu une seconde fois la permission de défendre l'Alsace, comme les ennemis ne pouvoient y venir que du côté de Landau, il prit le parti de s'aller mettre sur leur passage auprès de cette ville; et ayant trouvé un poste avantageux, d'où il pouvoit également se porter au Rhin ou à la montagne, il y établit son camp; il y fit faire des retranchemens; il y fit apporter tous les fourrages des places qui étoient aux environs, et il résolut d'y attendre les ennemis.

Le duc de Bournonville et les autres généraux qui commandoient les troupes de l'Empereur et celles de l'empire, crurent qu'ils n'avoient qu'à s'avancer vers le vicomte de Turenne, et qu'à la première ou seconde marche, il se retireroit aussitôt en Lorraine, ou qu'il reculeroit du moins jusqu'à Saverne. Ils firent donc marcher vers lui toute leur armée dans cette confiance: mais ils furent bien surpris lorsqu'ils virent qu'il les attendoit de pied ferme. Ils vinrent jusqu'à Spire, d'où ils envoyèrent reconnoître son camp. Ils avoient cinquante mille hommes, et il n'en avoit que seize à dix-sept mille. Néanmoins, ayant vu l'avantage du poste qu'il avoit choisi, et la fermeté avec laquelle il les attendoit, ils ne jugèrent

pas à propos de l'attaquer ; et après avoir extrêmement pâti dans l'évêché de Spire, par la disette du fourrage, qu'ils étoient contraints d'aller chercher à plus de dix lieues de leur camp, ils repassèrent enfin le Rhin, sans avoir seulement mis le pied en Alsace. Ils délibérèrent quelque temps au-delà du Rhin sur la proposition qui leur fut faite d'assiéger Philisbourg. L'électeur Palatin, dont les états étoient fort incommodés par les courses que faisoit la garnison de cette place, offrit de nourrir l'armée, tant qu'elle seroit occupée à l'assiéger : mais les généraux de l'armée Impériale ne furent pas d'avis de faire ce siége en présence du vicomte de Turenne ; et cette entreprise ayant été absolument rejetée, ils firent marcher leurs troupes, en remontant le long du Rhin, à travers le marquisat de Dourlach et celui de Bade, dans le dessein de s'approcher de Strasbourg.

Le vicomte de Turenne, craignant que les magistrats de cette ville n'en usassent comme avoit fait l'électeur de Mayence, remonta aussi le long du Rhin de son côté ; envoya le marquis de Vaubrun, avec un corps de cavalerie, auprès de Strasbourg, et vint avec le reste de l'armée jusqu'à Lavantzenaw, qui n'est qu'à deux lieues de cette ville : mais ceux de Strasbourg, voyant l'armée ennemie si supérieure à la nôtre, crurent pouvoir im-

[illegible] nous manquer de parole, et li-
[illegible] leur pont aux Impériaux, contre
[illegible] de la neutralité qu'ils nous avoient
promise.

Le duc de Bournonville, se voyant
maître du pont de Strasbourg, y fit passer
son armée, et alla se camper entre les
rivières d'Ill et de la Brusch, vers la ville
de [illegible], pour attendre dans ce poste
l'électeur de Brandebourg, qui amenoit
vingt mille hommes, et qui n'étoit plus
qu'à [illegible] journées de Strasbourg. Mais
le vicomte de Turenne, considérant les
[illegible] que les ennemis pourroient
[illegible] dans le royaume, qui étoit tout ou-
vert de ce côté-là, lorsqu'un si puissant
[illegible] les auroit joints, résolut de les
combattre avant cette jonction.

Pour cet effet, il décampa de Lichtenaw
[illegible] quatre heures du matin; et laissant
Strasbourg sur la gauche, il fit prendre
à son armée la route de Molsheim. Il
[illegible] une pluie qui dura pendant toute
la marche, et cette pluie ayant détrempé
la terre qui en ce pays-là est grasse, et
qui, outre cela, étant presque par-tout
labourée, rendit les chemins extraordi-
nairement difficiles. Néanmoins, le vi-
comte de Turenne ayant envoyé quelque
temps auparavant de[illegible]our faire des
[illegible] sur les [illegible]s ruisseaux
[illegible] [illegible]s ne comp-
[illegible] [illegible]d'il s'[illegible]

soit de faire ce qu'il souhaitoit d'eux, l'armée ne laissa pas d'arriver à quatre heures après midi sur les hauteurs de Holtzheim, assez près de la ville de Dachstein, qu'elle avoit à sa droite. Ce fut de cet endroit que l'on commença à découvrir le camp des Impériaux, qui étoit derrière Ensheim, et qui s'étendoit le long de quelques autres villages circonvoisins. Le vicomte de Turenne ayant résolu de donner bataille le lendemain, employa ce qui restoit de jour à reconnoître l'endroit où étoient les ennemis, et la manière dont ils étoient campés.

Les ennemis étoient à une lieue de là. Pour aller à eux il falloit passer la Brusch et le ruisseau de Holtzheim, derrière lequel étoit une plaine fort propre à servir de champ de bataille. Cette plaine étoit fermée par un grand bois du côte de Strasbourg, qui étoit à la droite des ennemis ; et de l'autre côté, où étoit leur gauche, il y avoit un petit bois de mille pas de long, sur quatre ou cinq cents de large, au-delà duquel étoit le village d'Ensheim. Ce fut tout ce que le vicomte de Turenne put reconnoître, à cause du peu de jour qui restoit ; et comme il n'y avoit pas un moment de temps à perdre pour exécuter le dessein qu'il avoit formé, il fit aussitôt avancer des dragons pour se saisir des ponts qui étoient sur la rivière de la Brusch, et sur le ru[illegible] de Holtzheim,

au passage desquels on eût perdu bien du temps, si les ennemis avoient fait rompre ces ponts, ou les avoient gardés. On y fit passer le canon et l'infanterie, et la cavalerie passa à divers gués. On employa à cela toute la nuit, pendant laquelle le vicomte de Turenne demeura toujours à cheval.

Quant aux ennemis, sitôt qu'ils nous apperçurent, ils furent étonnés de la hardiesse du vicomte de Turenne qui venoit les chercher : plusieurs de leurs officiers-généraux opinèrent pour la retraite; mais les autres, ayant représenté qu'on ne la pouvoit plus faire en sûreté, appuyèrent si bien leur sentiment, qu'il fut résolu qu'on nous attendroit, qu'on passeroit toute la nuit sous les armes, et qu'on l'emploieroit à se retrancher et à prendre ses avantages. Le duc de Bournonville rassembla ses quartiers aux environs de celui d'Ensheim, qui étoit le principal, et derrière lequel il fit ranger son armée en bataille. Il fit mettre toutes ses troupes sur deux lignes fort grosses et fort longues, avec un corps de réserve, composé de tant de bataillons et d'escadrons, qu'il pouvoit bien être compté pour une troisième ligne. Il donna le commandement de l'aile droite au comte Caprara, et celui de l'aile gauche au duc de Holstein, et pour lui, il se mit à la tête du corps de bataille. Le duc de Lorraine, le marquis

de Bade, et plusieurs autres princes et souverains d'Allemagne, qui étoient au nombre de vingt-deux dans cette armée, y avoient le commandement de leurs propres troupes, mais avec subordination aux lieutenans - généraux des ailes où leurs corps se trouvoient distribués. L'ordre de bataille ayant été ainsi réglé, le duc de Bournonville se saisit du petit bois qui étoit devant sa gauche, et du village d'Ensheim, qui répondoit jusqu'au centre de son armée; et il envoya du canon dans l'un et dans l'autre, avec de l'infanterie, qui s'y retrancha autant que le temps le put permettre. Ainsi sa droite étoit assurée par le grand bois, qui couvroit son flanc du côté de Strasbourg, et par une longue haie, qui étoit à la tête de la première ligne : son corps de bataille se trouvoit en partie à couvert par le village d'Ensheim, qui étoit tout environné de haies, de fossés et de retranchemens; et son aile gauche étoit en quelque façon à l'abri de toutes sortes d'attaques, tant par un long fossé bordé de grosses haies, qui étoit au-devant, que par le petit bois qui la couvroit, et que les Impériaux pouvoient soutenir par un grand front, sans faire aucun mouvement irrégulier, puisqu'il répondoit au centre de cette aile. Il avoit, outre cela, à la droite et à la gauche, des rideaux et des ravins, dont les Impériaux profitèrent; de sorte que leur infan-

terie étoit logée si à couvert, qu'à peine la pouvoit-on voir. Enfin ils nous attendoient dans des postes si avantageux, que quelque foible qu'eût été une armée, le général eût toujours cru y être hors d'insulte. Les Impériaux avoient pourtant cinquante mille hommes.

Quoique le vicomte de Turenne eût été renforcé de quelques régimens, son armée étoit encore plus de la moitié plus foible que la leur. Néanmoins, connoissant la valeur de ses officiers et la confiance qu'avoient en lui les soldats, il persista dans le dessein d'attaquer les ennemis, malgré tous les avantages qu'ils avoient du côté du nombre et du côté du poste. Il employa toute la nuit à faire passer à ses troupes la rivière et le ruisseau; et dès le point du jour, il commença à étendre son armée dans la plaine, et à la ranger en bataille sur deux lignes. Il composa la première de dix bataillons, et de vingt-huit escadrons, partagés également sur les deux ailes; et la seconde, d'un pareil nombre d'escadrons, mais seulement de huit bataillons. Il mit cinq escadrons entre les deux lignes, derrière l'infanterie de la première, pour la soutenir; et deux bataillons avec les escadrons qui lui restoient, au corps de réserve. Il entremêla tous nos escadrons de divers pelotons d'infanterie, pour secourir la cavalerie dans le besoin; car, quoique d'ordinaire ce

soit la cavalerie qui soutient l'infanterie dans un jour de bataille, cependant comme il avoit éprouvé le contraire à la journée de Sintzheim, il crut devoir prendre encore ici la même précaution.

Il mit à la tête du corps de bataille le sieur Foucault, qui étoit le plus ancien lieutenant-général, et sous lui le comte d'Hamilton, maréchal de camp. Il donna le commandement de l'aile droite au marquis de Vaubrun, et celui de l'aile gauche au comte de Lorges, tous deux lieutenans-généraux, qui avoient avec eux les comtes de Roye et d'Auvergne pour maréchaux de camp. Chaque brigadier servit à la tête de sa brigade. Il y en avoit huit dans les deux lignes; à savoir, les sieurs de Piloy et de Revellion, le chevalier d'Humières, et les marquis de Douglas, de Pierrefitte, de Renty, de Puisieux et de Lamberth. Il donna au marquis de Montgeorge, mestre de camp de cavalerie, le commandement des cinq escadrons qui étoient entre les deux lignes; et celui du corps de réserve au marquis de Beaupré, aussi mestre de camp de cavalerie. Il avoit pour aides de camp, le chevalier de Bouillon, milord Duras, et les marquis d'Harcourt, de Ruvigny et de Saint-Point. Il ne choisit pour lui-même aucun poste particulier, afin d'être plus libre de se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. Il parcourut la tête de la

première ligne, et se fit voir aux troupes avec cet air de gaieté qu'il savoit si bien prendre aux jours de bataille. Sitôt que les Anglais l'apperçurent, ils poussèrent un cri de joie, qui lui parut être de bon augure. Il donna quelques ordres aux officiers généraux, et fit marcher son armée vers celle des ennemis.

Le petit bois qui étoit sur notre *droite*, fut la première chose qui *nous* obligea à faire halte. On découvrit deux troupes de cavalerie au devant; on leur tira quelques volées de canon, et ces deux troupes s'enfoncèrent aussitôt dans le bois. Le vicomte de Turenne, voulant en reconnoître les bords, s'en approcha assez près avec quelques officiers, et ayant apperçu l'aile gauche des ennemis, qui s'avançoit par derrière, et tournoit autour pour venir prendre en flanc notre aile droite, il tira au plutôt de son armée six bataillons, et de la cavalerie et des dragons à proportion, et il en fit deux nouvelles lignes, qu'il plaça de manière qu'avec les deux autres, elles faisoient une espèce de potence, et que non-seulement elles couvroient tout le flanc de notre aile droite; mais qu'elles débordoient encore beaucoup vers le ruisseau de Holtzheim. Les ennemis, voyant ce nouvel ordre dans la disposition de notre armée, retournèrent sur leurs pas, et bornèrent tous leurs desseins de ce côté-là à la défense du bois, dont

Ils s'étoient saisis. Comme le vicomte de Turenne ne pouvoit rien faire qu'il ne fût maître de ce bois, il le fit attaquer par un détachement de dragons qu'il y envoya sous les ordres du chevalier de Boufflers. Les ennemis en avoient embarrassé les avenues de notre côté par de grands abatis d'arbres. Ils avoient remué quelques terres derrière ces abatis pour leur servir de retranchemens ; ils y avoient envoyé trois bataillons, et ils y avoient même deux pièces de canon chargées à cartouches. Le vicomte de Turenne fit aussi avancer quelques pièces de campagne vers cet endroit, et fit soutenir les dragons du chevalier de Boufflers par cinq cents mousquetaires. On se canonna quelque temps de part et d'autre, et on en vint ensuite au feu de la mousqueterie qui fut assez égal, tant que les ennemis n'eurent là que trois bataillons : mais comme le duc de Bournonville détachoit incessamment des troupes fraîches pour maintenir ce poste, le chevalier de Boufflers auroit bientôt été obligé d'abandonner l'attaque, si le vicomte de Turenne ne lui avoit aussi envoyé de nouvelles troupes. Ce prince fit marcher à son secours tous les pelotons d'infanterie qui étoient dans les intervalles de nos escadrons. Avec ce renfort le chevalier de Boufflers redoubla les charges. Les ennemis de leur côté faisoient un très-grand feu ; si bien que le

chevalier de Boufflers, désespérant de les chasser de là à coups de canon ou de mousquet, et résolu d'y périr, ou d'en venir à bout, fit mettre pied à terre à ses dragons, sauta par-dessus les abatis d'arbres, monta sur les retranchemens qui étoient derrière, chargea les ennemis l'épée à la main, se rendit maître de leur canon, et les poussa jusqu'à un autre abatis qu'ils avoient fait plus loin, et derrière lequel ils avoient six autres pièces de canon encore chargées à cartouches. Nos gens essuyèrent avec fermeté durant plus de trois heures, le feu de ce canon. Mais le vicomte de Turenne, voyant qu'il étoit impossible de forcer les ennemis dans un pareil retranchement, sans un grand corps d'infanterie, y envoya toute celle des deux nouvelles lignes qu'il avoit formées pour couvrir les flancs de notre aile droite. Les ennemis de leur côté y accoururent en foule, et le combat recommença tout de nouveau. Une grande pluie qui survint, suspendit à la vérité pour quelque temps, l'ardeur des attaques; mais cela ne servit qu'à les rendre après plus furieuses; et il se fit en cet endroit un si grand carnage, qu'on ne combattoit de part et d'autre que sur des tas de corps morts. Enfin le chevalier de Boufflers, par-tout à la tête des soldats, les anima si bien par son exemple, que nous prîmes les six autres pièces de canon des enne-

mis, et que nous les poussâmes encore plus avant dans le bois, gagnant toujours du terrein. Mais comme rien n'étoit plus capital, pour l'un et l'autre parti, que d'être maître de ce bois, le duc de Bournonville y envoya tant du monde, que le vicomte de Turenne fut obligé d'y faire marcher plusieurs bataillons de ses deux autres lignes, avec le marquis de Vaubrun, et quelques brigadiers à la tête. Comme ces troupes n'avoient point encore combattu, on recommença pour la troisième fois un des plus sanglans combats d'infanterie qui se fût donné depuis long-temps : il fut soutenu avec beaucoup de valeur de part et d'autre, et le succès en fut assez également balancé durant quelques heures. Presque tous les officiers-généraux y agirent de leur chef, se déterminant selon les occurrences; et peut-être que jamais les officiers particuliers ne prirent moins conseil des officiers-généraux qu'en cette occasion; l'irrégularité du champ de bataille, et l'acharnement des deux partis empêchant qu'on ne pût ni donner ni recevoir les ordres dans les formes accoutumées, on combattoit avec furie dans tous les vides du bois. L'embarras de traverser ce bois, qui nous étoit inconnu, rendoit cette action également difficile et périlleuse pour nous. Elle fut d'un détail infini, et beaucoup plus rude et plus vigoureuse que les deux précé-

dentes. Les ennemis poussés se retiroient d'arbre en arbre ; ainsi, de dix pas en dix pas, il se donnoit un nouveau combat. Chacun cherchoit un arbre pour se mettre à couvert et faire sa décharge avec avantage. On y combattoit même en beaucoup d'endroits corps à corps. Le vicomte de Turenne, visitant sans relâche tous les postes, faisoit soutenir ceux qui étoient les plus pressés par des détachemens, qui arrivoient toujours à propos ; et voyant l'opiniâtreté des ennemis, il crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une dernière charge où il vouloit faire une nouvelle tentative. Son cheval y fut blessé sous lui, et plusieurs de ses gens y furent tués à ses côtés. Mais son exemple fit faire de si grands efforts à ses troupes, que nous nous rendîmes tout-à-fait maîtres du bois. Il est vrai que les ennemis y revinrent une quatrième fois, un peu plus par le derrière ; mais les Anglois ayant taillé en pièces un de leurs bataillons comme il vouloit entrer, et le vicomte de Turenne ayant fait pointer contre les ennemis leur propre canon, il les chassa enfin entiérement du bois, et même de quelques rideaux qu'ils occupoient par-delà, et les força à chercher un asile derrière les retranchemens du village d'Ensheim, après la défaite de presque toute leur infanterie.

Pendant qu'une bonne partie des deux

armées fut occupée, l'une à attaquer le bois, et l'autre à le défendre, le reste des troupes demeura assez long-temps à ne faire autre chose qu'à se canonner et s'observer de part et d'autre. Mais enfin le duc de Bournonville voyant que rien ne lui avoit réussi jusque-là dans le bois, laissa le soin de tout ce côté-là au duc de Holstein; et voulant se dédommager par quelqu'autre endroit, prit une partie de son armée avec lui, et marcha à dessein de venir attaquer notre corps de bataille, et de tâcher de le rompre pour séparer notre aile droite d'avec notre gauche. Mais le sieur Foucault qui le commandoit, craignant d'être enveloppé du côté de sa droite, s'il eût attendu que les ennemis le fussent venus charger, s'avança au-devant d'eux avec ses bataillons; et leur ayant fait faire le plus promptement qu'il put les évolutions nécessaires, il forma un carré de toute son infanterie, afin qu'elle pût faire front de toutes parts; si bien que le duc de Bournonville n'ayant pas jugé à propos de l'attaquer dans cette disposition, s'en retourna, et regagna le centre de son armée. Cependant ne désespérant pas encore de remporter quelqu'avantage sur nous, avant que la nuit mît fin à cette grande journée, il ordonna au comte Caprara d'aller attaquer notre aile droite avec les cuirassiers de l'Empereur, qui n'avoient point encore combat-

tu. Le comte Caprara les fit aussitôt sortir de derrière la longue haie, qui couvroit l'aile droite de l'armée impériale : il en forma dix-huit escadrons ; et, laissant à côté notre corps de bataille, il alla par une marche oblique tomber sur notre aile droite, qui se trouvoit dégarnie de tous ses pelotons d'infanterie qu'on avoit envoyés dans le bois, et même affoiblie de plusieurs escadrons qu'on en avoit tirés pour couvrir notre flanc du côté de ce bois.

Les cuirassiers de l'Empereur nous attaquèrent en cet endroit avec tant de furie, que notre première ligne se renversa sur la seconde qui s'enfuit dans un si grand désordre, que peu s'en fallut qu'elle ne rompît le corps de réserve qui s'avançoit pour la soutenir, et la terreur devint si grande parmi nos gens, que les valets se sauvèrent vers le bagage, où ayant porté l'alarme, la plupart de ceux qui le gardoient s'enfuirent à Saverne avec ce qu'ils purent emmener, publiant que nous avions perdu la bataille ; de manière que tous les paysans prirent de la paille sur le chapeau pour signal de courir sur les François. Il est vrai que la fermeté de nos officiers, qui ne quittèrent jamais leurs étendards, fit que quelques-uns de nos escadrons se rallièrent. Mais le comte Caprara redoublant ses efforts pour les rompre, il étoit à craindre que tout n'allât

être enfoncée, lorsque les comtes de Lorges et d'Auvergne arrivèrent fort à propos, pour arrêter les ennemis, et empêcher qu'ils ne poussassent plus loin leur avantage. Car le vicomte de Turenne n'eut pas plutôt remarqué le grand espace que la fuite de nos soldats avoit laissé vide à la première ligne de notre aile droite, qu'il envoya ordre aux officiers-généraux de notre gauche de marcher avec cette aile par derrière le corps de bataille, pour aller remplir ce grand vide. Sitôt que le comte d'Auvergne eut formé quelques escadrons des Anglois, il les mena à la charge. Les Anglois donnèrent sur les cuirassiers de l'Empereur, et les firent plier; mais ils ne purent les rompre. Le comte de Lorges cependant faisoit doubler sur la droite les escadrons, à mesure que sa cavalerie arrivoit, pour opposer un assez grand front à celui des Impériaux, et lorsque toutes ses troupes furent arrivées, il chargea les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les rompit entiérement; de sorte que non-seulement ils ne purent se rallier, mais que ne croyant pas pouvoir regagner leur haie sans être auparavant taillés en pièces, ils allèrent se jeter dans Ensheim, dont ils étoient plus près, et nous laissèrent maîtres de la plaine, comme nous l'étions déjà du bois.

Le duc de Bournonville, ayant retiré alors ses troupes de tous les postes où

lles étoient, s'en retourna du côté du Rhin, marcha toute la nuit assez en désordre, passa la rivière d'Ill, et ne s'arrêta point qu'il n'eût mis son armée à couvert sous le canon de Strasbourg, où il résolut de demeurer jusqu'à ce que l'électeur de Brandebourg fût arrivé avec les vingt mille hommes qu'il amenoit. Comme il y avoit deux jours et deux nuits que nos soldats étoient sous les armes, à toujours marcher, ou combattre, par une pluie qu'ils avoient eu continuellement sur le corps, le vicomte de Turenne aima mieux les laisser reposer cette nuit-là, que de poursuivre les ennemis. Le lendemain nous trouvâmes dans Ensheim, et dans les autres postes qu'ils avoient abandonnés, deux pièces de canon, des malades et des blessés en grand nombre, beaucoup de munitions et de bagages, et une grande quantité de cuirasses et de toutes sortes d'armes qu'ils avoient jetées pour marcher plus commodément dans leur retraite. Le combat avoit duré depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, c'est-à-dire, près de dix heures. Nous y perdîmes environ deux mille hommes. Le comte d'Auvergne y eut la jambe percée d'un coup de mousqueton; le marquis de Puisieux, le comte de Hamilton, et le sieur Revellion y furent aussi fort blessés. Quant aux ennemis, ils eurent plus de trois mille hommes tués sur la place, et

ils emmenèrent avec eux à Strasbourg plus de cent cinquante chariots remplis de blessés. Nous leur prîmes dix pièces de canon, trente drapeaux ou étendards, et un grand nombre de prisonniers.

Ce fut pour conserver le souvenir de cette troisième victoire, remportée sur les Allemands dans la même année, qu'on fit frapper la médaille n°. 14.

On y voit la Victoire qui, tenant une couronne de laurier d'une main, et de l'autre une palme, foule aux pieds plusieurs boucliers aux armes de l'empire. La légende, *de Germanis tertiò*, signifie : *troisième victoire remportée sur les Allemands*. L'exergue, *pugna ad Einshemium*, M. DC. LXXIV. *Bataille d'Ensheim*, 1674.

Les ennemis, malgré la perte qu'ils avoient faite dans la bataille, ne laissoient pas d'avoir encore plus de quarante mille hommes en état de combattre. Comme il n'étoit pas possible de forcer une armée si nombreuse dans un poste si avantageux, le vicomte de Turenne ne jugea pas à propos de l'y aller attaquer; et aimant mieux donner tous ses soins à rétablir ses troupes, il les mena à Marlen, qui étoit à trois lieues de là, et où il y avoit du fourrage, et toutes sortes de munitions en abondance.

Cependant le duc de Bournonville fut joint sous les murailles de Strasbourg par

quelques troupes des cercles de Suabe et de Franconie. L'électeur Palatin y vint aussi à la tête de deux mille chevaux ; le duc de Zell lui amena encore trois mille hommes, et l'électeur de Brandebourg arriva enfin avec son armée.

Pour résister à de si grandes forces, le vicomte de Turenne n'avoit pas tant de troupes que l'électeur de Brandebourg seul venoit d'en amener aux ennemis. C'est pourquoi on lui envoya cinq ou six mille gentilshommes de la noblesse, dont on avoit convoqué l'arrière-ban. Mais comme ces gentilshommes n'étoient point disciplinés et qu'ils n'étoient point accoutumés à camper, il ne les garda pas longtemps, parsuadé que ce corps de noblesse auroit été bientôt ruiné, s'il ne l'eût renvoyé.

Le roi fit aussi marcher à son secours deux renforts de troupes, l'un de six à sept mille hommes du marquis de Genlis, et l'autre de quatorze à quinze mille hommes, sous les ordres du comte de Sault. Le vicomte de Turenne laissa venir le marquis de Genlis ; mais il envoya ordre au comte de Sault de demeurer en Lorraine avec le corps qu'il amenoit, ce qui étonna tous ceux qui savoient le peu de monde qu'il avoit, et le grand nombre des ennemis ; car leur armée étoit alors de plus de soixante mille hommes.

L'électeur de Brandebourg, à la tête de

tant de forces réunies, décampa d'auprès de Strasbourg, passa la rivière d'Ill, et s'avança vers Marlen, où nous étions encore. Le vicomte de Turenne le voyant approcher, se retira à Dettwiler sur la Soot, à trois lieues de Marlen. Cette retraite augmenta la surprise de tout le monde; et l'on avoit d'autant plus de regret pour sa réputation qu'il fit de pareilles démarches devant les ennemis, faute de troupes, qu'on savoit qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'en avoir davantage. Cependant les ennemis le suivirent à Dettwiler, d'où il décampa encore pour aller à Ingwiler, qui est à deux lieues par-delà sur la Moter. Il demeura en cet endroit jusqu'au temps où l'on a coutume de finir la campagne. Il mit de grosses garnisons dans Haguenau et dans Saverne; il laissa une partie de son armée de ce côté-là, pour le secours de ces places, et il repassa en Lorraine avec le reste par la Petite-pierre, passage commode, dont il s'étoit assuré.

A ces nouvelles, l'étonnement de tout le monde redoubla. On avouoit qu'il avoit fait sa retraite avec un si grand ordre, qu'il n'y avoit pas perdu un seul homme, quoiqu'il eût souvent passé plusieurs ruisseaux et plusieurs défilés à la vue des ennemis. On demeuroit d'accord qu'il avoit par-tout si bien su choisir les postes où il s'étoit campé, que l'électeur de Brandebourg n'avoit osé l'attaquer nulle part;

que les Impériaux, au désespoir de ne pouvoir rien entreprendre contre lui avec leurs nombreuses troupes, avoient eu beau faire mine de vouloir assiéger tantôt Saverne, tantôt Haguenau, pour le tirer des endroits avantageux où il s'étoit posté, il n'avoit jamais pris le change, et que par toutes leurs feintes, ils n'avoient pu lui faire faire aucune fausse démarche, ni lui donner le moindre échec. On convenoit même que les ennemis avoient quelquefois reculé, et s'étoient retranchés devant lui : mais on avoit peine à lui pardonner de s'être retiré en Lorraine, après avoir fait espérer qu'il sauveroit l'Alsace; et l'on ne pouvoit concevoir ce qui l'avoit porté à refuser le grand corps de troupes du comte de Sault, avec lesquelles il sembloit qu'il auroit pu faire beaucoup plus qu'il n'avoit fait. Il faut pourtant convenir que l'équité publique de ce temps-là étoit telle, qu'on y rendoit justice au mérite du vicomte de Turenne. Quoique toutes les apparences fussent contre lui, on ne laissoit pas de croire qu'il avoit eu ses raisons pour en user de la manière dont il en avoit usé; et si on murmuroit de sa retraite en Lorraine, c'étoit moins pour blâmer sa conduite que pour se plaindre de la fortune, à qui on s'en prenoit de ce que tout ne réussissoit pas aussi glorieusement qu'on l'auroit souhaité pour lui.

Cependant les ennemis, le voyant re-

tiré, se répandirent en divers quartiers dans l'Alsace qu'ils partagèrent entr'eux. Ils s'établirent à Schlestat, à Turckeim, à Colmar, à Ensisheim, et dans toutes les autres villes, à dessein d'y passer le reste de l'hiver, et d'y prendre des mesures pour entrer au printemps en Lorraine et en Franche-Comté. Ils bloquèrent Brisach; ils envoyèrent sommer le prince de Montbelliard de se déclarer pour eux, et de recevoir garnison dans sa place. Charmés de la bonté de leurs quartiers, ils s'étendirent par-tout au large et à leur aise; et le duc de Lorraine, impatient de rentrer dans son pays, avoit déjà fait passer deux mille hommes, qui s'étoient saisis de Remiremont et d'Espinal, villes sur la Moselle, dans lesquelles ils commençoient à se fortifier, lorsque le vicomte de Turenne voyant que les ennemis avoient fait toutes choses comme il l'avoit prévu, et qu'il étoit temps de commencer à exécuter un grand dessein qu'il méditoit depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes du comte de Sault, avec les six à sept mille qu'il avoit ramenés d'Alsace, les partagea en plusieurs petits corps, mit de vieux officiers à la tête de chacun, les fit marcher par des routes différentes le long des montagnes de Vauges, et leur donna à tous le même rendez-vous, sans qu'aucun d'eux sût où les autres avoient ordre d'aller. Ce rendez-vous

étoit le passage de Beffort, qui est à l'autre bout de l'Alsace, opposé à celui par lequel nous venions de sortir de cette province. Le vicomte de Turenne leur fit ainsi traverser toute la Lorraine par des chemins si détournés, que les ennemis n'eurent aucune connoissance de notre marche, que nous ne fussions arrivés à Espinal. Dès que le corps de nos troupes, qui avoit sa route de ce côté-là, parut devant cette place, tous les Lorrains qui y étoient s'enfuirent, sans même savoir si ce qu'ils voyoient étoit une armée, ou si ce n'étoit seulement qu'un parti. Ceux qui étoient dans Remiremont ne demandèrent, pour s'en aller, qu'un passe-port qu'on leur accorda, et ils se retirèrent avec les autres au bas des montagnes, où étoit le duc de Lorraine. Ce prince commença par faire de grands reproches à ses troupes de ce qu'elles avoient si légèrement pris l'alarme à l'approche de quelque parti : mais ayant vu les passe-ports de ceux de Remiremont, qui étoient signés du vicomte de Turenne, et ne pouvant par conséquent douter qu'il ne fût là avec son armée, il envoya ordre à toutes les troupes qui étoient les plus avancées vers les montagnes, de s'aller mettre au plutôt derrière la rivière d'Ill, aux environs de Mulhausen, ville alliée des Suisses, et il dépêcha des courriers à tous les généraux de l'armée Impériale, pour les

les avertir que le vicomte de Turenne étoit en marche et alloit rentrer par Beffort dans l'Alsace. Les ennemis ne pouvant s'imaginer qu'on pût entreprendre une pareille chose au plus fort de l'hiver où l'on étoit, firent du duc de Lorraine le même jugement qu'il avoit fait de ses troupes, crurent qu'il prenoit trop aisément l'alarme, et se persuadèrent que nous n'avions d'autre dessein que de les faire sortir de Remiremont et d'Espinal, afin d'avoir la Lorraine libre pour nos quartiers d'hiver.

Cependant les divers corps de notre armée, après avoir traversé les montagnes de Vauges, où il avoit fallu souvent camper dans la neige, et marcher par des routes par où jamais troupes n'avoient passé, se réunirent enfin toutes à Beffort, où le vicomte de Turenne les attendoit. Alors ce général, qui savoit que le succès de son entreprise dépendoit de la diligence, s'étant mis à la tête de l'armée, marcha aux ennemis qui se rassemblèrent derrière la rivière d'Ill. Ils avoient levé leurs quartiers avec précipitation, au premier avis du duc de Lorraine; mais comme il y en avoit jusqu'à la tête de la haute Alsace, plusieurs n'eurent pas le temps de se rendre à Mulhausen, et furent pris avant que d'y être arrivés. Il y en eut même quelques-uns qui se vinrent jeter dans notre armée, croyant que c'étoit quelques corps de leurs troupes qui s'as-

sembloient : d'autres furent enveloppés, avant que d'avoir eu le temps de se mettre en marche.

Le vicomte de Turenne força quelques châteaux qui étoient sur son passage ; et étant arrivé sur les bords de l'Ill, vis-à-vis de la ville de Mulhausen, auprès de laquelle la cavalerie de l'Empereur, les troupes du duc de Lorraine et celles de l'évêque de Munster étoient rassemblées sous les ordres de leurs généraux, il reconnut les divers gués de la rivière ; il y passa avec sa cavalerie ; il fit charger les ennemis ; et après plusieurs attaques faites et soutenues de part et d'autre avec beaucoup de vigueur, il les mit enfin tellement en désordre, que, laissant des régimens entiers dans des petites places écartées, ils s'enfuirent les uns vers Bâle, où ils passèrent le Rhin, et les autres du côté d'Ensisheim, où étoit l'électeur de Brandebourg. Le comte Caprara et le marquis de Bade avoient été présens à cette action. Le vicomte de Turenne y prit quatorze étendards, et fit un grand nombre d'officiers et de soldats prisonniers. Les ennemis ne nous prirent que le seul Montauban qui s'étoit engagé trop avant au milieu de quelques escadrons, et ils le menèrent à l'électeur de Brandebourg, qui, ayant appris de lui le dessein du vicomte de Turenne, se retira au plutôt vers Colmar, et envoya ordre à toutes les troupes

de s'y rendre en diligence. La nuit qui survint nous empêcha de poursuivre les fuyards; mais, le lendemain, dès la pointe du jour, le vicomte de Turenne se remit en marche, toujours en descendant le long de la rivière d'Ill, sur laquelle sont situées les plus grosses villes de l'Alsace, où les ennemis s'étoient établis. Il détacha des partis à droite et à gauche pour couper les petits quartiers et les empêcher de joindre le gros de l'armée : il enleva les garnisons de plusieurs places, d'où les ennemis n'avoient pas eu le temps de les retirer. Tout ce qu'ils avoient mis dans les châteaux et autres semblables postes, fut fait prisonnier de guerre. Le régiment Impérial de Portia, qui étoit de neuf cents hommes, se rendit à discrétion avec tous ses officiers ; et les choses en vinrent au point, que nos gens se trouvoient embarrassés du grand nombre de prisonniers. On ne laissoit pas d'aller toujours avec toute la diligence possible. On arriva à Ensisheim, qu'on trouva abandonné, aussi bien que Sainte-Croix, l'électeur de Brandebourg et le duc de Bournonville qui y étoient, s'étant retirés à Colmar. Le vicomte de Turenne laissa Ruffach sur sa gauche, et se contenta de bloquer cette ville, ne voulant pas s'arrêter autant de temps qu'il auroit fallu pour la prendre en l'assiégeant dans les formes. Il avoit impatience d'arriver à l'endroit où les en-

emis l'attendoient. Il n'en étoit plus guère
oigné : néanmoins, avant que d'en faire
pprocher tout-à-fait son armée, et de les
aller attaquer, il voulut reconnoître dans
uelle situation ils étoient.

Entre Colmar, qui est auprès de la ri-
ière d'Ill, et Turckeim, villes situées
resque vis-à-vis, au pied des montagnes
e Vauges, est une plaine qui a environ
ne lieue de large. Un bras de la rivière
e Fech, qui prend sa source dans les
nontagnes, et qui passe à Turckeim,
oupe cette plaine par le milieu, et vient
roit à Colmar. Ce fut le côté de la plaine,
ui étoit au-delà de cette rivière à notre
gard, que les ennemis choisirent, comme
e poste le plus avantageux de toute la
aute Alsace, où une armée se pût met-
re en bataille. Ils avoient là les troupes
le Brandebourg et des princes de la mai-
on de Brunswick, celles des cercles,
'infanterie de l'Empereur, la cavalerie
le l'électeur Palatin, et ce qui s'étoit re-
ugié en cet endroit de la déroute de Mul-
ausen. Ils rangèrent toutes ces troupes
ur deux grandes lignes, depuis Colmar
usqu'à Turckeim, faisant un front de
rès d'une lieue. Ils avoient Turckeim et
es montagnes à leur droite, Colmar et la
ivière d'Ill à leur gauche, et un bras de
a Fech à leur tête. On ne pouvoit aller
eux par leur droite ni par leur gauche,
u'on n'eût pris Colmar ou Turckeim,

dont ils étoient les maîtres ; et l'endroit par lequel on devoit, ce semble, le plus naturellement les attaquer, étoit leur tête que la Fech couvroit. C'est pourquoi ils mirent toute leur attention à se fortifier de ce côté-là. Ils travaillèrent jour et nuit à faire des retranchemens le long de la rivière : ils garnirent ces retranchemens de canons chargés à cartouches ; ils y mirent de l'infanterie et des dragons, soutenus de toute leur armée ; et par une dernière précaution, qui supposoit néanmoins que nous pouvions passer la rivière en leur présence, et forcer leurs retranchemens, ils firent dresser des batteries dans Turckeim et dans Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine. L'électeur de Brandebourg prit le commandement de l'aile gauche ; il donna celui de l'aile droite au duc de Bournonville, et il résolut de nous attendre, dans une espèce de confiance que nous n'aurions pas la hardiesse de l'attaquer, quand nous aurions vu de quelle manière il étoit posté.

Le vicomte de Turenne ayant reconnu toutes choses de dessus les hauteurs, vit en un moment ce qu'il avoit à faire, et forma le plan de son dessein, par rapport à l'état des lieux, et aux mouvemens auxquels il crut pouvoir engager les ennemis. Son canon n'étoit point encore arrivé, à cause du grand nombre de défilés qui se

trouvent depuis Ensisheim jusqu'à Colmar. Mais ne croyant pas en avoir absolument besoin, et ne voulant pas laisser passer la journée sans tenter le succès du dessein qu'il méditoit, il ordonna au comte de Lorges de s'aller mettre en bataille dans la plaine, en-deçà de la rivière, vis-à-vis les ennemis, et de demeurer là sans rien faire, jusqu'à ce qu'il lui envoyât dire d'entrer en action. Il lui commanda de faire en sorte que sa première ligne eût un front d'une très-grande étendue, et d'avancer sa droite le plus près de Colmar qu'il pourroit; et il lui donna pour cela toute sa cavalerie, avec la meilleure partie du reste de l'armée. Et pour lui, prenant seulement un corps d'infanterie et de dragons, avec le sieur Foucault, lieutenant-général, le comte de Roye, maréchal de camp, et le marquis de Moussy, brigadier, au lieu de continuer à marcher dans la plaine, il prit sur la gauche, et s'avança à travers les côteaux qui sont au pied des montagnes, par un terrein inégal, plein de chemins creux, et embarrassés de haies et de vignes, où l'on n'auroit jamais cru que des troupes eussent pu marcher en corps, sans que personne comprît où il vouloit aller, ni à quoi aboutiroit une marche qui paroissoit si irrégulière; de manière qu'on avoit besoin de toute la confiance qu'on avoit en lui, pour ne pas murmurer.

Cependant le comte de Lorges avoit donné un si grand front à la première ligne de ses troupes dans la plaine, que les ennemis crurent que toute notre armée y étoit, d'autant plus que le corps du vicomte de Turenne marchoit par un pays si couvert qu'ils ne pouvoient rien appercevoir de ce côté-là; et comme ils voyoient que toutes nos troupes se rangeoient sur notre droite, à mesure qu'elles arrivoient, et qu'insensiblement nous allions nous trouver tous contre Colmar; craignant quelque surprise pour cette ville où étoient leurs vivres et leurs munitions, et se croyant fort en sûreté du côté de Turckeim, ils en retirèrent leur canon et deux bataillons qui y étoient, et firent serrer toutes leurs troupes de leur droite sur leur gauche, pour renforcer ce côté-là, dans la pensée où ils étoient que nous allions attaquer Colmar : si bien que lorsque le vicomte de Turenne, qui avançoit toujours, fut arrivé à Turckeim où il marchoit, il trouva cette place abandonnée, comme il l'avoit prévu. Il s'en saisit aussitôt, et se proposant de charger les ennemis en flanc, quelque parti qu'ils prissent, il envoya le sieur Foucault sur le bord de la rivière en-deçà de Turckeim, avec la moitié de ses troupes, et prenant le reste avec lui, il marcha dans la plaine, à dessein d'aller attaquer par l'extrémité l'aile droite que commandoit le duc de

Bournonville. Les ennemis furent fort surpris de nous voir paroître du côté de Turckeim, et prêts à tomber sur leur flanc. Néanmoins le duc de Bournonville, conservant tout son sang-froid dans un si grand danger, vit bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de changer son ordre de bataille pour faire face aux montagnes, et de tâcher de nous chasser de Turckeim : il fit donc la moitié du chemin. Dès qu'il commença à avancer, le vicomte de Turenne envoya ordre au sieur Foucault et au marquis de Moussy de marcher le long de la Fech, jusqu'à ce qu'ils fussent vis-à-vis des ennemis, et de charger l'extrémité de leur aile gauche qui aboutiroit à la rivière, pendant qu'il les attaqueroit de front. Cette double attaque fut très-vive : les ennemis en furent ébranlés ; et se voyant pris en flanc, malgré leurs précautions, ils furent obligés de changer encore leur ordre de bataille, de rompre leurs lignes, et de les mettre en potence, afin de pouvoir faire face en même temps au côté de Turckeim et à celui de la rivière. Mais comme ils ne pouvoient, sans désavantage, faire des mouvemens si difficiles et si dangereux, le vicomte de Turenne ne manqua pas d'en profiter; et faisant charger les ennemis avec toute la vigueur possible, il les rompit et les jeta dans un commencement de désordre. Le duc de Bournonville

fit promptement avancer de gros détachemens, pour soutenir ses troupes ébranlées. Le vicomte de Turenne, de son côté, fut toujours dans le feu du mousquet et du canon, et il eut un cheval blessé sous lui. Ceux qui étoient de chaque côté de la rivière, se voyoient à découvert, et se choisissoient les uns les autres pour se tirer. Le sieur Foucault et le marquis de Moussy furent tués sur la place : le feu devint très-grand de part et d'autre, et continua quelque temps avec assez d'égalité ; mais le vicomte de Turenne, voulant absolument forcer les Impériaux en cet endroit, fit avancer les gardes Françoises avec quelques bataillons Anglois, qui firent tous à la fois un feu si terrible, que les ennemis commencèrent à plier et à lâcher pied en plusieurs endroits. On les poussa; ils reculèrent. Ceux de nos gens qui étoient sur le bord de la Fech, leur voyant perdre le terrein peu à peu, et faire un mouvement de retraite, se jetèrent dans la rivière pour les aller charger l'épée à la main ; mais comme le vicomte de Turenne n'avoit point là de cavalerie pour les soutenir, il leur envoya ordre de repasser, et cependant il fit redoubler le feu de la mousqueterie; de sorte que les ennemis désespérant de pouvoir tenir plus long-temps devant lui en Alsace, profitèrent de la nuit qui survint pour se retirer à Strasbourg, et s'en

allèrent chercher des quartiers d'hiver en Allemagne.

Tout le monde fut surpris de ce grand événement ; car on savoit que le vicomte de Turenne n'avoit employé que vingt mille hommes à chasser de l'Alsace cette armée nombreuse, qui ne se proposoit rien moins que d'envahir deux ou trois de nos provinces. Mais on fut encore bien plus étonné quand on sut qu'il avoit prévu, plus de deux mois auparavant, toutes les démarches des ennemis et le succès de son entreprise ; comme on le vit par une de ses lettres, que le roi fit lire en présence de toute la cour. Cette lettre étoit adressée au sieur le Tellier, secrétaire d'état, auquel le vicomte de *Turenne* avoit mandé, dès le mois d'octobre, que, feignant de ne pouvoir plus résister aux ennemis depuis la jonction de l'électeur de Brandebourg, il alloit toujours reculer devant eux ; que pour leur donner même plus de confiance, il se retireroit tout-à-fait en Lorraine ; après quoi ils ne manqueroient pas de se répandre dans toute l'Alsace ; qu'alors il tomberoit sur leurs quartiers, d'un côté par où assurément ils ne soupçonneroient pas qu'il dût venir les surprendre, et qu'il les obligeroit peut-être à repasser le Rhin, et à aller hiverner chez eux : ce qui arriva effectivement comme il l'avoit prévu.

Pour transmettre à la postérité une ac-

tion si digne d'être consacrée, le roi fit frapper la médaille n°. 15.

On y voit un trophée que deux soldats qui fuient regardent avec effroi. La légende, *sexaginta millia Germanorum ultrà Rhenum pulsa*, signifie : *soixante mille Allemands obligés à repasser le Rhin.* L'exergue marque la date 1675.

Le lendemain du combat de Turckeim, on trouva dans Colmar trois mille soldats blessés ou malades, avec plusieurs officiers qui y avoient été abandonnés par les ennemis. On prit Ruffach sans coup férir, ainsi que divers petits châteaux, dans lesquels on trouva plus de deux mille hommes de troupes de l'électeur de Brandebourg, que ce prince n'avoit pas eu le temps d'en retirer. On auroit pu bombarder Strasbourg, et brûler tout ce qui étoit aux environs, pour venger la neutralité violée; mais le vicomte de Turenne, qui savoit faire céder le frivole plaisir de satisfaire un ressentiment, au solide avantage de procurer le bien de l'état, estimant qu'il étoit plus à propos pour le service du roi de remettre Strasbourg dans nos intérêts, que de ravager le territoire de cette ville, y envoya un homme de confiance, lequel s'étant mêlé parmi les Impériaux dans leur retraite, y entra avec eux. Il promit aux magistrats de la part du vicomte de Turenne, qu'il ne seroit fait aucun tort à la ville, ni à tout ce

qui en dépendoit, pourvu qu'ils ne retinssent chez eux aucun des ennemis, et qu'ils promissent d'observer inviolablement la neutralité à l'avenir. Cette précaution ne fut pas inutile ; car le duc de Bournonville avoit si bien persadé à ceux de Strasbourg, que notre armée victorieuse alloit venir fondre sur leur ville pour punir leur infidélité, qu'ils étoient sur le point d'accepter une garnison Impériale pour leur défense. Mais les magistrats, touchés de la modération du vicomte de Turenne, et comptant sur sa parole autant que sur les traités les plus solennels, remercièrent le duc de Bournonville, et nous envoyèrent assurer qu'ils ne donneroient plus ni passage ni retraite à nos ennemis.

Le vicomte de Turenne reçut alors une lettre du roi, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit impatience de le revoir, pour lui témoigner la satisfaction qu'il avoit du service important qu'il venoit de lui rendre. Ce général ayant donc donné tous les ordres nécessaires pour la sûreté de l'Alsace, et pour les quartiers d'hiver de son armée, prit le chemin de la cour. Il trouva sur toute sa route un concours de gens de toutes sortes d'âges et de conditions, qui venoient au-devant de lui pour le voir. Il y en eut en Champagne qui vinrent de dix lieues sur le chemin par où il devoit passer ; et ceux de cette pro-

vince-là, persuadés qu'ils lui étoient redevables de tout le bien et de tout le repos dont ils jouissoient, versoient des larmes de joie en le voyant. Le roi le reçut d'une manière qui faisoit assez connoître qu'il n'y avoit personne dans son royaume qu'il estimât plus que lui. On ne parloit à la cour que de la conduite qu'il avoit tenue pendant cette dernière campagne, dont l'éclat sembloit surpasser celui de toutes les autres. Chacun le regardoit comme un homme qui venoit de sauver l'état. On s'arrêtoit dans les rues de Paris, pour le voir passer : il ne pouvoit pas aller dans les églises, qu'il ne fût environné d'une foule de peuple, qui sembloit ne pouvoir se rassasier de le voir : la plupart des princes étrangers faisoient venir son portrait. Personne n'avoit peut-être jamais joui d'une réputation si pure et si étendue; et il ne tenoit qu'à lui d'accroître encore sa gloire en continuant de commander les armées. Mais au contraire, il souhaitoit fort alors qu'on eût bien voulu l'en dispenser : son âge déjà avancé, et ce fond de religion dont il avoit le cœur rempli, le pressoient fortement de se dégager de toutes les affaires du monde, pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Cependant, persuadé que tant que la guerre dureroit il ne pourroit quitter le service, sans manquer à ce qu'il devoit au roi et à l'état, il accepta

encore le commandement de l'armée qui devoit agir cette année-là du côté de l'Allemagne. Schlestat fut le rendez-vous qu'il marqua aux troupes, et il alla se remettre à leur tête sitôt qu'elles y furent assemblées.

Les grands avantages qu'il avoit remportés la campagne précédente, avoient fait perdre aux divers corps de l'armée Impériale la confiance qu'ils avoient en leurs chefs, et la terreur étoit répandue parmi toutes les troupes. Pour les rassurer, l'Empereur en donna le commandement au comte de Montécuculli, qui n'avoit point voulu se trouver à l'armée l'année précédente, pour ne pas obéir à l'électeur de Brandebourg, duquel il auroit été obligé de recevoir l'ordre à cause de son rang. Le comte de Montécuculli faisoit la guerre depuis près de cinquante ans, et y étoit véritablement consommé. Il avoit tiré ses troupes de leurs quartiers d'hiver beaucoup plutôt qu'on a coutume de les faire sortir en Allemagne. Il espéroit passer dans la haute Alsace, en nous prévenant du côté du Rhin ; mais voyant que nous y étions arrivés aussitôt que lui, et n'osant entreprendre de jeter un pont sur ce fleuve en notre présence, il marcha du côté du fort de Kell, pour tâcher de passer sur le pont de Strasbourg. Le vicomte de Turenne, marchant aussi de son côté, s'approcha de cette ville, et les

magistrats voyant notre armée à leurs portes, observèrent religieusement la neutralité. Le comte de Montécuculli, persuadé que c'étoit le voisinage de nos troupes qui empêchoit ceux de Strasbourg de lui donner passage, entreprit de nous éloigner de cette ville. Pour cela, abandonnant en apparence le dessein de passer dans la haute Alsace, et feignant de vouloir assiéger Philisbourg, il fit marcher ses troupes du côté de cette place. Mais le vicomte de Turenne, qui jugeoit des desseins de ce général, non par ce qu'il faisoit, mais par ce qu'il avoit intérêt de faire, regarda cette marche comme une pure feinte, et demeura toujours aux environs de Strasbourg.

Le comte de Montécuculli, n'ayant pu faire donner le vicomte de Turenne dans la feinte du siége de Philisbourg, passa le Rhin au-dessous de Spire, pour lui faire croire qu'il vouloit entrer dans la basse Alsace, pour l'attirer de ce côté-là, se flattant qu'en retournant alors sur ses pas, et en nous dérobant quelques marches, il pourroit arriver plutôt que nous à Strasbourg, et passer sur le pont de cette ville. Mais le vicomte de Turenne, bien loin de prendre le change, voyant que le grand éloignement des ennemis lui donnoit le temps de passer le Rhin lui-même, fit promptement descendre des bateaux de Brisach, jeta un pont sur ce

fleuve, presque vis-à-vis Ottenheim, qui est à une lieue au-dessous de Rhinavv, et commença à y faire passer son armée. A la première nouvelle que le comte de Montécuculli eut de la construction de ce pont, il crut que c'étoit une feinte, par laquelle le vicomte de Turenne vouloit l'engager à retourner au-delà du Rhin, et que ce prince n'enverroit que quelque camp volant au-delà de ce fleuve : mais il ne fut pas long-temps sans apprendre que toute notre armée avoit effectivement passé le Rhin. Alors il repassa ce fleuve; et courant à la défense du pays, il tâcha de gagner Vilstet sur la Quinche; poste par le moyen duquel il auroit pu nous ôter la *communication de Strasbourg*. Mais le vicomte de Turenne y étant arrivé avant lui, s'en saisit aussitôt, y mit la droite de son armée, en étendit la gauche jusqu'au fort de Kell qui est à la tête du pont de Strasbourg, et par-là il empêcha les ennemis d'avoir aucun commerce avec les habitans de cette ville.

Le comte de Montécuculli ayant été ainsi prévenu, se trouva très-embarrassé. Nous avions passé le Rhin, et nous étions dans les terres de l'Empire ; il falloit donc qu'il nous obligeât à repasser ce fleuve, ou qu'il fît quelque chose d'équivalent.

Le vicomte de Turenne n'avoit que vingt mille hommes, et il avoit été obligé

de laisser une partie de ses troupes à Ottenheim, pour garder son pont; néanmoins, comme pour aller à lui, il falloit passer la Quinche dont il s'étoit couvert, le comte de Montécuculli n'osant entreprendre de le faire, résolut de nous donner jalousie pour notre pont d'Ottenheim, en s'avançant de ce coté-là, et de tâcher de nous faire abandonner Vilstet. Dans cette vue, il fit marcher son armée le long des montagnes de la Forêt-noire pour aller gagner l'abbaye de Schutern, qui n'est qu'à une lieue d'Otteinheim. Mais le vicomte de Turenne ayant résolu de marcher en même temps que lui, laissa à Vilstet un détachement suffisant pour garder ce poste, et menant le reste de son armée vers Ottenheim, il y arriva avant les ennemis.

Le comte de Montécuculli, se voyant encore prévenu, demeura campé à Schutern, faisant divers mouvememens à droite et à gauche pour nous inquiéter, tantôt vers notre pont, tantôt du côté de celui de Strasbourg. Mais le vicomte de Turenne ayant fait ouvrir les défilés et les bois depuis Ottenheim jusqu'à Vilstet, pour faire passer avec plus de facilité ses troupes, suivit si à propos les ennemis dans tous leurs mouvemens, qu'il se trouva par-tout où ils voulurent entreprendre quelque chose; et défendit si bien la tête des deux ponts, qu'ils ne purent se

rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre.

Pendant tout le temps qu'on demeura dans cette situation, il ne se passa presque point de jour auquel il n'y eût quelques rencontre entre les partis des deux armées. Les Impériaux et les François étoient à tous momens aux mains, mais seulement dans de légères escarmouches. Car, quoique le vicomte de Turenne et le comte de Montécuculli s'observassent mutuellement avec grand soin, attendant tous deux que l'un ou l'autre fît quelque fausse démarche, pour en profiter; et quoiqu'ils tentassent toutes choses à l'envi, pour faire naître quelque conjoncture favorable de s'attaquer l'un l'autre avec avantage, ils n'en purent jamais trouver l'occasion.

Les deux armées n'étoient séparées que par la petite rivière de Tondits, sur laquelle même le vicomte de Turenne avoit fait faire plusieurs ponts. Cependant les troupes se reposoient tellement de part et d'autre sur leur général, que l'on dormoit sans inquiétude dans les deux camps, quoiqu'il n'y eût quelquefois qu'un quart de lieue de la tête d'une armée à celle de l'autre.

Toute l'Europe étoit attentive à ce qui se passoit de ce côté-là; et c'étoit en effet une chose digne de son attention que les démarches de deux des plus grands généraux qui fussent alors, et que la fortune sembloit avoir voulu opposer l'un à

l'autre, pour décider des intérêts de la France et de ceux de l'Allemagne. Ces deux capitaines, tous deux d'une expérience consommée, mirent en pratique tout ce qu'un long usage leur avoit appris du métier de la guerre, tant qu'ils furent en présence. Dans divers mouvemens, vrais ou feints, ils épuisèrent, pour ainsi dire, toutes les finesses et toutes les ruses de l'art, pour s'affamer, pour se couper les fourrages, pour se surprendre, et gagner quelqu'avantage l'un sur l'autre, sans quoi ils étoient résolus tous deux à ne point donner combat. Les ennemis eux-mêmes ne pouvoient comprendre comment le vicomte de Turenne pouvoit, avec vingt mille hommes, tellement garnir de troupes tout l'espace depuis Vilstet jusqu'à Ottenheim, qui est de quatre grandes lieues, qu'il se trouva toujours à portée de défendre son pont et celui de Strasbourg, dès qu'ils paroissoient vers l'un ou vers l'autre. La vérité est, qu'il étoit obligé de se donner de grands mouvemens pour cela, et qu'il falloit que les troupes fussent sans cesse en marche et en action. C'est pourquoi, voulant épargner cette fatigue, et se délivrer de l'embarras de garder, si près des ennemis, deux postes aussi éloignés, il fit défaire son pont derrière son armée, sans que les ennemis s'en apperçussent; et le fit descendre d'Ottenheim à Altenheim, c'est-

à-dire, deux lieues plus bas, et plus près de Strasbourg : et faisant resserrer son armée, il se trouva qu'il n'avoit plus qu'une étendue de deux lieues de pays à garder ; savoir, depuis Altenheim où il mit sa droite, jusqu'à Vilstet où il avoit sa gauche.

Les ennemis ayant ainsi vu échouer tous les desseins qu'ils avoient sur notre pont, se trouvèrent dans une situation assez embarrassante. Ils avoient consumé toutes les munitions des petites villes Impériales qu'ils avoient autour d'eux, et ils ne pouvoient plus tirer des vivres que de la Souabe, par la vallée de Kintsig, chemin très-long et très-difficile ; pendant que tout venoit en abondance dans notre armée, et de l'Alsace par notre pont, et de Brisach par le Rhin. Ils ne pouvoient s'étendre, ni de la droite, ni de la gauche, étant serrés comme ils l'étoient, d'un côté par le Rhin, et de l'autre par les montagnes. Ils auroient bien voulu marcher en avant du côté de Fribourg, où il y avoit de grands magasins ; mais en y allant, ils auroient prêté le flanc au vicomte de Turenne. De retourner en arrière, ils ne le pouvoient avec honneur : néanmoins, croyant que c'étoit le parti le plus sûr pour eux, ils se déterminèrent enfin à le prendre. Le comte de Montécuculli, ayant donc quitté l'abbaye de Schutern, retourna sur ses pas, repassa la Quinche à Of-

fembourg, et se campa auprès de cette ville.

Le vicomte de Turenne, voyant reculer les ennemis, résolut de les poursuivre, pour leur donner bataille, et il les alla serrer de si près à Offembourg, qu'ils furent obligés d'en décamper, et de gagner Urlaff, qui est à deux lieues par-delà. Le vicomte de Turenne marcha aussitôt après eux; mais à peine eut-il passé la Quinche, que le comte de Montécuculli décampa encore, et continuant à reculer, alla se mettre derrière la rivière de Reuchen, qui est à quatre lieues au-dessous de Strasbourg. Le vicomte de Turenne, poursuivant toujours les ennemis à mesure qu'ils se retiroient, s'avança jusqu'à cette rivière, la passa auprès de la petite ville de Reuchen, chassa une troupe d'Impériaux qui s'étoient retranchés dans une église aux environs d'Acheren, et étant arrivé sur les hauteurs du village de Suspach, qui est à une demi-lieue de cette ville, il découvrit toute l'armée Impériale, de laquelle il n'étoit plus séparé que par un petit ruisseau. Il avoit beaucoup moins de troupes que les ennemis. Cependant, ayant résolu de leur donner bataille, il marcha à eux; il fit dresser des batteries sur les hauteurs dont il s'étoit saisi; il visita tous les postes; il se transporta sur l'éminence la plus élevée, pour reconnoître encore mieux les en-

droits par où il vouloit faire attaquer les Impériaux, et tout lui parut si favorablement disposé pour son dessein, que quoique jamais il n'eût rien fait connoître de ce qu'il se promettoit d'avantageux à la veille d'un combat, il ne put s'empêcher cette fois-ci de dire ce qu'il pensoit de l'heureux succès de celui qu'il alloit donner. Il voyoit que les ennemis ne pouvoient plus lui échapper, et que, selon toutes les apparences, il alloit enfin recueillir le fruit d'une si pénible campagne; lorsque les ennemis, ayant fait tirer une volée de canon à l'endroit où il étoit, il fut atteint d'un boulet qui lui donna au milieu de l'estomac, et le renversa mort par terre. Ce même boulet de canon emporta un bras à M. de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie; et comme ses deux enfans pleuroient de le voir dans cet état : *Ce n'est pas moi*, leur dit-il, *qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme*, en leur montrant le corps du vicomte de Turenne; *c'est la perte irréparable que la France vient de faire.* La plupart de ceux qui virent ainsi tomber le vicomte de Turenne demeurèrent tellement éperdus, qu'on eût dit qu'ils avoient été frappés du même coup. Cependant un d'entr'eux, qui sut mieux se posséder que les autres, jugeant de quelle conséquence il étoit de cacher un accident si funeste, jeta promptement un manteau sur le corps

du vicomte de Turenne, et le fit emporter le plus secrètement qu'il put; de manière que cette mort fut plutôt sue dans l'armée des ennemis, que dans la nôtre; un de ceux qui en avoit été témoin, étant aussitot passé dans leur camp pour la leur apprendre. A cette nouvelle, le comte de Montécuculli, qui n'ignoroit pas les avantages qu'il pouvoit retirer de la mort du vicomte de Turenne, ne parut néanmoins sensible qu'à la douleur qu'il avoit de la perte de ce général, duquel il dit ce beau mot, qui renferme un sens si profond : *Il faisoit honneur à l'homme;* voulant faire entendre par-là que la nature humaine se trouvoit honorée par le mérite d'un homme tel que le vicomte de Turenne.

Au reste, la confiance des Impériaux alla jusqu'à la présomption, lorsqu'ils apprirent cette mort; et ils commencèrent à se regarder déjà comme maîtres des François, découragés par une si grande perte. De notre côté, quelques mesures que l'on eût prises pour la tenir secrète, elle ne put l'être bien long-temps. Il parut aux yeux de tout le monde, qu'il se passoit quelque chose de mystérieux parmi les officiers généraux. Les soldats ne purent pénétrer ce que c'étoit; mais les officiers, en ayant aisément deviné la cause, commencèrent bientôt à la rendre publique. On ne sauroit exprimer la conster-

nation où tomba l'armée quand on y apprit cette mort. On en fût tellement saisi, que tout le monde demeurant muet et immobile, il se fit tout-à-coup un profond silence dans le camp, malgré le tumulte qui en est comme inséparable. Ce silence ne fut rompu que par les lamentations de quelques soldats, qui s'écrièrent : *Notre père est mort, nous avons perdu notre père : nous sommes perdus.* D'autres s'arrachoient les cheveux de douleur. Les Anglois vouloient se jeter sur les ennemis, pour venger sa mort. Tous les soldats, touchés d'une triste curiosité, voulurent voir le corps de leur général; spectacle qui renouvella leurs pleurs et leurs cris. Cependant la crainte où chacun étoit pour soi-même, l'ayant bientôt emporté sur toute autre sorte de sentimens, nous retournâmes chercher notre pont pour y passer le Rhin. Ce fut une chose bien mortifiante que cette retraite, qu'il nous fallut faire devant des gens que nous étions allés chercher si loin. Après avoir essuyé un sanglant combat, nous voyant en sûreté en deçà du Rhin, nous commençâmes à sentir plus vivement la grandeur de notre perte, n'étant plus partagés par aucun autre intérêt. Les officiers et les soldats recommencèrent à déplorer leur malheur par de nouveaux regrets, à rappeler le souvenir de toutes les marques de bonté qu'ils avoient reçues du vicomte

comte de Turenne, et à se les raconter les uns aux autres. Le comte d'Auvergne, et ses autres neveux, qui se trouvèrent alors dans notre armée, lui ayant fait faire un service, les gémissemens redoublèrent, quand on vint à lui rendre ces derniers devoirs. Son affabilité, son désintéressement et ses autres qualités aimables revenoient dans l'esprit de tout le monde, et faisoient verser des larmes : enfin l'on peut assurer que jamais père, prince, ni bienfaiteur, ne furent tant pleurés de personne, qu'il le fut de toutes les troupes.

Mais ce n'étoient pas seulement les gens de guerre qui étoient sensibles à la mort du vicomte de Turenne. Quand la nouvelle en arriva à la cour, on en fut pénétré de douleur ; on en fut même véritablement alarmé ; et ce qui est bien plus, on le parut à découvert, comme on l'étoit. On fit aussitôt huit maréchaux de France, pour réparer, en quelque sorte, la perte d'un seul, dont on ne connut jamais mieux le prix qu'après sa mort.

Pour avoir une juste idée de la consternation que cette mort causa dans Paris, il faudroit y avoir été alors. La tristesse, en un instant, fut peinte sur le visage des habitans de cette grande ville. On vit l'artisan quitter son travail pour aller former une société de plaintes avec ses voisins ; et les bourgeois s'attrouper, pour

P

se demander jusqu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur, avec les regrets les plus tendres et les plus vifs.

La même chose arriva dans les provinces les plus éloignées. On fut plusieurs jours incapable de faire autre chose que de parler de la mort du vicomte de Turenne, et de le pleurer.

Le roi même, touché de tout ce que ce général avoit fait pour la conservation de sa couronne pendant sa minorité, et depuis pour la défense de ses états, le pleura : il ordonna que son corps fût apporté dans l'abbaye de Saint-Denis, où l'on enterre ordinairement tous les rois de France ; et même, pour le distinguer des autres grands hommes qui y ont été inhumés, il voulut qu'il fût enterré dans la chapelle destinée pour la sépulture des rois et des princes de la branche royale de Bourbon, comme il paroît par l'ordre contenu dans la lettre suivante, adressée à l'abbé et aux religieux de l'abbaye de Saint-Denis en France.

CHERS et bien amés : les grands et signalés services qui ont été rendus à cet état par feu notre cousin le vicomte de Turenne, et les preuves éclatantes qu'il a données de son zèle, de son affection à notre service, et de sa capacité dans le commandement de nos armées, que nous lui avons confiées avec une espérance certaine des heureux et grands

succès que sa prudence consommée et sa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous ayant fait ressentir avec beaucoup de douleur la perte d'un aussi grand homme et d'un sujet aussi distingué par sa vertu et par son mérite : nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre estime et de ses grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à sa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la postérité l'extrême satisfaction qui nous reste, et le souvenir que nous voulons conserver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes, et pour le soutien de notre état. Et comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques et plus certaines qu'en prenant soin de sa sépulture, nous avons voulu y pourvoir de telle sorte que le lieu où elle seroit, fût un témoignage de la grandeur de ses services et de notre reconnoissance. C'est pourquoi ayant résolu de faire bâtir dans l'église de St. Denis une chapelle pour la sépulture des rois et des princes de la branche royale de Bourbon, nous voulons que lorsqu'elle sera achevée, le corps de notredit cousin y soit transféré, pour y être mis en lieu honorable, suivant l'ordre que nous en donnerons : Et cependant nous avons permis à nos cousins le cardinal et le duc de Bouillon, ses neveux, de mettre son corps en dépôt dans la

chapelle de saint Eustache de la sainte église de Saint-Denis ; et d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, suivant les dessins qui en ont été arrêtés. C'est de quoi nous avons bien voulu vous donner avis, et vous dire en même temps, que nous voulons que vous exécutiez ce qui est en cela de notre volonté, en faisant mettre le corps dans la cave de la chapelle, et en laissant la liberté aux ouvriers de travailler au monument jusqu'à son entière perfection. Si n'y faites faute ; car tel est notre plaisir. Donné à Saint-Germain-en-Laie, le XXII *jour de novembre* 1675. *Signé* LOUIS ; *et plus bas*, COLBERT. Et sur le replis : *A nos chers et bien amés les abbé, prieur et religieux de l'abbaye royale de S. Denis en France.*

On fit donc apporter le corps du vicomte de Turenne, de l'Alsace où il étoit, en l'abbaye de St.-Denis. Ces sortes de cérémonies, toujours tristes d'elles-mêmes, n'avoient jamais rien eu de si lugubre que celle-ci. Les peuples venoient de tous les environs sur le chemin par où ce corps devoit passer, et ne pouvoient le voir sans répandre des larmes. Les habitans de la campagne sortoient des bourgs et des villages, pour aller le recevoir ; le clergé alloit au-devant de ville en ville. Les bourgeois de celle de Langres, où il passa, prirent tous le deuil

à son arrivée, et firent une dépense considérable pour lui rendre des honneurs extraordinaires, et cela sans en avoir reçu aucun ordre de la cour; tant la mémoire du vicomte de Turenne étoit chère à des gens même qui ne l'avoient peut-être jamais vu. Le roi lui fit faire, outre cela, à Notre-Dame de Paris, un service, où le clergé de France, le parlement, l'université, et la ville, assistèrent en corps. L'oraison funèbre, qui y fut prononcée par l'évêque de Lombez, renouvela les pleurs de toute l'assemblée. Les plus célèbres prédicateurs en firent à l'envi, en plusieurs autres endroits (*) : et il ne se prononça, durant toute cette année, aucun discours public, ni à l'ouverture des parlemens, ni à celle des académies et des universités, ni en aucune autre sorte d'occasion, où l'on ne fît l'éloge du vicomte de Turenne, et où l'on ne pleurât sa perte; ce qui ne s'est peut-être jamais fait pour aucun autre particulier.

Tels furent les regrets qui suivirent la mort du vicomte de Turenne. Ce prince étoit né avec un corps d'un tempérament très-robuste : il étoit d'une taille médiocre et bien proportionnée; il n'étoit ni gras ni maigre; il avoit la forme du visage

(*) Entre autres l'abbé Fléchier, depuis évêque de Nîmes; et le père Mascaron, depuis évêque d'Agen.

assez régulière, les cheveux châtains, les yeux grands, les sourcils épais et presque joints ensemble, le teint plutôt rouge que vermeil, l'air naturellement ouvert et serein, mais rêveur à force d'application, et où l'on voyoit tout à la fois quelque chose de sombre et de riant, qui le faisoit paroître gai et mélancolique en même temps : physionomie assez extraordinaire, et néanmoins aimable aux yeux de tout le monde, à cause de l'extrême douceur qui y étoit répandue.

Il n'y a presqu'aucune sorte de vertu, dont il n'ait donné des exemples, qui méritent d'être rendus publics.

Son désintéressement et sa générosité sont d'autant plus louables, que l'amour de l'argent a été proprement le vice dominant de son siècle.

Lorsqu'il étoit dans le comté de la Marck en Allemagne, un officier général lui vint proposer de lui faire gagner cent mille écus, en quinze jours, par le moyen des contributions, et cela d'une manière que la cour n'en auroit aucune connoissance. Il lui répondit, qu'il lui étoit bien obligé; mais qu'après avoir trouvé beaucoup de ces sortes d'occasions, sans en avoir jamais profité, il n'étoit pas d'avis de changer de conduite à son âge.

Il ne renvoya jamais aucun de ceux qui lui venoient demander, sans lui donner. Quand il n'avoit plus de l'argent sur lui, il en empruntoit au premier officier

qu'il trouvoit sous sa main, et il lui disoit de l'aller redemander à son intendant. Un jour, son intendant vint lui dire qu'il soupçonnoit certaines gens de venir redemander ce qu'ils n'avoient point prêté, et qu'ainsi il seroit bon qu'il donnât à chacun une marque de ce qu'il empruntoit. *Non, non*, lui dit-il, *rendez tout ce qu'on vous dira; car il n'est pas possible qu'un homme vous aille redemander une somme d'argent, qu'il ne me l'ait prêtée, ou qu'il ne soit dans un extrême besoin. S'il me l'a prêtée, il faut bien la lui rendre: s'il est dans un si grand besoin, il est juste de l'assister.*

Il étoit ingénieux à trouver des moyens d'épargner, à ceux à qui il donnoit, la honte de recevoir du secours dans leur indigence: il ne leur donnoit qu'avec une espèce de pudeur, et il sembloit qu'il voulût prendre toute la confusion pour lui. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'ayant su qu'un gentilhomme étoit devenu pauvre, pour avoir dépensé tout son bien à l'armée, il s'avisa de troquer des chevaux avec lui, et de lui en donner d'excellens pour de très-médiocres, faisant semblant de ne s'y pas connoître.

Un jour, ayant touché beaucoup d'argent d'une charge dont la cour lui avoit permis de disposer, il assembla cinq ou six colonels, dont les régimens étoient assez délabrés; et leur laissant croire que

cet argent venoit du roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins.

Une autre fois, entendant un officier qui se plaignoit d'avoir eu deux chevaux tués à une affaire, et d'être ruiné par-là, il le mena à son écurie, lui donna deux de ses meilleurs chevaux, et lui recommanda fortement de n'en parler à personne; *de peur*, disoit-il, *qu'il n'en vienne d'autre; car je n'ai pas le moyen d'en donner à tout le monde* : voulant ainsi cacher le mérite de cette action sous un prétexte d'économie; car autant il aimoit à donner, autant il craignoit qu'on ne divulgât le bien qu'il faisoit.

Quatre jours avant qu'il fût tué, il avoit donné quatorze mille livres aux *Anglois* qui servoient dans son armée, dont il en avoit emprunté dix mille sur son crédit, à Strasbourg; et l'on ne trouva, après sa mort, que cinq cents écus dans sa cassette.

On pourroit rapporter plusieurs autres exemples de sa générosité; mais je crois que, pour achever de la faire connoître, il suffit de dire qu'après avoir commandé les armées pendant plus de vingt ans, il laissa moins de biens en mourant, qu'il n'en avoit eu de sa maison, dont il n'étoit pourtant que cadet.

Le soin qu'il prenoit de la fortune des officiers, et son humanité envers les soldats, lui avoient gagné le cœur des gens

de guerre. Loin d'imputer les mauvais événemens au défaut de conduite des officiers qu'il employoit, il étoit le premier à les excuser. Si quelqu'un avoit été battu en parti, il prenoit soin de le consoler lui-même, et de lui relever le courage; il lui donnoit de nouvelles troupes et en plus grand nombre, afin qu'il eût sa revanche, et continuoit à le renvoyer toujours à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût remporté quelqu'avantage.

Un jeune gentilhomme de l'arrière-ban, arrivant un jour à l'armée, après l'avoir salué, lui demanda *où il mettroit ses chevaux?* A cette question, tous ceux qui étoient présens, se mirent à rire de la manière du monde la plus mortifiante pour ce gentilhomme. Mais le vicomte de Turenne, prenant son sérieux: *C'est donc*, leur dit-il, *une chose bien étonnante, qu'un homme qui n'est jamais venu à l'armée, n'en sache pas les usages? N'y a-t-il pas bien de l'esprit à se rire de lui, parce qu'il ne sait pas des choses qu'il ne peut savoir, et qu'au bout de huit jours il saura aussi bien que vous?* Il ordonna en même temps à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentilhomme, et de l'instruire des autres choses. Les airs insultans le choquoient au dernier point; et la bonté étoit tellement le fond de son caractère, qu'il ne pouvoit souffrir qu'on se moquât de per-

sonne. A la cour comme à l'armée, lorsqu'il arrivoit quelque provincial dont on vouloit se divertir, il prenoit d'abord son parti, d'un air qui imposoit aussitôt silence à tout le monde, quelque démangeaison qu'on eût de railler.

Il arriva plusieurs fois qu'ayant reçu de la cour des ordres positifs de casser des capitaines, dont les compagnies n'étoient pas complètes, il prit sur lui d'en suspendre l'exécution, et sut les conserver, en leur donnant le temps de rétablir leurs compagnies.

Ayant su que le duc de Luxembourg avoit fait condamner à une mort infamante, Duport, qui avoit rendu Naerden, dont il étoit gouverneur, et qui étoit pourtant un fort brave homme, il obtint du roi que cet officier auroit la permission de se jeter dans Grave, où il expia, par une mort glorieuse, la faute qu'on l'accusoit d'avoir faite à Naerden.

Il prenoit soin de l'avancement de tous ceux qui étoient dans son armée, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; il faisoit valoir leurs services à la cour, et il leur faisoit donner des charges et des emplois à chacun, selon leur capacité et leur mérite. Aussi les officiers et les soldats avoient-ils pour lui un amour et un attachement qu'ils firent paroître en tant d'occasions, que je crois devoir en rapporter ici quelque chose.

Après sa mort, les officiers généraux tinrent conseil pour savoir où ils meneroient l'armée; et comme ils étoient long-temps à se déterminer, les soldats dirent ce bon mot : *Les voilà bien embarrassés. Qu'on lâche la pie, et nous camperons où elle s'arrêtera.*

Mazet, qui passoit pour un des meilleurs officiers du royaume, et qui l'étoit véritablement, se voyant prêt à mourir en Allemagne, demanda pour toute grace, qu'on l'enterrât au même endroit où le vicomte de Turenne avoit été tué.

Il se trouve encore aujourd'hui, parmi nous, de vieux officiers, devant qui on ne sauroit parler du vicomte de Turenne, qu'ils ne versent aussitôt des larmes; et j'en ai vu qui, voulant me raconter les bontés qu'il avoit eues pour eux, en étoient encore si vivement pénétrés, que la douleur leur coupant la voix, et les saisissant jusqu'à les faire sanglotter, ils ne pouvoient achever leur récit.

Sa bonne foi étoit si bien établie, non-seulement chez nous, mais encore chez nos voisins, que la plupart des princes d'Allemagne traitoient avec lui personnellement pour leurs intérêts, sans demander aucune garantie de ce qu'il leur promettoit; et que les républiques, même les plus soupçonneuses, se croyoient en essurance, dès qu'il leur avoit donné sa parole.

Quand il fallut résoudre dans le conseil d'Espagne, en 1650, si on le mettroit à la tête des troupes, il n'avoit aucune caution à donner aux Espagnols pour sûreté de leur armée. Cependant, comme ils connoissoient le fond de son caractère, ils ne laissèrent pas de la lui confier.

Un jour qu'il étoit dans la Souabe, ayant fait approcher son armée du lac de Constance, pour mettre à contribution quelques terres de la maison d'Autriche, les Suisses, qui pouvoient craindre que, sous prétexte de porter la guerre dans le pays de l'Empereur, on n'entrât dans le leur à l'improviste, lui envoyèrent des députés, pour lui dire qu'ils avoient tant de confiance en sa bonne foi, qu'ils ne feroient aucunes levées de troupes, s'il vouloit les assurer qu'il ne viendroit point chez eux : qu'ils prendroient de plus grandes précautions avec un autre ; mais qu'avec lui, ils se contentoient de sa parole.

J'ai vu des lettres de nos ambassadeurs en Angleterre, par lesquelles ils mandent qu'ils se sont souvent servi de son nom, pour faire réussir les affaires qu'ils avoient à négocier à la cour de Londres. Et j'en ai lu quelques autres de Plénipotentiaires de France, qui écrivent que tout ce qu'ils peuvent dire aux princes d'Allemagne, ne les rassure point, et qu'ils n'ont confiance qu'au vicomte de Turenne.

Son intégrité et sa sagesse étoient si généralement reconnues, même dans les pays étrangers, que les princes de Montbéliard ayant dispute entr'eux à qui posséderoit la principale terre de leur souveraineté, se soumirent au jugement qu'ils le prièrent de rendre pour terminer leur différend; et que beaucoup d'autres princes, sur-tout de l'Allemagne, le choisissoient pour arbitre dans la plupart des contestations qui survenoient entr'eux.

Sa modération dans les offenses égale tout ce qu'on raconte de celle des philosophes de l'antiquité, les plus vantés.

Etant sur le point d'attaquer les lignes des ennemis qui assiégeoient la ville d'Arras, et n'ayant point les outils qui lui étoient nécessaires pour cela, il en envoya demander, par un de ses gardes, au maréchal de la Ferté. Ce garde vint bientôt après dire que le maréchal de la Ferté les avoit non-seulement refusés, mais encore qu'il avoit accompagné son refus de paroles fort désobligeantes pour le vicomte de Turenne. Le vicomte de Turenne se tournant alors vers les officiers qui se trouvoient auprès de lui, se contenta de dire : *Puisqu'il est si en colère, il faudra se passer de ses outils, et faire comme si nous les avions.*

Le même maréchal, ayant trouvé un autre garde du vicomte de Turenne hors du camp, lui demanda ce qu'il faisoit-là;

et, sans attendre sa réponse, il s'avança sur lui et le chargea à coups de canne. Ce garde vint se présenter tout en sang à son maître, exagérant fort les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du maréchal de la Ferté; mais le vicomte de Turenne, feignant de s'en prendre au garde même : *Il faut*, lui dit-il, *que vous soyez un bien méchant homme, pour l'avoir obligé à vous traiter de la sorte.* Et ayant envoyé chercher le lieutenant de ses gardes, il lui ordonna de mener sur-le-champ ce garde au maréchal de la Ferté, de lui dire qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme lui avoit manqué de respect; et qu'il le remettoit entre ses mains, pour en faire telle punition qu'il lui plairoit. Cette modération étonna toute l'armée. Le maréchal de la Ferté, qui en fut lui-même surpris, s'écria, avec une espèce de jurement qui lui étoit ordinaire : *Cet homme sera-t-il toujours sage, et moi toujours fou ?*

Son carrosse s'étant trouvé un jour arrêté dans les rues de Paris par un embarras, un jeune homme de condition, qui ne le connoissoit point, et dont le carrosse étoit à la suite du sien, vint donner à grands coups de canne sur le cocher du vicomte de Turenne, parce qu'il n'avançoit pas assez tôt à son gré. Le vicomte de Turenne regardoit tranquillement cette scène de dedans son carrosse. Mais un

marchand étant sorti alors de sa boutique, un bâton à la main, en criant : *Comment ! on maltraite ainsi les gens de M. de Turenne !* Ce jeune homme, qui, à ce nom, se crut perdu, vint à la portière du carrosse du vicomte de Turenne, lui demander pardon. Le vicomte de Turenne, qu'il croyoit bien en colère, s'étant mis à sourire : *Effectivement, Monsieur*, lui dit-il, *vous vous entendez fort bien à châtier mes gens : quand ils feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je vous les enverrai.* Le vicomte de Turenne se possédoit ainsi dans ces sortes d'occasions, où les autres hommes ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. On ne l'a jamais pu faire sortir de ce caractère tranquille et modéré, quelque chose qu'on ait faite pour le choquer et l'irriter. La Grèce l'auroit mis au nombre de ses sages, quand il n'auroit eu que cette seule vertu : aussi les meilleurs esprits de son siècle, l'ont-ils regardé comme un homme qui étoit véritablement digne d'être mis en parallèle avec les plus grands personnages qui aient jamais été parmi les Grecs et parmi les Romains. Rien ne sauroit être plus superbe, que l'étoit alors la cour de France. On venoit de tous les endroits de l'Europe voir la magnificence de Versailles. Cependant les étrangers, après avoir vu la pompe et les richesses de la cour et des maisons royales, estimoient

que le bonheur que le roi avoit d'être le maître de toutes ces choses, n'étoit point comparable à celui de posséder un homme tel que le vicomte de Turenne.

Sa bonté envers ses domestiques, de laquelle j'ai dit quelque chose en général, se connoîtra peut-être encore mieux par l'exemple suivant.

Un jour un de ses gens étant allé demander de sa part, quoiqu'à son insu, un emploi au sieur Colbert, contrôleur-général de finances; ce ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir au vicomte de Turenne, lui alla porter lui-même la commission. Le vicomte de Turenne, qui ne savoit rien de la chose, fut assez surpris du compliment du sieur Colbert. Néanmoins, recevant la commission, il remercia ce ministre, comme si c'eût été par son ordre qu'on la lui fût allé demander, et fit appeler le domestique en faveur duquel elle étoit expédiée. Cet homme ayant su ce qui venoit de se passer, se crut perdu, et se jeta aux pieds de son maître, en lui demandant miséricorde. Mais le vicomte de Turenne le faisant relever aussitôt, et lui remettant la commission entre les mains : *Si vous m'eussiez parlé de cette affaire*, lui dit-il, *je vous y aurois servi comme vous l'auriez pu souhaiter; et tout ce qui me fâche en cela, c'est que vous ne me disiez point ce qui vous oblige à me quitter.* Ce domestique confus, et néanmoins rassuré, lui ayant

dit qu'il n'avoit recherché cet emploi que parce qu'il avoit beaucoup d'enfans ; le vicomte de Turenne lui fit payer ce qu'il lui devoit de ses gages, et lui donna encore une somme considérable, pour l'aider à faire subsister sa famille.

Sa modestie est peut-être de toutes ses vertus celle dont on a une plus grande idée, à cause de son extérieur. Que seroit-ce, si on la connoissoit par les sentimens mêmes ?

Qu'on lise tous les mémoires historiques faits de notre temps, on y verra que le plus petit officier se vante toujours d'avoir fait ce qu'il raconte de plus grand ; ou du moins de l'avoir suggéré au général. A lire dans les mémoires du vicomte de Turenne, ses grandes actions, qui ont étonné toute l'Europe, il semble que ce soient les événemens les plus simples et les plus communs, et qu'il n'y ait eu presque aucune part.

Peu de gens ignorent la gloire qu'il s'acquit par le fameux campement du Quesnoi, où, après la levée du siége de Valenciennes, il arrêta les ennemis victorieux. Voici ce que lui écrivit le sieur le Tellier, secrétaire d'état, qui fut depuis chancelier de France. *Par votre prudence, Monseigneur, et par une conduite vigoureuse, vous avez rétabli la réputation des armes du roi. En vérité, il n'y a rien de plus beau que votre campement proche du Quesnoi, après la déroute de Valencien-*

nes, d'avoir ainsi fait tête aux ennemis, fort orgueilleux dans leur pays, etc. Voici comment le vicomte de Turenne en parle lui-même : *L'armée des ennemis est venue tout proche d'ici. Ils y ont demeuré deux jours, et après ont marché vers Condé. Au Quesnoi, le 24 juillet* 1656.

Il est constamment vrai qu'il sauva la cour à Jargeau ; la reine-mère le dit pupliquement en propres termes. Cependant, voyez comment il s'en exprime lui-même : *Il s'est passé quelque chose à Jargeau, qui n'est pas de grande considération. A Jully, le* 30 *mars* 1652. Y a-t-il quelque exemple d'une pareille modestie dans les mémoires, ou dans les lettres des autres hommes de guerre ?

Sa délicatesse de conscience nous découvre en lui un si grand fond de religion, qu'on n'est plus surpris que l'armée ni la cour ne l'aient pu gâter.

Quelque bien qu'aient les gens de guerre, il en est peu qui ne soient obligés d'emprunter de l'argent, quand il faut qu'ils se mettent en campagne. Lorsque le vicomte de Turenne étoit sur le point d'y aller, beaucoup de gens venoient lui offrir de très-grosses sommes ; mais, quoiqu'il pût quelquefois en avoir besoin, il n'en voulut jamais accepter, dans la crainte qu'il avoit que ces gens ne perdissent ce qu'ils lui auroient prête, s'il fût venu à mourir à l'armée.

Un jour qu'il étoit en marche dans le pays ennemi, les habitans d'une grosse ville lui envoyèrent offrir cent mille écus par des députés, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, et ne point faire passer ses troupes dans leur ville. *Comme votre ville*, dit le vicomte de Turenne à ces députés, *n'est point sur la route par où j'ai destiné de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.* Je ne pense pas qu'on ait jamais porté plus loin la délicatesse de conscience. Ces députés en demeurèrent très-étonnés. Les ennemis eurent toujours depuis pour lui une vénération pleine de tendresse; ils le pleurèrent à sa mort autant que les François mêmes, et les Allemands n'ont jamais voulu labourer l'endroit où il a été tué, comme si l'impression de son corps avoit rendu cet endroit sacré. Il est encore en friche, et les paysans le montrent à tout le monde, aussi bien qu'un arbre fort vieux qui est là auprès, et qu'ils n'ont point voulu couper. Aussi avoit-il toujours épargné le pays ennemi autant qu'il avoit pu, conservant les fruits de la terre pour les gens de la campagne dont il plaignoit la triste destinée, et n'en avoit pas moins bien fait le service du roi, comme on l'a pu voir dans toute la suite de son histoire.

Le christianisme enfin, de l'esprit duquel il étoit sans cesse animé, a, pour ainsi

dire, couronné toutes ses autres vertus. Il avoit non-seulement soin de purger son armée des déréglemens qui règnent ordinairement parmi les troupes, mais il y avoit encore établi des prières publiques à certaines heures du jour. Il faisoit des vœux au ciel pour la paix au milieu des plus glorieuses victoires qu'il remportoit. Il traitoit tous ses soldats comme ses enfans et comme ses frères ; si bien, qu'à l'armée même, il étoit encore plus admiré par l'excellence de ses mœurs, qu'à cause des talens supérieurs qu'il avoit pour la guerre.

Jacques II, roi d'Angleterre, qui a écrit les quatre campagnes qu'il fit sous lui, racontant la fameuse attaque des lignes d'Arras, en parle en ces termes : *Avant l'attaque des lignes d'Arras, monsieur de Turenne fit faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron, pendant plusieurs jours, pour le succès de cette entreprise : presque tout le monde se confessa et communia ; et je suis sûr qu'il ne s'est jamais vu dans aucune armée tant de marques d'une véritable dévotion qu'il en parut dans la nôtre* (*).

(*) Mémoires de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, écrits de sa propre main, et conservés par son ordre dans les archives du collége des Écossois à Paris.

Tout le monde convient que rien ne fait mieux connoître un homme que ses lettres : Il ne faut que lire celles du vicomte de Turenne, pour voir qu'il n'étoit occupé que de Dieu pendant tout le cours de ses campagnes, et dans toutes ses entreprises.

Nous allons commencer la campagne, dit-il, dans une de ses lettres : *j'ai bien prié Dieu ce matin qu'il me fasse la grace de la passer en sa crainte, ne connoissant point de plus grand bien que d'avoir la conscience en repos, autant que notre fragilité le peut permettre. A Marle, le* 11 *juin* 1656.

Toutes choses vont fort bien jusqu'à présent, dit-il, dans une autre lettre; *mais comme les succès sont toujours douteux, il faut se remettre à la volonté de Dieu. Au camp devant Valenciennes, le* 18 *juin* 1656.

On ne sauroit porter plus loin la confiance, la résignation, l'humilité et la reconnoissance chrétienne, que le fait le vicomte de Turenne dans toutes ses lettres.

Pourvu, dit-il, *qu'il plaise à Dieu de ne nous point faire tomber dans quelque malheur que l'on ne prévoit point, j'espère qu'on achevera ce siége. Au camp devant Landrecy, le* 29 *juin* 1655.

Avec l'aide de Dieu, je crois que ceci réussira fort bien, et qu'il bénira notre

entreprise. Au camp devant la Capelle, le 23 septembre 1656.

Je suis toujours dans les mêmes sentimens, priant Dieu qu'il me donne la continuation de sa grace, et qu'il me rende plus homme de bien que je ne le suis. A Amiens, le 1 janvier 1660.

On assure fort que les ennemis donneront aux lignes. Cela, comme toutes les autres choses, est en la main de Dieu; il faut se soumettre à sa volonté. Au camp devant Valenciennes, le 2 juillet 1656.

J'ai rendu graces à Dieu de tout mon cœur de ce que cette affaire, dont je souhaitois si fort le succès, m'a si bien réussi. Il est certain qu'il y a une grande bénédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprends. Au camp près d'Arras, le 26 août 1654.

Il seroit trop long de transcrire toutes les autres lettres du vicomte de Turenne, où l'on trouve de pareils sentimens. Je finirai par celle qu'il écrivit après la bataille des Dunes, et que je vais rapporter, afin qu'on voie si aucun général d'armée a jamais écrit une semblable lettre, après une pareille victoire.

Je vous fais ce mot, pour vous dire qu'il s'est passé aujourd'hui une fort belle action, dont il faut louer Dieu. M. le prince et dom Juan ont été entiérement défaits. C'est une grande bénédiction de Dieu que cette affaire ait si heureuse-

ment réussi. J'espère qu'il nous bénira en une autre chose : il faut se soumettre à sa volonté. Aux Dunes, près de Dunkerque, le 14 *juin* 1658.

Tel fut, par rapport au christianisme, le vicomte de Turenne, dont on ne doit pas craindre que le nom et les actions tombent jamais dans l'oubli, quand même les François ne prendroient pas soin d'en perpétuer le souvenir : les exemples de vertu qu'il a donnés étant d'une si grande utilité pour tous les hommes, de quelque pays qu'ils soient, que le monde entier se trouve intéressé à en conserver éternellement la mémoire.

FIN.

